



Le chemin de la perfection



Stéphane Darbé

Table des matières

PRÉFACE	9
L'ORAISON	11
L'ORAISON MENTALE ET VOCALE	36
LA PRIÈRE VOCALE	64
LE RECUEILLEMENT	80
LA MÉDITATION	89
LA CONSIDÉRATION	93
L'UNION À DIEU DANS L'ORAISON	107
LE PATER	149
L'ABANDON À LA VOLONTÉ DE DIEU	191
POURQUOI FAIRE LA VOLONTÉ DE DIEU ?	222

LES VOIES QUI MÈNENT À DIEU _____	233
LE CHEMIN DE LA PERFECTION _____	237
LES VOIES SECRÈTES DE DIEU _____	241
DIEU INTERVENANT DANS NOTRE VIE ____	242
L'HOMME ET SA LIBERTÉ _____	249
LES INTERMÉDIAIRES ENTRE DIEU ET LES HOMMES _____	250
LA SAINTE ECRITURE, CHEMIN DE LA PAIX DE L'ÂME _____	251
L'EXEMPLE DES SAINTS _____	254
L'ÂME, DEMEURE DE DIEU _____	256
LE CHÂTEAU DE L'ÂME _____	258
LES YEUX DE L'ÂME _____	263
L'ÂME ET L'ESPRIT _____	266
CONNAISSANCE DE SOI ET CONNAISSANCE DE DIEU _____	268
LA BONNE CONSCIENCE _____	273

LA SIMPLICITÉ _____	278
LA PAUVRETÉ _____	279
LA VÉRITABLE HUMILITÉ ? _____	282
LE SENTIMENT MÉLANCOLIQUE _____	284
LA CRAINTE DE DIEU _____	287
LA MORT DU VIEIL HOMME _____	289
UN SEIGNEUR ET AMI _____	291
AIMER DIEU, C'EST QUOI ? _____	292
LES MARQUES DE L'AMOUR _____	299
LA CONFIANCE EN DIEU _____	301
LA SOUFFRANCE _____	303
LES SOUFFRANCES DE L'ÂME _____	319
LA SOUFFRANCE DU CHRIST _____	322
LE PURGATOIRE ICI-BAS _____	323
LES POUVOIRS DU MALIN ESPRIT _____	327
LES TENTATIONS DU DÉMON _____	342

LE BIEN DES ÉPREUVES _____	360
LE PÉCHÉ _____	362
PÉCHÉ OU FAIBLESSE ? _____	365
LA VANITÉ _____	373
LE DÉTACHEMENT DES CHOSE CRÉÉES _____	378
IDOLES ET STATUES _____	385
LA FOI ET LES ŒUVRES _____	390
LES ŒUVRES DE LA FOI _____	392
LA TOLÉRANCE DE DIEU _____	396
LA PATIENCE DU SEIGNEUR _____	397
POURQUOI NE POUVONS-NOUS PAS VOIR DIEU ? _____	398
SOUS LE REGARD DE DIEU _____	401
LES DONS DE DIEU _____	402
LA VIE APRÈS LA MORT _____	404
LE BONHEUR DU ROYAUME DU CIEL _____	407
LA TRINITÉ _____	409

AVIS ET PENSÉES DIVERSES _____ 414

LEXIQUE _____ 452

Par Sainte Thérèse d'Avila



“O souveraines vertus, reines de tout le créé, princesses du monde, libératrices de toutes ruses et de tous les pièges du démon, vous si chères au Christ, notre Maître, qu’il ne se vit jamais un seul instant sans vous ! Celui qui vous possède peut s’avancer en toute sécurité ; il peut lutter contre l’enfer réuni, contre le monde et ses séductions.

Qu’il ne redoute personne ; le Royaume des Cieux est à lui. Il n’a rien à craindre, car il se préoccupe peu de perdre tous les biens créés : ce ne serait même pas là une perte pour lui. Il ne craint qu’une chose, celle de déplaire à Dieu.”

PRÉFACE

" Le Seigneur nous enseigne tous les degrés d'oraison et de haute contemplation, depuis ceux de la simple oraison mentale, jusqu'à ceux de quiétude et d'union. "

" Mon but et ma pensée ne sont point de donner ici des avis tellement précis qu'on doive les regarder comme une règle infaillible ; ce serait une folie de le prétendre, quand il s'agit de choses si difficiles. Mais, comme il y a beaucoup de

chemins dans la vie spirituelle, peut-être réussirais-je à dire quelque chose qui convienne à quelqu'un d'entre vous. Ceux qui ne comprendraient pas mes explications sauront qu'ils suivent un autre chemin que celui dont je parle. Si personne n'en retire de profit, le Seigneur aura pour agréable ma bonne volonté. "

I

L'ORAISON

" L'oraison est une union très manifeste de l'âme entière avec Dieu. Ce qu'il faut entendre par union, c'est l'état de deux choses qui étaient divisées et n'en font plus qu'une. "

" Le motif pour lequel nous devons nous adonner généreusement à l'oraison, c'est que le démon n'a plus autant de prise pour nous tenter. "

" Tout ce qu'il fait pour nous nuire tourne à notre avantage et à celui du prochain, et finalement c'est lui qui y perd. "

" Par l'oraison, l'âme devient par l'union une même chose avec Dieu. "

" Avec l'oraison, l'âme goûtera la paix en cette vie et en l'autre ! car, à moins qu'elle ne se trouve dans quelque danger de perdre Dieu, ou qu'elle ne voit qu'il est offensé, aucun évènements de ce monde ne saurait la troubler, ni la maladie, ni la pauvreté, ni la mort même, excepté celle des personnes qui sont nécessaires à la défense de l'Eglise. Cette âme, en effet, comprend clairement que Dieu sait mieux ce

qu'il fait, qu'elle-même ne sait ce qu'elle désire. "

" Il n'y a pas de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir les pièges cachés du démon et l'obliger à se démasquer. "

" Thérèse d'Avila nous dit : voici quelle était ma méthode d'oraison. Ne pouvant discourir à l'aide de l'entendement, je m'appliquais à me représenter le Christ au dedans de moi. Je pensais que là, se trouvant seul et affligé, il devait, à cause même de sa détresse, m'accueillir auprès de lui. Je me plaisais surtout à méditer sa prière au jardin des Oliviers. C'est là que j'aimais à lui tenir compagnie. Je considérais sa sueur de sang et la tristesse où il était

tombé alors. J'aurais désiré, si je l'avais pu, essuyer cette sueur qui lui a tant coûté.

Durant de nombreuses années, presque tous les soirs, avant de m'endormir, je recommandais mon sommeil à Dieu, et je méditais toujours un instant sur la prière de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers car on m'avait dit qu'il y avait beaucoup d'indulgence attachées à cette pratique.

Ce mode de procédé sans le discours de l'entendement a ceci de particulier, que l'âme y est absorbée ou très égarée. Quand je dis qu'elle est égarée, j'entends parler des distractions où elle se trouve. Il est bon pour les âmes qui suivent cette

voie de prendre un livre, afin de se recueillir promptement. Ce qui m'était d'un grand secours, c'est la vue de la campagne, de l'eau ou des fleurs. Toutes ces choses me rappelaient mon Créateur.

Il y avait en moi si peu d'aptitude pour me peindre les objets à l'aide de l'entendement, que je ne pouvais imaginer les choses que je n'avais pas sous les yeux. D'autres, au contraire, ont une imagination qui les aide à entrer dans le recueillement. Alors, je lisais la description de la beauté de Jésus, ou je contemplais ses images. Je me dis que beaucoup n'aiment pas Notre-Seigneur ! car s'ils l'aimaient, ils seraient contents de voir son portrait

; car même ici-bas c'est une joie de voir le portrait d'un ami.

La vraie dévotion, c'est ne plus offenser Dieu et être disposé et résolu à tout bien.

Je me suis enfin moins exposée aux occasions qui auraient pu me nuire. Sans doute, je ne les évitais pas encore entièrement ; seulement Dieu m'a aidée à m'en détourner. Il n'attendait donc qu'une légère disposition de ma part.

Afin d'obtenir cette dévotion, nous pouvons nous aider en considérant notre bassesse et notre ingratitude envers Dieu, les bienfaits immenses reçus de sa main, sa Passion douloureuse et sa vie si souffrante, soit en nous réjouissant à la vue de

ses œuvres, de sa grandeur, de son amour pour nous et de beaucoup de choses qui, sans grand effort de notre part, frappent très souvent l'âme désireuse de son avancement. Si à ces dispositions s'ajoute un peu d'amour, l'âme goûte une joie intime, le cœur s'attendrit et les larmes coulent.

Ces joies de l'oraison doivent ressembler à celles du ciel. Les bienheureux ne voient que ce que le Seigneur leur donne à contempler, d'après leurs mérites. Mais comme ils savent combien ils ont peu fait pour l'obtenir, chacun d'eux est content de la place qu'il occupe.

Afin de nous stimuler à aimer, nous devons savoir que Dieu nous offre

des dons qu'il nous accorde sans aucun mérite de notre part. Soyons-en reconnaissant à Sa Majesté.

Il est bien certain, en effet, que plus nous nous voyons riches des dons du Seigneur, tout en reconnaissant que nous sommes pauvres par nous-mêmes, plus aussi notre âme avance dans la vertu et spécialement dans la véritable humilité. On s'imagine être incapable de recevoir de grandes grâces, et dès que Dieu commence à les accorder, on se met à trembler et à redouter la vaine gloire. Croyons-le, celui qui nous accorde ses faveurs nous donnera aussi la grâce de découvrir les tentations du démon, dès qu'il commencera à nous tenter sur ce point, et la force de les repousser. Mais il faut marcher avec

sincérité devant Dieu et être bien déterminé à ne contenter que lui seul et non les créatures. Si nous ne profitons pas de ces trésors et de l'état sublime où il nous élève, il reprendrait ses biens pour nous laisser plus pauvres que jamais ; il donnerait ces perles précieuses à des âmes qui sauraient les faire resplendir et en profiter pour elles-mêmes et pour les autres. Mais comment pourrait-il faire part de ses biens et les distribuer avec libéralité, celui qui ne sait pas qu'il est riche ? à mon avis, il est impossible, vu la faiblesse de notre nature, de se sentir porté aux grandes choses, quand on ne comprend pas que l'on est soutenu par Dieu. Nous sommes si misérables, si penchés vers les

choses de la terre, qu'il est très difficile de mépriser réellement tous les biens d'ici-bas et de vivre dans un détachement absolu, si on ne reconnaît pas en soi quelque gage des biens d'en haut.

Il est permis et très méritoire de nous rappeler sans cesse que Dieu nous a donné l'être, qu'il nous a tirés du néant, qu'il nous conserve l'existence, que, bien longtemps avant de nous créer, il a préparé pour chacun de ceux qui existent actuellement tous les autres bienfaits de ses souffrances et de sa mort. "

" Je vais parler maintenant de ceux qui commencent à être les serviteurs de l'amour, car il me semble que nous ne sommes pas autre chose,

lorsque nous nous déterminons à suivre le chemin de l'oraison Celui qui nous a tant aimés.

Ce véritable amour de Dieu apporte avec lui tous les biens, dès lors qu'on arrive à le posséder avec perfection. Mais nous nous estimons à un si haut prix ! nous sommes si lents à faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes. Et cependant Sa Majesté ne veut pas nous accorder la jouissance d'un bienfait si précieux, si nous ne le payons d'un grand prix. Toutefois si nous faisons tout ce qui dépend de nous pour n'avoir aucune attache aux choses de la terre, si, de plus, nous fixions toute notre sollicitude et toutes nos affections au ciel, je crois, à n'en pouvoir douter, que ce bien ne tarderait pas à nous être accordé. Il

faudrait, à l'exemple de certains saints, apporter une disposition prompte et complète. Il nous semble que nous donnons tout à Dieu. Or, nous ne lui offrons que les revenus et les fruits, tandis que nous gardons pour nous le fonds et la propriété.

Il faut donc toujours faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes. Aussi il ne nous donne pas tout d'un coup le trésor de ses grandes consolations. Plaise au Seigneur de le répandre en nous goutte à goutte, alors même qu'il devait nous en coûter tous les travaux du monde !

C'est un grand effet de sa miséricorde que de donner à une âme la grâce et le courage de se décider à poursuivre énergiquement

la conquête d'un si haut bienfait. Aussi qu'elle persévère. Dieu ne se refuse à personne. Il donnera peu à peu plus de vigueur à son courage et lui fera enfin remporter la victoire. Je parle de courage, car, dès le début, le démon lui suscitera une foule d'entraves pour lui barrer entièrement l'entrée de ce chemin. Il sait quelles pertes il y subit, et que ce n'est pas seulement une âme, mais un grand nombre d'âmes qui lui échappent. Celui qui commence, avec le secours de Dieu, à marcher vers le chemin de la perfection, ne va jamais seul au ciel. Il entraîne toujours une foule à sa suite. Voilà pourquoi il trouve tant de dangers et de difficultés de la part du démon.

Je dis donc que c'est dans les débuts que l'on rencontre le plus de difficultés. Car si Dieu donne son secours, c'est nous qui faisons le travail. Tous cependant, nous avons à porter notre croix, bien que ce soit de différentes manières. Le chemin que le Christ a frayé est celui où doivent passer ceux qui le suivent, sous peine de se perdre. Heureuses souffrances que celles-là ! puisque dès ici-bas elles sont payées avec tant de surabondances ! "

" Quant à l'oraison et à la perfection, le monde, sans doute à cause de nos péchés, en a si peu d'estime, qu'il faut donner maintenant des explications. Les âmes craignent de se lancer dans cette voie, même quand elles n'y découvrent aucun

danger. Que serait-ce donc si nous disions qu'il y en a ? à la vérité, il s'en trouve partout ; aussi nous devons toute notre vie marcher avec crainte, en demandant au Seigneur de nous éclairer et de ne point nous délaisser. Mais, comme il me semble l'avoir déjà dit, s'il est des âmes qui ne courent que très peu de danger, ce sont celles qui s'appliquent le plus à penser à Dieu et travaillent à perfectionner leur vie.

Eh quoi, ô mon Seigneur ! quand nous voyons que vous nous délivrez souvent des dangers où nous nous jetons, même pour vous offenser, comment pourrions-nous songer que vous ne nous assisterez pas, quand notre unique but est de vous plaire et de trouver notre joie en vous ? non,

jamais, je ne pourrai le croire. Il peut se faire que Dieu dans ses secrets jugements permette certaines choses qui en d'autres circonstances seraient également arrivées ; mais le bien n'a jamais causé de mal.

Animons-nous à parcourir vaillamment des sentiers aussi difficiles que ceux de la vie, sans redouter à l'avenir les difficultés du chemin ; car, enfin, si nous avançons avec humilité, nous arriverons par la miséricorde de Dieu à cette cité sainte de Jérusalem, où toutes les souffrances passées nous paraîtront peu de chose, ou plutôt ne nous paraîtront rien en comparaison des biens dont nous jouirons.

Quand, en effet, on possède un détachement profond, il me semble impossible d'offenser Dieu. On ne parle et on ne s'occupe que de lui. Aussi Sa Majesté semble ne pas vouloir s'éloigner de telles âmes. Voilà ce que je constate aujourd'hui et ce que je puis affirmer en toute vérité. "

" Sans doute, ceux qui ne peuvent discourir avec l'entendement, arrivent plus vite à la contemplation, s'ils persévèrent ; mais c'est là une voie très difficile et très pénible ; car, si la volonté est inactive, et si l'amour n'a pas un objet présent qui l'occupe, l'âme reste pour ainsi dire sans appui et sans exercice. La solitude et la sécheresse lui causent une peine très vive, et les pensées un

terrible combat. Les âmes de cette sorte ont besoin d'une plus grande pureté de conscience que celles qui peuvent se servir de l'entendement.

Celles, en effet, qui ont la faculté de discourir sur la vanité du monde, leurs grandes obligations envers Dieu, les souffrances inouïes du Sauveur, leur peu de fidélité à le servir, et les bienfaits qu'il accorde à ceux qui l'aiment, tirent de là des considérations qui peuvent les défendre contre les pensées étrangères, les occasions et les dangers. Mais celles qui ne peuvent user de ce moyen sont plus exposées. Il leur convient de s'adonner beaucoup à la lecture, puisqu'elles ne peuvent tirer d'elles-mêmes aucune bonne pensée. Une

telle méthode est très douloureuse. Or la lecture, si courte qu'elle soit, est d'un très grand secours à celles qui la suivent pour arriver à se recueillir. Elle est même nécessaire pour remplacer l'oraison mentale qu'elles ne peuvent faire. Si le maître qui les guide les oblige à demeurer longtemps à l'oraison sans ce secours, elles ne pourront y persévérer beaucoup. S'il insiste, il finira par nuire à leur santé, car c'est là un état très pénible.

Il me semble maintenant que c'est par une providence spéciale de Dieu que je n'ai point rencontré un tel directeur. Il m'eût été impossible, je crois, de persévérer, comme je l'ai fait, dix-huit ans dans ces épreuves et dans ces aridité si grandes, car

j'étais, je le répète, impuissante à discourir. Durant cette époque, je n'osais jamais, si ce n'est après la communion, me mettre à l'oraison sans un livre. Mon âme éprouvait autant de frayeur à se mettre à l'oraison sans ce secours, que si elle avait eu à lutter contre une foule d'ennemis. Le livre remédiait à mes craintes. Il me servait, pour ainsi dire, de compagnie. C'était un bouclier qui me protégeait contre les traits des nombreuses distractions. Il était ma consolation. La sécheresse n'était pas continuelle. Mais dès que le livre me manquait, j'y retombais toujours, je me troublais aussitôt, et mes pensées s'en allaient. Avec lui, je commençais à les ramener. Il était comme une amorce qui soulevait

mon âme. Souvent même, je n'avais qu'à ouvrir mon livre, et c'était assez. Quelquefois je lisais un peu ; d'autres fois beaucoup, selon la grâce que le Seigneur daignait m'accorder.

Dans ces débuts dont je parle, il me semblait qu'avec des livres et de la solitude, aucun danger ne pourrait me ravir le grand bien dont j'étais favorisée. "

" L'oraison ne requiert point les forces corporelles, mais seulement l'amour et l'habitude. Le Seigneur, en outre, nous en facilite toujours les moyens, si nous le voulons.

La véritable oraison, quand on est malade ou empêché, consiste, pour l'âme qui aime, à offrir à Dieu ses

souffrances, à se rappeler celui pour qui elle souffre, à se résigner et à produire mille autres actes qui se présentent. C'est l'amour qui agit ici, et non la force ; le temps de solitude n'est pas indispensable, et il ne faut pas s'imaginer qu'en dehors de là il n'y a pas d'oraison.

Avec un peu de vigilance, on peut se procurer les plus grands biens, si l'on sait profiter du temps, alors même que le Seigneur nous enlèverait par la souffrance les heures accoutumées de l'oraison. C'est ainsi que j'en avais acquis, lorsque je veillais à la pureté de ma conscience.

Ma vie était des plus pénibles. Grâce à l'oraison je comprenais mieux mes fautes. Si d'un côté Dieu

m'appelait, de l'autre je suivais le monde. Les choses de Dieu me procuraient les plus précieuses consolations, et celles du monde me tenaient captive. Je voulais, ce semble, concilier ces deux contraires, si ennemis l'un de l'autre, la vie spirituelle et ses consolations avec les jouissances et les passe-temps d'une vie sensuelle. J'endurais un vrai tourment dans l'oraison. L'esprit n'était pas maître, mais esclave. Aussi je ne pouvais me renfermer au-dedans de moi-même puisque c'était là tout mon mode l'oraison, sans y renfermer avec moi mille pensées vaines.

Tandis que par mes œuvres je découvrais ce que j'étais, le Seigneur couvrait d'un voile mes fautes ; il

manifestait la moindre petite vertu que je pouvais avoir et la faisait paraître grande à tous les regards. Aussi on avait toujours beaucoup d'estime pour moi. Quand parfois mes fautes de vanité venaient à transpirer, on n'y croyait par parce que l'on découvrait en moi d'autres choses qui avaient les apparences de la vertu. Celui qui connaît tout avait déjà vu qu'il en devait être ainsi, pour qu'on donnât quelque crédit aux choses de son service dont j'ai parlé plus tard. Dans sa libéralité souveraine, il regardait, non mes grands péchés, mais les désirs que je formais souvent de le servir et la peine que j'éprouvais de ne pas sentir en moi la force de les réaliser. "

" Je puis dire toutefois ce que l'expérience m'a appris. Malgré les fautes où tombe celui qui débute dans la voie de l'oraison, il ne doit jamais abandonner. L'oraison est le moyen qui lui servira à se relever. Sans elle, ce serait beaucoup plus difficile. "

L'ORAISON MENTALE ET VOCALE

" Je suppose que, si on n'avance pas et si l'on ne s'efforce pas d'être assez parfait pour mériter les joies que le Seigneur réserve à ses vrais amis, on arrivera néanmoins à connaître peu à peu la voie du ciel.

L'oraison mentale n'est, à mon avis, qu'un commerce intime d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé. Mais vous ne l'aimez pas encore, dites-vous. Notre nature est vicieuse, sensuelle et ingrate. Vous ne pouvez

donc arriver à lui porter assez d'amour, à cause de l'infériorité de votre état. Mais la vue des grands biens qu'il y a pour vous à posséder son amitié et de l'amour immense qu'il vous porte, vous amènera à triompher de la peine où vous êtes de rester longtemps avec celui qui est si différent de vous. Oh ! quel ami généreux vous êtes. Vous tenez compte de quelques instants que nous vous consacrons à vous aimer ; et, à la première lueur de notre repentir, vous oubliez nos offenses envers vous. Aussi je ne comprends pas, ô mon Créateur, pourquoi tout le monde ne chercherait pas à se rapprocher de vous par une amitié si intime. Les méchants qui ne sont point de votre condition, vous les

rendriez bons. Ils n'ont qu'à supporter que vous soyez près d'eux, seulement deux heures par jour, alors même que leur esprit serait, comme jadis le mien, emporté loin de vous et agité de mille soucis et de mille pensées superficielles ou insignifiantes. En récompense des efforts qu'on fait pour rester en votre compagnie, vous tenez compte de ce que dans les débuts, et même parfois dans la suite, nous ne saurions faire davantage. Et alors vous, Seigneur, vous empêchez les démons de nous attaquer, vous diminuez chaque jour leur empire sur nous, et vous nous donnez la force d'en triompher. Vous ne donnez la mort à aucun de ceux qui se confient en vous et vous prennent pour ami. Mais vous

donnez la vie à l'âme, et vous soutenez celle du corps en lui communiquant une nouvelle santé.

Je ne comprends pas les craintes de ceux qui n'osent s'adonner à l'oraison mentale ; je ne sais de quoi ils ont peur. Quant au démon, il sait bien ce qu'il fait lorsqu'il nous inspire ces frayeurs. Il nous cause un vrai préjudice quand il nous empêche de penser à nos péchés et à nos graves obligations envers Dieu, à l'existence d'un enfer et d'un ciel, aux tourments inouïs et aux angoisses que le Sauveur a endurés pour nous.

Si on veut que Dieu nous comble de ses consolations, il faut que l'âme soit seule, pure et désireuse de le

recevoir. Si nous mettons une foule d'obstacle à sa venue, et si nous négligeons absolument de les faire disparaître, comment viendra-t-il à nous ? comment voulons-nous alors qu'il nous fasse de grands dons ?

Avant tout, ce que je demande au nom de l'amour immense que Notre-Seigneur nous porte avec tant de sollicitude à nous ramener à lui, c'est que l'on s'éloigne des dangers. Dès qu'on s'y trouve, il n'y a plus de sécurité ; nous avons alors une foule d'ennemis pour nous combattre, et nous sommes très faibles pour nous défendre. "

" Les âmes qui commencent à s'adonner à l'oraison, doivent s'accoutumer peu à peu à ne plus se

préoccuper de voir ou d'entendre, spécialement aux heures de l'oraison, à rester dans la solitude, et là, dans cet éloignement de tout le créé, réfléchir sur leur vie passée. Une peine des commençants, c'est de ne pouvoir se rendre compte s'ils ont un vrai repentir de leurs fautes ; et cependant ils l'ont, puisqu'ils se consacrent si généreusement au service de Dieu. Leur devoir est de s'appliquer à méditer la vie de Jésus-Christ, et cet exercice n'est pas sans fatigue pour l'entendement.

Voilà jusqu'où nous pouvons arriver par nos propres efforts, secondés, bien entendu, par la grâce de Dieu, car sans lui, nous le savons, il nous est impossible d'avoir une bonne pensée.

Et même si quelqu'un, après avoir travaillé longtemps à essayer de s'adonner à l'oraison, ne rencontre que dégoût, ennui et répugnance, qu'il n'abandonne jamais l'oraison ; et alors même que ce dégoût devrait durer toute la vie, qu'il soit bien résolu à ne point laisser le Christ tomber sous le poids de la croix. Un temps viendra où tous ses services lui seront payés à la fois. Qu'il ne craigne pas de perdre le fruit de ses travaux. Il sert un bon Maître qui a les regards attachés sur lui. Qu'il méprise les mauvaises pensées, en considérant que le démon les représentait aussi à saint Jérôme dans le désert.

Le Seigneur, j'en ai la conviction, envoie souvent aux commençants, et

parfois à ceux qui approchent du terme, ces tourments et beaucoup d'autres tentations pour mettre à l'épreuve ceux qui l'aiment. Il veut savoir s'ils pourront boire son calice et l'aider à porter la croix, avant de leur donner de grands trésors. C'est pour notre bien sans aucun doute que Dieu veut nous conduire par cette voie. Les grâces qui nous seront accordées plus tard sont d'un ordre si élevé, qu'il veut d'abord nous faire connaître par expérience l'abîme de notre misère, afin de nous préserver d'une chute semblable à celle de Lucifer.

Soyons assurés que tout cela est pour notre plus grand bien. Nous ne sommes plus à nous, mais à Dieu.

Dans une prière, elle dit : agissez, ô mon Dieu, comme bon vous semblera, mais ne permettez pas que je vous offense, ni que je perde mes vertus. Je veux souffrir, ô mon Dieu, parce que vous avez souffert ! que votre volonté s'accomplisse en moi de toutes manières.

L'âme qui commence à marcher résolument dans cette voie de l'oraison mentale, et qui en est arrivée à ne plus faire cas des consolations ou des tristesses excessives, des goûts et des tendresses, qu'elle reçoit ou dont elle est privée, a déjà parcouru une grande partie du chemin. Non, l'amour ne consiste pas à répandre des larmes, ni à goûter ces douceurs et ces tendresses que l'on désire

ordinairement pour y trouver de la consolation. Il consiste à servir Dieu dans la justice, dans la force d'âme et dans l'humilité. Sans cela, nous semblerions recevoir toujours et ne rien donner.

Si certains reçoivent des consolations sensibles, c'est que Dieu voit que cela leur convient. Mais s'ils en sont privés, qu'ils ne s'en troublent point ; et, puisque Dieu ne la leur accorde pas, ils doivent comprendre qu'elle ne leur est point nécessaire. Qu'ils sachent donc rester maîtres d'eux-mêmes.

Les âmes qui n'arrivent jamais au but de l'oraison s'affligent souvent parce qu'ils s'imaginent ne rien faire. Si l'entendement cesse d'agir, ils ne

peuvent y consentir ; et c'est peut-être alors que la volonté se perfectionne et prend de la force ; mais ils ne le comprennent pas. Nous devons bien nous persuader que le Seigneur n'attache pas d'importance à ces choses qui, à nos yeux, sont des fautes et qui, en réalité, n'en sont pas, il connaît mieux que nous notre misère et la bassesse de notre nature. Dieu sait aussi que ces âmes n'ont d'autres ambitions que de penser à lui et de l'aimer. Voilà le désir qu'il lui plaît. Quant aux chagrins que nous nous causons, ils ne servent qu'à jeter le trouble dans notre âme.

Très souvent ce trouble vient d'une indisposition du corps. Telle est notre misère ici-bas. Notre pauvre

âme, cette petite prisonnière du corps, participe à ses infirmités. Les changements de temps et le bouleversement des humeurs qu'il subit empêchent souvent l'âme, sans faute de sa part, d'accomplir ce qu'elle veut, et lui causent des souffrances de toutes sortes. Plus on veut la forcer alors, plus on aggrave son état et plus aussi on le prolonge. Seulement, nous devons agir avec prudence car quelque fois, en effet, c'est le démon qui est l'auteur de cet état.

D'ailleurs, en tout état on peut servir Dieu. Son joug est doux, et c'est une grande chose de ne pas violenter l'âme en l'entraînant de vive force, mais de la conduire avec suavité pour son plus grand avancement.

Si nous voulons jouir de la liberté d'esprit, et ne pas vivre sans cesse au milieu des angoisses, commençons par ne point redouter la croix.

Quand, en effet, nous méditons et approfondissons les souffrances que le Seigneur a endurées pour nous, nous sommes touchés de compassion. Quand nous pensons à la gloire, objet de notre espérance, à l'amour de Notre-Seigneur pour nous, à sa résurrection, nous sommes portés à une joie qui n'est pas entièrement spirituelle, ni entièrement sensible ; mais cette joie est vertueuse, comme la peine précédente était très méritoire.

Nous pouvons par la pensée nous mettre en présence du Christ, nous

embraser peu à peu du plus grand amour pour sa sainte humanité, lui tenir toujours compagnie, lui parler, lui recommander nos besoins, nous plaindre à lui dans nos peines, nous réjouir avec lui dans les consolations, nous garder de l'oublier dans la prospérité. Ne cherchons point à lui faire de beaux discours ; parlons-lui simplement pour lui exprimer nos désirs et nos besoins.

Cette méthode d'oraison, qui consiste à se tenir dans la compagnie du Sauveur, est profitable dans tous les états. Elle sert aussi pour nous protéger contre les tentations du démon.

Durant de longues années, j'ai lui beaucoup de choses sans les

comprendre. Ensuite, il y eut un temps assez long où par la grâce de Dieu je comprenais les faveurs dont j'étais l'objet, sans pouvoir trouver de termes pour m'expliquer : ce qui m'a coûté beaucoup de peine. Mais quand Dieu le veut, il nous enseigne le tout en un instant.

Il est donc très important de ne point chercher à élever par nous-mêmes notre esprit, tant que le Seigneur ne l'attire pas à un degré supérieur. Quand il le fait, on le comprend aussitôt.

On doit, dès le début, s'appliquer à marcher avec joie et avec liberté d'esprit. Il y a des âmes qui s'imaginent que la dévotion va s'en

aller, si elles s'oublent elles-mêmes tant soit peu.

Il faut être très prudent car si le démon découvre en nous un peu de crainte, il n'en demande pas davantage pour tenter de nous persuader que tout va nous tuer, ou du moins nous ravir la santé. J'étais toujours incapable de rien, jusqu'au jour où je me suis déterminé enfin à ne plus faire aucun cas ni du corps ni de la santé. Si le démon me représentait la perte de ma santé, je disais : peu importe que je meure ! s'il me montrait la perte de mon repos, je répondais : désormais ce n'est plus le repos qu'il me faut, mais la croix ! j'ai vu clairement qu'il y avait eu tentation du démon ou faiblesse de ma part.

Au début, l'âme doit veiller surtout à ne prendre soin que de sa perfection, et à vivre comme s'il n'y avait sur la terre que Dieu et elle. Cette pratique lui sera de la plus grande utilité.

Voici une autre tentation, cachée sous le zèle de la vertu. Nous nous affligeons des péchés et des fautes du prochain. Le démon nous persuade que cette affliction vient uniquement du désir que Dieu ne soit pas offensé, et notre douleur, des atteintes à sa gloire. Aussitôt nous voudrions y porter remède. La préoccupation nous envahit si bien qu'elle nous empêche de faire oraison. Et le plus grand dommage, c'est que tout cela nous paraît vertu, perfection et grand zèle pour Dieu.

Le plus sûr pour une âme qui s'applique à l'oraison est donc de laisser le souci de tout et de tous, de ne s'occuper que d'elle-même et de procurer le bon plaisir de Dieu. Voilà ce qui lui est souverainement utile. Appliquons-nous donc toujours à ne considérer dans le prochain que ses vertus et ses bonnes œuvres ; mais que la grandeur de nos péchés nous porte à cacher ses défauts. Cette pratique, tout imparfaite qu'elle soit au début, nous conduit peu à peu à une vertu solide qui nous fait estimer tous les autres plus que nous.

Voici le mode d'oraison par lequel tous doivent commencer, continuer et finir : nous méditons un mystère de la Passion, par exemple celui qui nous représente Jésus à la colonne.

L'entendement recherche les motifs qui lui feront comprendre quelles grandes douleurs et quelles angoisses il endure dans un tel abandon ; s'il est actif et enrichi de connaissances, il déduira encore beaucoup d'autres considérations. Cette voie est excellente et très sûre jusqu'à ce que le Seigneur nous élève à d'autres choses surnaturelles. Je dis que ce mode est pour nous. Bien des âmes néanmoins trouveront plus de profit à méditer d'autres sujets que ceux de la Passion. S'il y a beaucoup de demeures au ciel, il y a aussi beaucoup de chemins pour y arriver. Certaines âmes profitent en se considérant déjà en enfer ; d'autres, que la pensée de l'enfer attriste, profiteront davantage en se

considérant au ciel. Il y en a encore pour qui la pensée de la mort est très utile. Certaines personnes qui ont une grande tendresse de cœur, se fatiguent beaucoup si elles méditent constamment la Passion. Mais elles trouveront du repos et du profit à considérer le pouvoir et la grandeur que Dieu manifeste dans les créatures, l'amour qu'il a eu pour nous et qu'il fait resplendir en tous lieux. Ce mode d'oraison est admirable, mais il faut revenir souvent à la Passion et à la vie de Notre-Seigneur. Car c'est de là que nous sont venus et que nous viennent tous les biens.

Il est bon de se servir du raisonnement pendant quelques instants. Examinons ensuite les

tourments que Notre-Seigneur endure et le motif pour lequel il les endure. N'allons pas toutefois nous fatiguer à poursuivre toujours ces considérations. Faisons taire le raisonnement et demeurons près du Sauveur. Si nous le pouvons, occupons-nous à considérer qu'il nous regarde, que nous lui tenons compagnie ; parlons-lui ; exposons-lui nos suppliques ; humilions-nous, réjouissons-nous avec lui.

Celui qui commence doit bien examiner ce en quoi il profite davantage.

Sans doute nous ne devons jamais négliger de considérer ce que nous sommes par nature. "

" Sachez que l'oraison n'est pas vocale ou mentale parce que nous avons la bouche ouverte ou fermée. Si, quand je prie vocalement, je suis entièrement occupée de Dieu, à qui je m'adresse, si je songe à lui avec plus de soin qu'aux paroles mêmes que je prononce, j'unis l'oraison mentale à l'oraison vocale. Bien entendu, si l'on vient m'affirmer que vous parlez à Dieu quand, en prononçant les paroles du Pater, vous êtes tout occupés du monde, je n'ai plus qu'à me taire. Mais si l'on veut bien vous permettre de parler à Dieu avec toute l'attention qui convient à un tel Maître, il est juste que vous considériez quel est celui à qui vous vous adressez, et qui vous êtes, ne serait-ce que pour parler

avec les convenances requises. Comment pourriez-vous vous présenter devant un Roi ou une Altesse et observer le cérémonial qui s'impose quand on parle à un grand, si vous ignorez la différence qu'il y entre sa dignité et votre état ? les marques de respect qu'il faut lui rendre doivent être conformes à sa dignité, ainsi qu'à l'usage qu'on doit également connaître ; sans quoi, on vous renvoie comme une personne rustique, et vous ne traitez aucune affaire.

Mais qu'est ceci, ô mon Seigneur ? comment peut-on le souffrir ? C'est vous, ô mon Dieu, qui êtes le Roi éternel. Votre royaume n'est pas un royaume d'emprunt. Quand on récite dans le Credo qu'il n'aura pas de fin,

j'en éprouve presque toujours une joie spéciale. Je vous en loue, ô Seigneur, et vous en bénis pour toujours. Ne permettez jamais, ô Seigneur, que ceux qui vont vous parler regardent comme bon de ne le faire que du bout des lèvres. Qu'est-ce que cela, chrétiens ? vous dites que l'oraison mentale n'est pas nécessaire ! est-ce que vous comprenez bien vous-mêmes ? je crois que non ; et voilà pourquoi vous voudriez que nous divaguions tous ! vous ne savez pas non plus ce que c'est que l'oraison mentale, ni comment il faut faire la prière vocale, ni ce qu'il faut entendre par contemplation ; car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas d'un côté ce que vous approuvez de l'autre.

Pour moi, je vous recommanderai toujours d'unir l'oraison mentale et l'oraison vocale.

Or, je vous le dis, il vous faut passer beaucoup de temps en oraison mentale, avant de commencer votre prière vocale, pour comprendre convenablement ces deux points.

En conclusion, faire l'oraison mentale, c'est s'entretenir avec Dieu.
"

" N'allez pas croire que l'on tire peu de fruit de la prière vocale bien faite. Je vous le dis, il est très possible que, tandis que vous récitez le Pater ou une autre prière vocale, le Seigneur vous élève à la contemplation parfaite. Sa Majesté montre ainsi qu'elle entend celui qui parle. Ce

souverain Maître lui parle à son tour, il suspend son entendement, il arrête sa pensée, et recueille pour ainsi dire ses paroles avant qu'elles ne soient prononcées ; aussi ne peut-on en proférer une seule, si ce n'est au prix des plus grands efforts. L'âme reconnaît que ce Maître divin l'enseigne sans faire entendre aucun bruit de paroles ; il suspend l'activité de ses facultés, qui, loin de procurer quelque avantage, si elles opéraient alors, ne feraient que nuire. En cet état, les facultés jouissent sans comprendre comment elles jouissent. L'âme s'enflamme de plus en plus d'amour, sans comprendre comment elle aime. Elle sait qu'elle jouit de l'objet qu'elle aime ; mais elle ignore comment elle en jouit.

Elle comprend, cependant, que son entendement n'aurait jamais su désirer un tel bien, et sa volonté embrasse ce bien sans savoir comment elle l'embrasse. Si elle peut en comprendre quelque chose, c'est en reconnaissant qu'elle ne pourrait le mériter par tous les travaux du monde. Il est un don du Maître de la terre et des cieux, qui, en fin de compte, le confère d'une manière digne de lui. Voilà ce que c'est que la contemplation. Vous saurez maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci, je le répète, consiste à penser à ce que nous disons et à le comprendre, comme aussi à considérer à qui nous parlons, et ce que nous sommes pour oser nous adresser à une si haute

Majesté. S'occuper de ces pensées et d'autres semblables, comme par exemple constater le peu que nous avons travaillé à la cause de Dieu et l'obligation où nous sommes de le servir, c'est faire oraison mentale. Ne vous imaginez donc pas que ce soit quelque chose d'extraordinaire, et ne vous effrayez pas à son seul nom. Récitez le Pater, l'Ave, ou une autre prière à votre choix, c'est faire une oraison vocale ; mais considérez quelle musique discordante elle ferait sans l'oraison mentale ; les paroles elles-mêmes ne se suivraient pas toujours avec ordre.

Dans ces deux sortes d'oraison, nous pouvons quelque chose de nous-mêmes avec le secours de Dieu. "

II

LA PRIÈRE VOCALE

" Revenons maintenant à notre prière vocale. Il faut la réciter de telle sorte que, sans nous en douter, nous recevions de Dieu tous les dons à la fois. Mais pour prier de la manière dont je vous ai recommandé de le faire, vous savez ce qu'on fait tout d'abord. On examine sa conscience, on récite le Confiteor et on fait le signe de croix. Aussitôt après, appliquez-vous, puisque vous êtes seuls, à trouver une compagnie.

Et quelle meilleure compagnie pouvez-vous trouver que celle du Maître même qui a enseigné la prière que vous devez réciter ? représentez-vous ce Seigneur auprès de vous ; considérez avec quel amour et quelle humilité il vous enseigne. Croyez-moi, ne négligez rien pour n'être jamais sans un ami si fidèle. Si vous vous habituez à le considérer près de vous ; s'il voit que vous faites cela avec amour et que vous vous appliquez à lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, vous en débarrasser. Il ne vous manquera jamais ; il vous aidera dans toutes vos épreuves ; vous l'aurez toujours et partout à votre côté. Pensez-vous que ce soit peu de chose que d'avoir un tel ami près de vous ? vous qui ne

pouvez discourir beaucoup avec l'entendement, ni appliquer votre pensée sans être envahis par les distractions, prenez, prenez l'habitude que je vous indique.

Je ne vous demande pas en ce moment de fixer votre pensée sur lui, ni de faire de nombreux raisonnements, ou de hautes et savantes considérations. Je ne vous demande qu'une chose : le regarder. Qu'est-ce qui vous empêche de porter sur Notre-Seigneur le regard de l'âme, ne serait-ce qu'un instant, si vous ne pouvez faire plus ? comment, vous pourriez voir les objets les plus hideux, et vous n'auriez pas la faculté de considérer l'objet le plus ravissant qu'on puisse imaginer ! car Dieu, lui, ne vous

perd jamais de vue ; il a supporté de vous mille péchés affreux, mille abominations, sans que son regard vous ait jamais quittés. Est-ce donc trop pour vous que de détourner votre regard des objets extérieurs pour le contempler lui-même quelquefois ? considérez qu'il n'attend de vous qu'un regard : et selon que vous l'aurez aimé, vous le trouverez ; car il estime tant ce regard qu'il ne négligera rien de son côté pour l'avoir.

Or telle est la conduite que tient en toute vérité et sans l'ombre d'une feinte Notre-Seigneur vis-à-vis de nous. Il se soumet à vos désirs. Etes-vous dans la joie ? contemplez-le ressuscité. Vous n'avez qu'à vous imaginer avec quelle gloire il est

sorti du sépulcre, et vous serez dans l'allégresse. Et, en effet, quelle clarté, quelle beauté, quelle Majesté, quelle gloire et quelle jubilation dans son triomphe ! comme il sort glorieux du champ de bataille où il a remporté cet immense royaume qu'il veut tout entier pour vous, en même temps qu'il se sonne lui-même à vous ! est-ce donc beaucoup que vous élevez quelquefois les yeux vers celui qui vous fait de telles largesses !

Etes-vous dans le chagrin, ou la tristesse ? considérez-le, lorsqu'il se rend au jardin des Oliviers. Quelle affliction profonde que celle qui remplissait son âme, puisque étant la patience même, il manifeste ses souffrances et s'en plaint ! ou bien

encore, considérez-le attaché à la colonne, abreuvé de douleurs, ayant toutes les chairs en lambeaux, tant est grand l'amour qu'il vous porte ! voyez comment, au milieu de toutes ces angoisses, il est persécuté par les uns, couvert de crachats par les autres, renié, délaissé par ses amis, sans que personne prenne sa défense, transi de froid, et tellement isolé que vous pouvez bien vous consoler l'un l'autre. Ou bien considérez-le, lorsqu'il est chargé de la croix et qu'on ne lui laisse même pas le temps de respirer. Il tournera vers vous ses yeux si beaux et si compatissants, tout remplis de larmes. Il oubliera ses souffrances pour consoler les vôtres, uniquement parce que vous allez chercher de la

consolation près de lui et que vous tournez la tête vers lui pour le regarder.

O Seigneur du monde ! pouvez-vous dire, alors, si votre cœur s'attendrit de le voir dans un tel état que non seulement vous voulez le regarder, mais que c'est même une joie pour vous de vous entretenir avec lui ; et sans lui adresser de discours étudiés, mais en lui exprimant la peine de votre cœur (car c'est là ce qui compte le plus pour lui), dites-lui : ô mon Seigneur et mon Bien, êtes-vous donc réduit à une telle extrémité que vous daignez agréer une aussi pauvre compagnie que la mienne ? à votre visage, je vois que vous êtes consolé de me voir près de vous. Comment est-il possible, Seigneur,

que les anges vous laissent seul, et que votre Père lui-même ne vous console pas ? puisqu'il en est ainsi ? Seigneur, et que vous consentez à endurer tant de souffrances par amour pour moi, qu'est-ce donc que ce que j'endure pour vous ? de quoi puis-je me plaindre ? quelle confusion pour moi de vous voir en cet état ! j'accepte d'avance, Seigneur, toutes les épreuves qui me viendront ; et je les regarderai comme un précieux trésor, puisqu'elles me permettront de vous imiter en quelque chose. Marchons ensemble, Seigneur, car j'irai partout où vous irez, je passerai partout où vous passerez.

Prenez votre part de cette croix du Sauveur, et ne vous préoccupez pas

de vous voir foulés aux pieds des Juifs. Aidez Dieu à porter le fardeau qui l'accable, et ne faites aucun cas de ce que l'on vous dira. Fermez l'oreille aux murmures. Tombez plutôt avec lui lorsqu'il tombera, mais ne vous séparez jamais de sa croix, ne l'abandonnez jamais. Voyez l'excès de fatigue où il se trouve, considérez combien ses souffrances surpassent les vôtres. Si grands que vous imaginiez vos tourments, et si sensibles qu'ils vous paraissent, vous serez consolés en voyant qu'ils sont des jeux d'enfants auprès de ceux du Seigneur.

Voici un moyen qui pourra vous aider. Ayez soin d'avoir une image ou une peinture de Notre-Seigneur qui soit à votre goût. Ne vous

contentez pas de la porter sur votre cœur, sans jamais la regarder, mais servez-vous-en pour vous entretenir souvent avec lui ; et il vous suggérera ce que vous aurez à lui dire. Vous savez bien vous exprimer quand vous parlez aux créatures, pourquoi ne trouveriez-vous pas des paroles lorsqu'il s'agit de vous entretenir avec Dieu ? Ne vous imaginez pas que cela soit au-dessus de vos forces ; pour moi, je n'en crois rien, mais il faut vous y exercer.

Un autre moyen excellent pour vous aider même à vous recueillir et à bien faire vos prières vocales, c'est de prendre un bon livre en langue vulgaire. Et ainsi, à l'aide de ces attraites ou de ces artifices, vous

habituez peu à peu votre âme à la méditation sans l'épouvanter. "

" Considérez ce que dit saint Augustin. Après avoir cherché Dieu en beaucoup d'endroits, il le trouva au-dedans de lui-même. Croyez-vous qu'il importe peu à une âme qui se distrait facilement de comprendre cette vérité, et de savoir qu'elle n'a pas besoin, pour s'adresser à son Père éternel et se réjouir avec lui, de le chercher par tout le ciel ? non, inutile de pousser des cris pour lui parler, car il est tellement près que, si bas qu'on lui parle, il entend. A quoi bon avoir des ailes pour aller à sa recherche ? elle n'a qu'à se retirer dans la solitude et à le considérer au-dedans d'elle-même, sans s'étonner qu'un hôte semblable lui rende

visite. Qu'elle s'humilie profondément ; qu'elle lui parle comme à un père ; le supplie comme un père ; qu'elle lui expose ses épreuves et le conjure d'y porter remède, mais qu'elle comprenne bien qu'elle n'est pas digne d'être son fils !

Cette manière de prier, bien que vocale, aide l'esprit à se recueillir beaucoup plus rapidement que toute autre, et produit aussi les biens les plus précieux. On l'appelle l'oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses facultés et rentre au-dedans d'elle-même avec son Dieu. Là, son Maître divin réussit plus tôt que par tout autre moyen à l'instruire et à lui donner l'oraison de quiétude. Là, en effet, recueillie au-

dedans d'elle-même, elle peut méditer la Passion, se représenter Dieu le Fils, l'offrir au Père céleste, sans se fatiguer l'esprit à aller le chercher sur la montagne du Calvaire, au Jardin, ou à la Colonne. Ceux d'entre vous qui pourront se renfermer ainsi dans ce petit ciel de leur âme, où habite Celui qui l'a créé en même temps que la terre, et qui prendront l'habitude de ne rien regarder au dehors, ni de rester là où les sens extérieurs trouvent un élément de distractions, suivront, ils peuvent m'en croire, une voie excellente.

Mais quoi de plus admirable que de voir Celui qui remplirait mille et mille mondes de sa grandeur se renfermer dans une demeure aussi

étroite ! à la vérité, notre Maître est Tout-Puissant, il jouit de toutes les libertés ; et, comme il nous aime, il se met à notre portée.

Dieu ne force pas notre volonté ; il prend ce que nous lui donnons. Mais il ne se donne pas complètement, tant que nous ne nous sommes pas, nous aussi, donnés à lui complètement. Voilà un fait certain.
"

" Je donne le nom de surnaturel à ce que nous ne saurions atteindre par notre industrie et nos efforts personnels, quelque grands qu'ils soient, bien que nous puissions nous y disposer, et que même il soit important de le faire.

Or, la première oraison surnaturelle, ce me semble, que j'aie sentie est un recueillement intérieur. L'âme l'éprouve au-dedans d'elle-même ; elle semble avoir là d'autres sens, comme les sens extérieurs du corps, et vouloir s'affranchir de l'agitation de ces derniers. Parfois, elle les attire à elle ; car il lui plaît de fermer les yeux, de ne rien voir, ni entendre, ni comprendre, sinon ce qui l'occupe alors, afin de s'entretenir avec Dieu seul. Elle ne perd pas dans cette oraison l'usage de ses sens et de ses facultés, dont la puissance demeure entière, mais dont les dispositions sont de s'employer pour Dieu. Celui qui aura reçu cette grâce de Notre-Seigneur comprendra facilement ce que je dis ; dans le cas contraire, non

; ou du moins, il faudra pour cela de longs discours et beaucoup de comparaisons.

A la suite de ce recueillement, il vient parfois une quiétude et une paix intérieure très douces ; l'âme, ce me semble, ne manque de rien ; c'est une fatigue pour elle-même de parler, je veux dire de prier vocalement et de méditer ; elle ne voudrait qu'aimer. Cette oraison dure plus ou moins longtemps. "

III

LE RECUEILLEMENT

" Dans l'oraison de recueillement, il est important de se retirer au-dedans de nous-mêmes pour y être seul avec Dieu.

Lorsque vous ne recevrez pas la Communion à la messe que vous entendrez, communiez spirituellement ; vous en retirerez de grands profits. De même, recueillez-vous ensuite au-dedans de vous ; vous imprimerez ainsi en vous un amour profond pour Notre-Seigneur.

Dès lors que vous vous préparez à le recevoir, il ne manque jamais de vous faire quelque faveur par une foule de voies mystérieuses.

Peut-être que vous ne vous trouverez pas bien de cette méthode au début. Le démon, sachant quel dommage en résulte pour lui, vous donnera des serremments de cœur et des angoisses ; il vous suggèrera la pensée que vous goûteriez plus de dévotion à suivre d'autres pratiques. Mais n'abandonnez pas celle-ci. Le Seigneur mettra ainsi à l'épreuve l'amour que vous lui portez. Souvenez-vous-en bien ; il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et le suivent dans la voie de la croix ; souffrons quelque chose pour lui ; il ne manquera pas de nous le payer.

Rappelons-nous aussi combien d'âmes il y a qui non seulement ne veulent pas être en sa compagnie mais qui le chassent honteusement de leur demeure. Nous devons donc souffrir un peu pour lui montrer le désir que nous avons de le voir. "

" Il est plein de compassion, et n'abandonne jamais les âmes affligées et délaissées qui mettent en lui seul leur confiance.

O mon Seigneur, si nous vous connaissions bien, aucune chose ne serait capable de nous causer du chagrin ; car vous êtes vraiment libéral envers ceux qui mettent en vous toute leur confiance. Croyez-moi, c'est une grande chose que de comprendre que telle est la vérité.

On voit alors que toutes les faveurs d'ici-bas sont des mensonges, quand elles empêchent tant soit peu l'âme de se recueillir au-dedans l'elle-même.

Dans cet oraison de recueillement, l'âme veut rentrer au-dedans d'elle-même, dans de paradis avec son Dieu, et fermer la porte derrière elle à toutes les choses du monde. Je dis : lorsqu'elle veut.

Comprenez bien, en effet, qu'il ne s'agit pas ici d'une chose surnaturelle ; elle dépend de notre volonté, et nous pouvons la réaliser avec l'aide de Dieu, sans lequel d'ailleurs on ne peut rien, pas même avoir une bonne pensée.

Il y a beaucoup de moyens d'atteindre ce but. Comme l'indiquent quelques livres, nous devons nous séparer de tout afin de nous approcher intérieurement de Dieu. Au milieu de nos occupations, nous devons nous retirer au-dedans de nous-mêmes, ne serait-ce qu'un instant, en nous rappelant seulement Celui qui nous tient compagnie ; et cette pratique est extrêmement profitable. Enfin, nous devons nous habituer à goûter cette vérité, qu'il n'est pas nécessaire d'élever la voix pour lui parler, parce que Sa Majesté fera sentir sa présence.

Dans cette oraison, le Pater est assez, pourvu que nous comprenions que nous sommes avec lui, que nous sachions ce que nous lui demandons,

quel désir il a de nous exaucer, et quel plaisir il a de se trouver avec nous ; il n'aime pas que nous nous romptions la tête à lui adresser de long discours.

Je termine, en disant que celui qui voudra parvenir à cet état, qui est, je le répète, à notre portée, ne doit pas se décourager. Qu'il s'habitue à ce que j'ai dit, et peu à peu il se rendra maître de lui-même ; au lieu de s'égarer en pure perte, il se gardera pour son propre avantage en faisant servir ses sens eux-mêmes au recueillement intime de l'âme. S'il parle, il se souviendra qu'il a en lui-même quelqu'un à qui parler. S'il entend parler, il se rappellera qu'il doit prêter l'oreille à celui qui lui parle de plus près. Enfin il

considérera qu'il peut, s'il le veut, ne jamais se séparer d'une si bonne compagnie.

Qu'il se rappelle souvent sa présence pendant le jour, ou au moins quelquefois.

Il découvrira en vous de bonnes dispositions, sitôt qu'il vous trouvera près de lui. Plaise à Sa Majesté de ne jamais permettre que nous nous éloignions de sa présence ! ainsi soit-il. "

" Je m'en allai donc à cet endroit où j'avais coutume d'être seule à faire oraison, et, entrant dans un profond recueillement, je me mis à m'entretenir avec le Seigneur, et à lui adresser des paroles pleines d'abandon, car bien souvent je ne

sais ce que je lui dis. C'est l'amour qui parle ; l'âme est tellement hors d'elle-même qu'elle ne voit plus la distance qui la sépare de Dieu. Elle se reconnaît aimée de Lui et elle s'oublie elle-même. Elle est, ce semble, tout en Lui, comme sa chose propre, sans division aucune, et elle dit des folies.

O bonté, ô miséricorde immense de Dieu ! bien loin de s'arrêter à nos paroles, il considère les désirs et l'amour qui les dictent ! et il souffre qu'une personne comme moi ose parler avec tant de hardiesse à Sa Majesté ! "

" Comme le Seigneur m'avait déjà favorisée du don des larmes et que la lecture me plaisait, je commençai à

me procurer des heures de solitude et à suivre cette voie de l'oraison de recueillement, en prenant mon livre pour guide.

Je m'appliquais le plus possible à considérer Jésus-Christ, notre Bien et notre Maître, présent au-dedans de moi. Tel était mon mode d'oraison. Quand je pensais à quelque mystère de sa Passion, je me le figurais s'accomplissant au centre de mon âme. "

" Les sens et les choses extérieures semblent perdre de leur empire, et l'âme reconquiert peu à peu celui qu'elle avait perdu. On dit que l'âme rentre alors au-dedans d'elle-même et quelquefois qu'elle monte au-dessus d'elle-même. "

IV

LA MÉDITATION

" Nous n'ignorons pas que, pour plaire à Dieu, il faut suivre la voie des commandements et des conseils ; soyons-y donc très fidèles ; méditons sur la vie et la mort de Notre-Seigneur ainsi que sur toutes nos obligations envers lui ; puisque le reste nous sera accordé quand il lui plaira.

J'appelle méditation les raisonnements nombreux que nous faisons avec l'entendement de la

manière suivante : nous commençons à songer à la faveur que dieu nous a accordée en nous donnant son Fils unique ; et, sans nous arrêter là, nous passons à tous les mystères de sa glorieuse vie ; ou bien nous commençons à méditer sur la prière de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, et, sans nous y fixer, l'entendement continue à suivre le Sauveur jusqu'à ce qu'il le considère cloué à la Croix ; ou bien nous prenons un point particulier de la Passion, par exemple la prise du Sauveur ; et, réfléchissant sur ce mystère, nous considérons dans le détail tout ce qui peut frapper notre intelligence et notre cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des Apôtres, et les autres circonstances.

Cette oraison est admirable et très méritoire. "

" Le but de la méditation est de chercher Dieu. "

" Lorsque vous lirez un livre, ou que vous entendrez un sermon, ou que vous méditerez sur les mystères de notre sainte foi, et qu'il se présentera des choses que vous ne pourrez pas bonnement comprendre, ne vous fatiguez pas, n'épuisez pas votre esprit à vouloir les pénétrer. Car il y a beaucoup de choses qui ne sont pas pour les femmes ni même pour les hommes.

Lorsqu'il plaît au Seigneur de nous en donner l'intelligence, il le fait sans aucun travail de notre part.

Quand il plaira à Sa Majesté de nous les faire comprendre, ce sera sans préoccupation ni travail de notre part, que nous en aurons l'intelligence. Pour le reste, nous n'avons qu'à nous humilier, et, comme je l'ai dit, à nous réjouir. Le Seigneur que nous servons est si grand que ses paroles même traduites en notre langue sont encore obscures pour nous. "

V

LA CONSIDÉRATION

" Peut-être le tempérament ou la maladie ne nous permettent pas de méditer sans cesse la Passion du Sauveur ; car cette considération est pénible. Mais qui nous empêche de tenir compagnie au Sauveur ressuscité, puisque nous le possédons si près de nous dans le très saint Sacrement, où il est déjà glorifié ? là, du moins, nous ne le verrons pas accablé de souffrances ni déchiré par les fouets, répandant

le sang, fatigué de ses courses, persécuté par ceux qu'il a comblés de bienfaits, ou méconnu des apôtres. On ne peut pas toujours évidemment penser à de si grandes souffrances. Eh bien ! le voici donc ici avant de remonter au ciel sans douleur et plein de gloire, stimulant les uns, encourageant les autres. Il est notre compagnon au très saint Sacrement ; on dirait qu'il lui a été impossible de demeurer séparé de nous un seul instant.

Il est notre soutien, il est notre force ; jamais il ne nous fait défaut. C'est un véritable ami.

En le suivant, on marche avec sécurité. Ce maître qui est nôtre est pour nous la source de tous les biens.

C'est lui qui vous enseignera. Considérez sa vie ; elle est le plus parfait des modèles. Que pouvons-nous désirer de plus que d'avoir près de nous un ami si dévoué, qui ne nous délaissera pas à l'heure de l'épreuve et de la tribulation, comme le font ceux du monde ? Heureux celui qui l'aime véritablement et le garde toujours près de soi ! considérons le glorieux saint Paul ; il semble qu'il ne cessait jamais de prononcer le nom de Jésus, tant il le possédait au plus intime de son cœur. "

" Une pratique importante pour nous, faibles mortels, c'est en effet de nous représenter Notre-Seigneur comme homme, tant que nous sommes sur la terre. Or, voici deux

inconvéniens qui ont pour but de nous en détourner :

Le premier, consiste dans un petit défaut d'humilité. L'âme veut s'élever, avant que le Seigneur ne l'élève. Elle ne se contente pas de méditer sur un sujet aussi excellent que la sainte Humanité du Sauveur ; elle veut être Marie, quand elle n'a pas encore travaillé avec Marthe. Si le Seigneur veut qu'elle soit Marie, serait-ce même dès le premier jour, elle n'a rien à craindre. Mais sachons nous modérer, comme je crois l'avoir déjà dit. Ce petit défaut d'humilité ne paraît rien, et cependant il cause le plus grand préjudice à l'âme qui veut avancer dans la contemplation.

Le second inconvénient, c'est que nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps. C'est donc une folie de vouloir faire l'ange, quand on est sur la terre, surtout quand on y est aussi enfoncé que je l'étais. D'une manière habituelle, notre pensée a besoin d'un appui. Parfois sans doute, l'âme sort d'elle-même ; bien qu'elle se trouve souvent si remplie de Dieu qu'elle n'a besoin d'aucun objet créé pour se recueillir. Mais cet état n'est pas habituel. Aussi quand arrivent les affaires, les persécutions, les épreuves, quand on ne peut goûter les douceurs d'une quiétude si parfaite ou qu'on est dans les sécheresses, c'est un très bon ami que le Christ. Nous le considérons homme comme nous, nous le voyons

dans les abaissements et la souffrance : il nous sert de compagnie ; et quand on a contacté l'habitude de le considérer ainsi, il est très facile de le trouver près de soi. Toutefois, il y aura encore des jours où l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre. Aussi il est bon, comme je l'ai déjà dit, de ne pas nous habituer à rechercher les consolations spirituelles. Advienne que pourra, embrassons la Croix ; c'est là une grande chose. Notre bon Maître a été privé de toute consolation ; on le laissa seul dans ses épreuves ; nous du moins, ne l'abandonnons pas. La main qu'il nous tendra nous aidera mieux à monter plus haut que ne le pourrait notre propre diligence. Il s'absentera au moment qu'il jugera

convenable et lorsque le Seigneur voudra, comme je l'ai dit, tirer l'âme hors d'elle-même.

Dieu se complaît beaucoup à voir une âme prendre humblement son divin Fils pour médiateur et lui porter tant d'amour que, même s'il veut l'élever à une très haute contemplation, elle s'en reconnaisse indigne, comme nous l'avons vu, et dise avec saint Pierre : retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. Voilà ce que j'ai éprouvé. C'est par cette voie que Dieu a conduit mon âme. D'autres suivront, comme je l'ai dit, un sentier plus court. Pour moi, j'ai compris que tout cet édifice de l'oraison repose sur l'humilité, et que plus une âme s'abaisse dans l'oraison, plus

Dieu l'élève. Je ne me souviens pas d'avoir reçu une seule de ces grâces signalées dont je vais parler dans la suite, si ce n'est quand j'étais anéantie à la vue de mon extrême misère. Sa Majesté m'aidait à me connaître, et s'appliquait même à me faire comprendre certaines choses que je n'aurais jamais pu imaginer. Pour moi, j'en suis persuadée, quand une âme fait quelque chose pour s'aider dans cette oraison d'union, alors même qu'elle paraîtrait au début réaliser quelques progrès, elle ne tarde pas à tomber très promptement comme un édifice qui n'a point de fondement. Je crains même qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit. Une telle disposition consiste à ne point

rechercher de consolations et de douceurs dans l'oraison parce que l'on a déjà renoncé à celles de la terre, mais à trouver son bonheur dans la souffrance par amour pour celui dont la vie tout entière fut une croix continuelle, et à garder le calme de la paix soit dans l'épreuve, soit dans la sécheresse. Bien que la nature en souffre, on ne tombe pas dans cette inquiétude et cette désolation qui envahissent certaines personnes. Quand leur entendement n'est pas toujours occupé et que la dévotion sensible vient à leur manquer, elles s'imaginent que tout est perdu, comme si leurs efforts pouvaient mériter un tel trésor. Je ne dis pas qu'il faille négliger ces moyens, et ne pas veiller avec soin à

se tenir sous le regard de Dieu ; mais alors même que nous ne pourrions avoir une seule bonne pensée, n'allons pas nous désespérer, comme je l'ai déjà dit. Nous ne sommes que des serviteurs inutiles.

Nous devons marcher en toute liberté dans ce chemin de l'oraison et nous remettre entre les mains de Dieu. Si Sa Majesté veut nous élever au rang des princes de sa cour et de ses plus intimes favoris, allons-y simplement ; sinon, servons-la dans les offices les plus humbles, et, comme je l'ai dit quelque fois, n'allons pas de nous-mêmes nous asseoir à la meilleure place. Dieu a plus de sollicitude pour nous que nous-mêmes, et il sait à quoi chacun de nous est propre. A quoi bon

vouloir se diriger soi-même quand on a remis toute sa volonté entre les mains de Dieu ?

Ne cessons donc jamais de demander à Dieu des grâces ; mais avec un plein abandon et une entière confiance en sa libéralité. Puisque l'on nous permet de nous tenir aux pieds du Christ, veillons à ne point nous en retirer. Demeurons-y comme nous pourrons ; imitons Madeleine ; et quand notre âme sera assez forte, Dieu la conduira au désert.

Chaque fois que nous pensons au Christ, rappelons-nous l'amour qu'il nous a témoigné en nous accordant de si hautes faveurs, et la charité excessive de son Père qui le pousse

à nous donner en lui un tel gage de sa tendresse pour nous. Car l'amour appelle l'amour. Bien que le nôtre ne soit qu'au début et que nous soyons très misérables, ne négligeons rien pour avoir cette pensée toujours présente et nous exciter à aimer.

Il me semble, en outre, que le divin Maître va de l'un à l'autre pour voir ceux qui l'aiment. Il leur découvre avec de souveraines délices qui il est, afin de raviver, si elle était éteinte, leur foi dans la récompense qu'il nous destine. Il leur dit : considérez que ce n'est là qu'une goutte de cet immense océan où sont renfermés tous les biens. Il ne néglige rien pour ceux qu'il aime. Dès qu'il voit que l'on correspond à

son amour, il donne de nouveau et se donne lui-même.

A peine eus-je commencé à fuir peu à peu les occasions dangereuses et à m'adonner davantage à l'oraison, que le Seigneur se mit à m'enrichir de ses grâces. Il semblait ne désirer qu'une chose, c'est que je voulus bien les recevoir.

Il faut donc, je le répète, se tenir dans la plus grande discrétion quand il s'agit de diriger les âmes, les encourager et attendre le moment où Dieu viendra à leur aide, comme il l'a fait pour moi.

Après cette confession, mon âme se trouva si souple qu'il n'y avait plus rien, ce me semble, que je ne fusse disposée à entreprendre. Je

commençai donc à me réformer sur beaucoup de points. Le confesseur ne me pressait aucunement ; il avait plutôt l'air de faire peu de cas de tous mes efforts ; et cela m'excitait davantage. Il me conduisait par la voie de l'amour de Dieu et me laissait pour ainsi dire toute liberté, sans autre obligation que celle que je m'imposais par amour. "

VI

L'UNION À DIEU
DANS L'ORAISON

" Un jour, Jésus lui dit : " ne crois pas, ma fille, que l'union consiste à être très près de moi ; ceux qui m'offensent le sont aussi, quoiqu'ils ne le veuillent pas. Les joies et les douceurs de l'oraison, seraient-elles même données par moi à un très haut degré, ne constituent pas, non plus, l'union ; elles sont souvent un moyen de gagner les âmes qui ne se trouvent pas en état de grâce. "

Je compris que c'était l'état de cet esprit pur et élevé au-dessus de toutes les choses de la terre, en qui il ne reste rien qui veuille s'éloigner de la volonté de Dieu, mais qui est tellement un même esprit et une seule volonté avec Dieu, détaché de tout pour lui, qu'il ne garde plus le moindre vestige d'amour de soi et des créatures. Je me demandais si c'était là l'union ; car une âme qui est toujours dans cette disposition généreuse est toujours, nous pouvons le dire, dans cet oraison d'union ; or, celle-ci, nous le savons bien, est de très courte durée. Il m'est venu à la pensée que cette âme marchera dans la voie droite, réalisera des progrès, gagnera des mérites, mais on ne peut pas dire

qu'alors elle est unie à Dieu comme dans la contemplation. J'entendis, ce me semble, sinon ces paroles, du moins cette pensée : " la poussière de notre pauvre nature, de nos fautes et des obstacles où nous nous embarrassons est tellement abondante qu'il n'est pas possible de vivre avec la même pureté que l'esprit lorsqu'il est uni à Dieu, car il serait en dehors et au-dessus de notre misérable condition. " Si l'union consiste en ce que notre volonté et notre esprit ne fassent plus qu'un avec Dieu, il est possible, ce me semble, malgré ce qu'on a pu me dire, de la posséder, à moins d'être en état de grâce. Il me paraît donc difficile de savoir, quand il y a union, si ce n'est par une lumière

spéciale de Dieu ; car nous ne pouvons pas savoir quand nous sommes en état de grâce. "

" Bien que l'union soit la jonction de deux choses en une seule, ces deux choses peuvent se séparer et subsister chacune de son côté ; on voit ordinairement, en effet, que cette faveur de l'union que Notre-Seigneur accorde passe promptement, et que l'âme reste ensuite privée de cette compagnie ; du moins dis-je, elle ne la sent pas.

Je dirai que l'union dont il s'agit peut être comparée à celle de deux cierges de cire qui sont si bien unis que leur lumière n'en est plus qu'une ; ou bien à la mèche, à la lumière et

à la cire qui ne sont qu'un seul cierge.
"

" Dieu ne veut pas que vous réserviez quoi que ce soit, peu ou beaucoup. Il réclame pour lui tout ce que vous avez ; et, selon que votre don sera plus ou moins absolu, ses faveurs seront plus ou moins élevées ; il n'y a pas de meilleur preuve que celle-là pour reconnaître si notre oraison est arrivée ou non jusqu'à l'union.

Enfin, elle est comme complètement morte au monde, pour vivre davantage en Dieu ; voilà pourquoi c'est une mort délicieuse. "

" Le ravissement, ou l'union de toutes les puissances de l'âme à Dieu, est de courte durée et produit

de grands effets, une lumière intérieure et beaucoup d'autres avantages. Quant à l'entendement, il n'agit plus ; c'est le Seigneur lui-même qui agit dans la volonté. "

" Je veux déclarer tout d'abord, selon mon peu de capacité, en quoi consiste la substance de la parfaite oraison. J'ai rencontré, en effet, des âmes pour qui il semble que l'oraison n'est qu'un exercice de l'entendement. Et si elles peuvent tenir longtemps leur esprit fixé en Dieu, serait-ce même au prix des plus grands efforts, elles s'imaginent aussitôt qu'elles mènent une vie spirituelle. En sont-elles détournées involontairement, même pour s'occuper de bonnes œuvres, qu'elles en sont désolées et se croient

perdues. Les savants ne tombent point dans cette méprise et cette erreur, bien que j'en aie rencontré dans ce cas. Mais nous autres femmes, nous devons nous prémunir contre toutes les illusions de cette sorte. Je ne prétends point que ce n'est pas une grâce de pouvoir méditer sans cesse les œuvres de Dieu ; il est même bon d'y tendre ; néanmoins, qu'on le sache bien, toutes les imaginations n'y sont pas aptes par leur nature, tandis que toutes les âmes sont capables d'aimer.

Je voudrais seulement donner à entendre comment l'âme n'est pas la pensée, et que celle-ci ne doit pas commander à la volonté, sans quoi l'âme serait bien malheureuse. Son

progrès ne consiste donc pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. Or, comment s'acquiert l'amour ? en prenant la ferme résolution de travailler et de souffrir, et en s'y conformant, lorsque l'occasion s'en présente. A la vérité, cette résolution s'acquiert quand on médite sur ce que l'on doit à Dieu, sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes. Cette pratique est très nécessaire et très utile pour les commençants. Bien entendu, elle doit céder devant les devoirs qui nous sont imposés par l'obéissance et l'utilité du prochain. Il faut à l'occasion employer à l'une et à l'autre le temps que nous désirons si vivement consacrer à Dieu, et qui consiste, ce nous semble, à demeurer

dans la solitude pour penser à lui et jouir de ses délices. Le sacrifice que l'on accomplit dans les deux cas lui plaît ; car on travaille pour lui. Il a dit en effet : " ce que vous ferez à l'un de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même. "

Quant à ce qui concerne l'obéissance, le Seigneur ne voudra pas laisser un de ses vrais serviteurs s'engager dans une voie différente de celle qu'il suit lui-même en obéissant jusqu'à la mort. Si cela est vrai, d'où vient donc le chagrin qu'on éprouve généralement lorsqu'on n'a pu rester la plus grande partie du jour dans une solitude profonde et tout perdu en Dieu, bien que l'on ait été occupé à des œuvres d'obéissance et de charité ? il vient, à mon avis, de deux

causes. La première et la principale est l'amour-propre, qui se cache d'une manière très subtile et ne nous laisse pas voir que nous recherchons notre contentement plutôt que celui de Dieu. Il est clair, en effet, qu'une fois que l'âme commence à goûter combien le Seigneur est doux, sa plus grande joie est de tenir son corps dans le repos exempt de tout travail extérieur, et de savourer elle-même les délices divines.

O charité, comme tu embrases ceux qui aiment véritablement le Seigneur et connaissent la disposition de son cœur ! quel repos pourraient-ils prendre, lorsqu'ils croient pouvoir contribuer tant soit peu au bien d'une seule âme, lui faire aimer Dieu davantage, lui procurer quelque

consolation ou la délivrer de quelque danger ! quel repos pourraient-ils goûter s'ils recherchaient leur repos personnel ! quand ils ne peuvent servir le prochain par leurs œuvres, ils ont recours à la prière. Ils pressent le Seigneur de sauver les âmes qu'ils ont la douleur de voir se perdre en grand nombre. Ils font le sacrifice de leur joie personnelle et ils le font de bon cœur. Ils méprisent leur propre repos pour ne songer qu'à mieux accomplir la volonté du Seigneur.

Il en est de même de l'obéissance. Ce serait vraiment plaisant, quand Dieu nous dit clairement d'accomplir une œuvre importante pour sa gloire, que nous voulions rester à le contempler, parce que cela nous plaît davantage ! quel étrange moyen d'avancer dans

son amour que celui de lui lier les mains, et de nous imaginer qu'il n'a qu'un seul moyen pour nous faire du bien ?

Je ne veux point parler, je le répète, de ce que mon expérience m'a appris, mais plusieurs personnes que j'ai eu l'occasion de voir m'ont fait entendre cette vérité. Lorsque je me trouvais profondément affligée d'avoir moi-même peu de temps à consacrer à l'oraison, je les plaignais de les voir toujours au milieu des exercices extérieurs et des œuvres prescrites par l'obéissance. Je pensais en moi-même qu'elles ne pouvaient pas au milieu de tant de tracas avancer dans la vie intérieure et, de fait, elles ne l'étaient pas beaucoup alors. Mais, ô Seigneur,

que vos voies sont différentes de nos pauvres jugements ! vous ne demandez qu'une chose à l'âme qui est résolue de vous aimer et s'abandonne entre vos mains, c'est qu'elle obéisse, qu'elle examine consciencieusement ce qui contribuera le plus à votre gloire et le désire. Elle n'a pas besoin de chercher sa voie ni de la choisir ; sa volonté est désormais la vôtre. Pour vous, ô mon Seigneur, vous prenez soin de la conduire par le sentier qui lui sera le plus profitable.

Tel est le cas d'une personne avec qui je m'entretenais, il y a peu de jours. Durant quinze ans environ, l'obéissance l'avait tellement occupée dans les emplois et les charges, qu'elle ne se rappelait pas

avoir eu dans cet intervalle un seul jour de disponible pour elle-même. Elle s'appliquait cependant de son mieux à trouver chaque jour quelques instants pour faire oraison et veillait avec soin à la pureté de sa conscience. C'est une âme des plus fidèles à l'obéissance que j'aie jamais vue, et elle y porte tous ceux qui s'entretiennent avec elle. Le Seigneur l'a bien récompensée ; car elle a acquis, sans savoir comment, cette liberté d'esprit si précieuse et si digne d'envie, où sont parvenus les parfaits, et où l'on goûte toute la félicité à laquelle on puisse aspirer ici-bas. C'est d'ailleurs en n'ayant d'attache pour rien, que l'on possède tout. On ne redoute, on ne désire rien de la terre ; on ne se laisse point

troubler par les épreuves ni exalter par les joies. Personne ne saurait nous enlever la paix, car elle dépend de Dieu seul ; comme nul ne peut la ravir, la crainte seule de la perdre est pour les âmes de cette sorte un sujet de peine. Tout le reste ici-bas est, à leurs yeux, comme s'il n'existait pas : le monde entier, en effet, est impuissant à leur procurer ou à leur enlever leur joie. O heureuse obéissance ! heureuse distractions auxquelles on se livre par amour pour elle, puisqu'on en retire tant d'avantages !

Aussi, ne nous décourageons point. Quand l'obéissance nous imposera des œuvres extérieures, serait-ce même à la cuisine, sachez que le Seigneur est là au milieu des

marmites et qu'il nous aide à l'intérieur et à l'extérieur.

Je me rappelle en ce moment ce que m'a raconté un religieux. Il avait pris la ferme résolution de ne jamais refuser d'obéir, coûte que coûte, au supérieur. Or un soir qu'il était brisé de fatigue et ne pouvait plus se tenir debout, il allait s'asseoir pour se reposer un peu. Le supérieur, l'ayant rencontré, lui commande de prendre une bêche et d'aller travailler au jardin. Il se tait, mais sa nature était bien affligée ; néanmoins, malgré la fatigue extrême dont il est accablé, il prend la bêche ; or il allait passer à un détour du jardin que j'ai vu bien des années après ce récit qu'il m'en fit parce que je fondai un monastère dans cette localité, quand Notre-

Seigneur lui apparut chargé de la Croix, mais si abattu et si fatigué, qu'il lui faisait bien comprendre par là que ce qu'il souffrait n'était rien en comparaison.

Le démon voit avec évidence, j'en suis persuadée, que le chemin le plus rapide pour arriver au sommet de la perfection est celui de l'obéissance ; aussi cherche-t-il, sous de beaux prétextes, à nous en détourner par toutes sortes de dégoûts et de difficultés. Qu'on veuille bien y faire attention, et on verra clairement que je dis vrai.

La souveraine perfection ne consiste pas évidemment dans les joies intérieures, ni dans les grandes extases, ni dans les visions, ni dans

l'esprit de prophétie. Elle consiste à rendre notre volonté tellement conforme à celle de Dieu que nous embrassions de tout notre cœur ce que nous croyons qu'il veut, et que nous acceptions avec la même allégresse ce qui est amer et ce qui est doux, dès que nous comprenons que Sa Majesté le veut. Il paraît très difficile, non pas précisément de faire une chose extrêmement contraire à notre nature, mais d'en avoir de la joie ; et il en est vraiment de la sorte. Toutefois l'amour, quand il est parfait, possède assez de force pour oublier son propre contentement et ne songer qu'à être agréable à celui qui nous aime. Et, en vérité, quand nous avons l'assurance de faire plaisir à Dieu,

tous les travaux, quelque pénible qu'ils soient, nous semblent doux. Voilà comment aiment, au milieu des persécutions, des humiliations et des ignominies, ceux qui sont arrivés au sommet de la perfection.

Cela est tellement certain, connu et évident, que je n'ai pas à m'y arrêter. Je veux seulement montrer le motif pour lequel l'obéissance est, à mon avis, le plus court chemin et le moyen le plus puissant pour arriver à un si heureux état. Ce motif, je vais le dire. Pour employer purement et simplement toute notre volonté au service de Dieu, nous devons d'abord en être maîtres ; mais nous ne le sommes nullement tant que nous ne l'avons pas soumise à la raison ; or l'obéissance est le vrai

moyen de l'assujettir. Ce n'est pas par de bonnes raisons que nous pourrions réussir ; car notre nature et notre amour-propre nous en fourniraient tant, que nous n'arriverions jamais au but. Souvent même une chose très raisonnable nous paraît une folie, parce que nous n'avons pas envie de la faire.

Notre-Seigneur estime au plus haut point cet abandon, et à bon droit, puisque par là nous le rendons maître du libre arbitre qu'il nous a donné. Aussi, lorsque nous nous exerçons à cet abandon, tantôt en nous renonçant nous-mêmes, tantôt en soutenant mille combats pour accepter le jugement qu'on porte sur notre cause et qui nous paraît insensé, nous arrivons après

beaucoup de peine à nous conformer à ce qu'on nous commande. Mais qu'il y ait peine ou non, nous finissons par nous soumettre. Le Seigneur, de son côté, nous soutient puissamment, et si nous soumettons par amour pour lui notre volonté et notre raison, il nous rend maître de l'une et de l'autre.

Une fois en possession de cet empire sur nous-mêmes, nous pouvons nous consacrer avec perfection au service de Dieu. Nous lui offrons une volonté pure, afin qu'il l'unisse à la sienne, et nous le prions d'envoyer du ciel le feu de son amour qui consume ce sacrifice et fasse disparaître tout ce qui peut lui déplaire. Il ne tient donc plus à nous que ce sacrifice ne s'achève ; car

après beaucoup de travaux, nous avons placé la victime sur l'autel, et, autant qu'il a dépendu de nous, elle ne touche plus à la terre.

Evidemment personne ne peut donner ce qu'il n'a pas ; pour donner, il faut avoir. Eh bien, croyez-moi, pour acquérir ce trésor dont je parle, il n'y a pas de meilleur moyen que de creuser et de travailler pour le tirer de cette mine de l'obéissance. Plus nous la creuserons, et plus nous nous enrichirons. Plus nous nous soumettrons aux hommes, sans avoir d'autre volonté que celle de nos supérieurs, et plus nous serons maîtres de cette volonté pour la conformer à celle de Dieu. Voyez, mes sœurs, si vous ne serez pas bien récompensées d'avoir abandonné les

douceurs de la solitude. Je vous l'assure, ce n'est pas parce que vous ne serez pas dans la solitude que vous ne pourrez-vous préparer à cette véritable union dont j'ai parlé et qui consiste à n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu. Voilà celle que je désire pour moi et que je voudrais pour vous toutes, et non ces extases pleines de suavité auxquelles on donne le nom d'union et qui sont telles quand elles suivent celle dont je viens de parler. Or si au sortir de ces extases il y peu d'obéissance, mais de la volonté propre, on demeurera, ce me semble, uni à son amour-propre, et non à la volonté de Dieu. Plaise à Sa Majesté de m'aider à mettre en pratique ces conseils aussi bien que je les comprends !

Le second motif pour lequel, ce me semble, nous quittons avec peine la solitude, c'est que nous y trouvons moins d'occasions d'offenser Dieu, bien qu'il y en ait toujours quelques-unes ; les démons, en effet, sont partout, et partout nous nous trouvons nous-mêmes. Toutefois l'âme qui est retirée mène, ce semble, une vie plus pure. Si elle porte en elle la crainte de Dieu, elle goûte une grande consolation à se voir éloignée des dangers. A coup sûr, cette raison qui nous porte à fuir tout commerce avec les créatures me paraît plus importante que celle des grandes faveurs et des suavités divines.

C'est ici, que doit se montrer votre amour pour Dieu ; vous le prouverez

mieux au milieu des occasions que dans les recoins de la solitude. Croyez-moi, viendriez-vous à commettre plus de fautes et même à faire quelques petites chutes, vous gagneriez d'un autre côté incomparablement plus. Quand je m'exprime ainsi, je suppose toujours que si nous nous livrons aux œuvres extérieures, c'est par obéissance ou par charité ; sans cela, j'estime que la solitude est préférable. Je dis plus. Nous devons même en avoir le désir, quand nous nous livrons aux œuvres extérieures ; et, en réalité ce désir ne cesse jamais d'animer les âmes qui aiment vraiment Dieu.

Quand je dis que nous tirons profit de l'action, c'est qu'elle nous fait connaître ce que nous sommes et

jusqu'où va notre vertu. Une personne qui vit toujours dans la solitude, quelque sainte qu'elle soit à ses propres yeux, ne sait pas si elle possède la patience et l'humilité ; elle n'a pas de moyen de s'en rendre compte. Voilà un homme très valeureux ; comment le connaîtrez-vous, tant que vous ne l'aurez pas vu sur le champ de bataille ? saint Pierre croyait être très courageux ; voyez ce qu'il est devenu dans l'épreuve. Mais il se releva de cette chute, sans mettre plus la moindre confiance en lui-même. Il la reporta alors tout entière en Dieu et endura plus tard le martyre que nous savons.

O grand Dieu, que ne pouvons-nous comprendre la profondeur de notre misère ! c'est parce que nous ne la

comprenons pas, qu'il y a partout des dangers pour nous. Aussi est-ce un grand bien qu'on nous commande des actes extérieurs qui nous font constater notre bassesse. A mon avis, un seul jour passé dans la connaissance bien humble de nous-mêmes, au prix de beaucoup d'afflictions et de travaux, est une grâce plus insigne de Dieu que plusieurs jours passés dans l'oraison ; d'autant plus que le véritable amant aime partout son Bien-Aimé et ne perd jamais son souvenir. Ce serait bien malheureux, si nous ne pouvions faire oraison que dans les recoins de la solitude. Je sais bien que je ne puis y consacrer de longues heures ; mais, ô mon Seigneur, quelle puissance n'a pas auprès de

vous un soupir qui jaillit du fond du cœur, parce que nous sommes attristés non seulement de nous trouver en cet exil, mais encore d'être privés du temps où nous pourrions être avec vous et jouir de vous dans la solitude !

Cela montre bien alors que nous sommes les esclaves du Seigneur, et que nous sommes volontairement vendus par amour pour lui à la vertu d'obéissance, puisqu'elle nous fait abandonner d'une certaine manière la jouissance de Dieu même. Cela toutefois n'est rien quand nous considérons que le Seigneur est venu par obéissance du sein de son Père pour se faire notre esclave. Comment pourrions-nous lui savoir gré d'une telle grâce et le payer de

retour ? nous devons veiller avec soin sur nous-mêmes et ne point oublier, au milieu même des œuvres commandées par l'obéissance et la charité, de recourir souvent à Dieu au plus intime de notre âme. Croyez-moi, mes filles, ce n'est pas de la longueur du temps consacré à l'oraison que dépend le progrès de l'âme. Quand elle l'emploie si bien aux œuvres extérieures, elle y trouve un secours précieux et se dispose mieux en très peu de temps à s'embraser d'amour que par de longues heures de considération. Tout doit lui venir de la main de Dieu. "

" La marque la plus sûre, à mon avis, pour savoir si nous avons ce double amour, du prochain et de Dieu,

consiste à aimer véritablement le prochain ; car nous ne pouvons avoir la certitude que nous aimons Dieu, bien que nous en ayons des indices très sérieux ; mais nous pouvons savoir sûrement si nous aimons le prochain. Soyez certains que plus vous découvrirez en vous de progrès dans l'amour du prochain, plus vous serez avancés dans l'amour de Dieu. L'amour que Dieu nous porte est tellement profond qu'en retour de celui que nous avons pour le prochain il perfectionne de mille manières celui que nous lui portons à lui-même ; je ne puis avoir aucun doute sur ce point. Voilà pourquoi il est très important de bien considérer comment nous aimons le prochain ; dès lors que cet amour est parfait, on

a réalisé tout ce qu'il fallait. Car, à mon avis, notre nature est tellement dépravée, que si notre amour pour le prochain ne prenait ses racines dans l'amour même de Dieu, il ne pourrait s'élever à la perfection.

Puisque c'est là, mes frères, une chose d'une telle importance, appliquons-nous bien à voir peu à peu jusque dans les moindres détails à quel point nous en sommes. Ne faisons aucun cas de certaines pensées élevées qui nous arrivent en foule à l'heure de l'oraison, quand nous nous imaginons ce que nous ferions ou pourrions entreprendre pour le prochain et pour le salut d'une seule âme ; car si ensuite les œuvres n'y répondent pas, il n'y a nul motif pour croire à l'efficacité de ces

résolutions. Il faut en dire autant de l'humilité et de toutes les vertus. Les artifices du démon sont des plus perfides ; il remuera tout l'enfer pour nous persuader que nous avons une vertu, quand nous ne l'avons pas ; et il a raison. Car une telle illusion est très nuisible à l'âme et il n'y a jamais de ces fausses vertus sans quelque vaine gloire ; elles portent la marque de leur origine, tandis que les vertus qui viennent de Dieu sont exemptes de vaines gloires et d'orgueil.

Je me prends à rire parfois de certaines âmes ; quand elles sont en oraison, elles se croient prêtes à être humiliées et méprisées publiquement pour l'amour de Dieu ; et ensuite elles cacheront, si elles le peuvent, une légère faute qu'elles

ont commise. Mais si on les accuse faussement, les voilà hors d'elles-mêmes. Que celui qui ne supporte pas cette épreuve veille bien à ne faire aucun cas de ces résolutions qu'il croit avoir prises dans la solitude ; car, en réalité, il n'a pas eu cette volonté ferme qui est une tout autre chose, mais quelque illusion provenant de l'imagination. "

" On me recommande de tenir toujours mon esprit occupé de Dieu, je reconnais que ce moyen est indispensable pour se préserver d'une foule de dangers. "

" Dans l'oraison, nous pouvons, ce me semble, appeler contentement ces sentiments de satisfaction que nous éprouvons lorsque nous

méditons ou que nous adressons nos prières à Notre-Seigneur ; ils procèdent de notre nature, mais avec le secours de Dieu, bien entendu.

Ces contentements naissent de l'action vertueuse elle-même ; il semble que nous les devons à notre travail, et nous avons raison de nous réjouir de ce que nous nous sommes occupés à accomplir de telles œuvres. "

" Appliquez-vous, mes frères, à être toujours humbles. Considérez bien que vous n'êtes pas dignes de si hautes grâces et ne les recherchez point. C'est par là, j'en suis persuadée, que le démon voit lui échapper un grand nombre d'âmes qu'il se flattait de perdre. Du mal

qu'il voulait nous faire, Sa Majesté tire notre bien. Le Seigneur, en effet, voit que notre intention, en demeurant près de lui à l'oraison, est de le contenter et de le servir ; or il est fidèle dans ses promesses. "

" Il est toujours précieux de donner pour base à notre oraison la prière qui est sortie d'une bouche telle que celle de Notre-Seigneur. "

" Quand je récite le Credo, il est raisonnable, ce me semble, que je me rende compte de ce que je crois et que je le sache ; quand je récite le Notre-Père, ce sera une marque d'amour de me rappeler quel est ce Père et aussi quel est le Maître qui nous a enseigné cette prière. Si vous m'objecter que vous le savez déjà et

qu'il est inutile que je vous le rappelle, je vous répond que vous avez tort. Il y a maître et maître. Et pour ne parler que de ceux de la terre qui nous enseignent, c'est un grand malheur de ne pas en garder le souvenir ; quand ce sont des saints et qu'ils dirigent notre âme, je regarde comme impossible que nous les oublions, si nous sommes leurs fidèles disciples.

Mais comment ne pas nous rappeler un Maître comme celui qui nous a appris cette prière, qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et avec un si vif désir qu'elle nous fût profitable ? que Dieu ne permette pas que nous récitons cette prière sans penser à lui, et si nous ne le pouvons pas toujours, à cause de

notre faiblesse, qu'au moins ce soit le plus souvent possible.

Tout d'abord vous savez que Sa Majesté nous enseigne à prier dans la solitude. C'est ainsi que Notre-seigneur faisait toujours, quand il priait, non que cela lui fût nécessaire, mais parce qu'il voulait nous donner l'exemple. Nous avons déjà dit qu'on ne saurait parler en même temps à Dieu et au monde. Or ils ne font pas autre chose, ceux qui récitent des prières et par ailleurs écoutent ce qui se dit autour d'eux, ou s'arrêtent aux pensées qui se présentent sans se préoccuper de les repousser. Je ne parle pas de ces indispositions qui surviennent parfois, ni, surtout, de la mélancolie ou des maux de tête qui affligent

certaines personnes et les empêchent, malgré leurs efforts, de se recueillir.

Il en est de même pour ces orages intérieurs qui peuvent troubler quelquefois les fidèles serviteurs de Dieu, mais que celui-ci permet pour leur plus grand bien. Dans leur affliction, ils cherchent en vain le calme. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent être attentifs aux prières qu'ils prononcent. Leur esprit, loin de se fixer à rien, s'en va tellement à l'aventure qu'il semble en proie à une sorte de frénésie.

A la peine qu'ils en éprouvent, ils verront que ce n'est pas de leur faute. Qu'ils ne se tourmentent donc point, ce serait pire. Qu'ils ne se fatiguent

pas à remettre à la raison leur entendement, qui pour lors en est incapable. Qu'ils prient le mieux qu'ils pourront, et même qu'ils ne prient point. Puisque leur âme est malade, qu'ils s'appliquent à lui procurer quelque repos et s'occupent de quelque autre œuvre de vertu.

Voilà ce que doivent faire les personnes qui ont à cœur leur sanctification, et qui comprennent que l'on ne saurait parler à Dieu et au monde en même temps.

Ce qui dépend de nous, c'est de tâcher d'être dans la solitude pour prier. Et plaise à Dieu que cela suffise, je le répète, pour comprendre en présence de qui nous sommes et quelle réponse le

Seigneur fait à nos demandes !
pensez-vous qu'il se taise, bien que
nous ne l'entendions pas ? non,
certes. Il parle au cœur quand c'est le
cœur qui prie.

Je désire vous voir parfaitement
convaincus de cette vérité que, pour
bien réciter le Pater, vous devez vous
tenir près du Maître qui nous l'a
enseigné.

Vous me direz encore que prier ainsi,
c'est méditer, et que vous ne pouvez,
ni par conséquent ne voulez autre
chose que prier vocalement. Il y a,
en effet, des personnes qui sont
impatientes, et qui ne veulent se
donner aucune peine. Comme elles
ne sont pas habituées à méditer, elles
ont des difficultés dans les débuts

pour se recueillir ; et comme elles ne veulent pas prendre un peu de peine, elles disent qu'elles ne peuvent et ne savent prier que vocalement. J'avoue que vous avez raison d'appeler oraison mentale la méthode dont j'ai parlé. Mais je vous déclare en même temps que je ne comprends pas comment la prière vocale, pour être bien faite, peut en être séparée. Il nous faut bien savoir à qui nous parlons ; c'est même un devoir de s'appliquer à prier avec attention. Plaise à Dieu que tous ces moyens nous aident à réciter le Pater correctement, et que nous ne l'achevions pas au milieu de pensées les plus incongrues ! pour moi, j'en ai fait l'expérience plusieurs fois, le meilleur remède aux dispositions est

de m'appliquer à fixer ma pensée sur Celui qui a composé cette prière. Soyez donc patients, et travaillez à acquérir l'habitude d'une méthode si nécessaire. "

" Dans la prière vocale, l'esprit et le cœur doivent être appliqués à ce que vous récitez. "

CHAPITRE II

LE PATER

" Quel est l'homme, si inconsideré qu'il soit, qui, voulant demander une grâce à une personne d'un rang élevé, ne songe tout d'abord à la manière de lui présenter sa requête pour lui être agréable et ne la froisser en rien ? ne doit-il pas savoir ce qu'il désire et quel besoin il en a, surtout s'il sollicite une faveur importante, comme celle que nous enseignes à demander notre bon Jésus ?

Voici, à mon avis, une chose vraiment digne de notre attention. Ne pouviez-vous pas, ô mon Seigneur, vous contenter d'une seule parole et dire : donnez-nous, ô Père, ce qui nous convient ? cela suffisait, ce me semble, puisqu'il comprend tout si bien. O sagesse Eternelle ! cette seule parole était suffisante pour vous et notre Père : et c'est ainsi que vous vous êtes exprimé au jardin des Oliviers. Vous lui avez manifesté votre désir et votre crainte ; puis vous vous êtes soumis à sa volonté. Mais, ô mon Seigneur, vous nous connaissiez ; vous saviez que nous sommes loin de nous conformer comme vous à la volonté de notre Père, et qu'il était nécessaire de bien préciser nos demandes afin de nous

porter par là à considérer si ce que nous demandons nous convient, et à ne pas le demander dans le cas contraire. Nous sommes ainsi faits, que si l'on ne nous donne pas ce que nous voulons, notre " libre arbitre ", hélas, refuse ce que le Seigneur voudrait nous donner, alors même que ce serait meilleur pour nous.

Considérez donc avec le plus grand soin si ce que vous demandez vous est utile. S'il ne l'est pas, ne le demandez pas, mais priez Sa Majesté de vous donner sa lumière. Nous sommes aveugles ; aussi nous sommes dégoûtés des mets qui nous donneraient la vie, et nous nous portons vers ceux qui doivent nous donner la mort. Et quelle mort que celle-là ! affreuse et éternelle ! "

" Sachez que vous faites beaucoup plus en prononçant de temps en temps une seule parole du Pater, qu'en le récitant souvent à la hâte. Celui que vous priez est tout près de vous. Il ne manquera pas de vous entendre. "

" Jésus ne nous accorde-t-il pas en effet la faveur la plus haute quand il nous met au nombre de ses frères ? "

" Notre Père qui êtes aux cieux. "

" O mon Seigneur, comme il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils ! et comment votre Fils manifeste bien qu'il est le Fils d'un tel Père ! cette phrase du Pater n'auraient-elle pas été une aussi grande faveur ! notre entendement devrait en être tellement rempli, et

notre volonté tellement pénétrée, qu'il nous soit impossible de proférer une parole. Oh ! comme il serait juste que l'âme rentrât au-dedans d'elle-même ! elle pourrait mieux alors s'élever au-dessus d'elle-même ! et écouter ce que ce Fils béni lui apprend sur ce lieu où, comme il le déclare, se trouve son Père qui est dans les cieux ! quittons la terre ; il n'est pas juste qu'après avoir apprécié tout le prix d'une telle faveur, nous l'estimions si peu que nous restions encore en ce monde.

O Fils de Dieu ! comment, dès la première parole, nous donnez-vous tant de bien ? vous vous humiliez à un tel excès que vous vous unissez à nous dans nos demandes, que vous vous faites le frère de créatures aussi

basses et aussi misérables ! comment nous donnez-vous au nom de votre Père tout ce qui peut être donné ? ne voulez-vous pas qu'il nous regarde comme ses enfants ? or, votre parole ne peut manquer de se réaliser. Vous l'obligez à l'accomplir, ce qui n'est pas une petite charge. Dès lors qu'il est notre Père, il doit nous supporter, malgré la gravité de nos offenses. Il doit nous pardonner lorsque nous retournons à lui comme l'enfant prodigue. Il doit nous consoler dans nos épreuves. Il doit nous nourrir, comme il convient à un tel Père, car il est forcément meilleur que tous les pères qui sont ici-bas, puisqu'il possède nécessairement tout bien parfait ; et, en plus de tout cela, il

doit nous rendre participants et héritiers de ses richesses avec vous.

O bon Jésus, comme vous montrez clairement que vous ne faites qu'un avec lui, que votre volonté est la sienne et que la sienne est la vôtre ! quelle clarté dans votre témoignage ! quel amour que celui que vous nous portez ! vous avez agi de façon à cacher au démon que vous êtes le Fils de Dieu, mais vu le désir immense que vous avez de notre bien, vous surmontez tous les obstacles pour nous faire connaître une si haute vérité. Et qui donc, sinon vous, Seigneur, le pouvait ? je ne sais comment le démon, en entendant cette parole, n'a pas connu d'une manière évidente qui vous étiez. Au moins, je vois bien que

vous avez parlé comme un Fils chéri et pour vous et pour nous.

Eh bien, ne vous semble-t-il pas un bon Maître, puisque, pour nous porter à apprendre ce qu'il nous enseigne, il commence par nous accorder une si haute faveur ? n'est-il donc pas juste maintenant qu'en prononçant du bout des lèvres cette parole : Notre Père, vous y apportiez toute votre attention pour la comprendre, et que votre cœur se brise de voir un si grand amour ?

Quel est le fils, en ce monde, qui ne cherche à bien connaître son père, quand il le sait bon, plein de majesté et de puissance ? s'il ne trouvait pas en lui ces qualités, je ne serais pas étonné qu'il ne voulût point être

reconnu pour son fils. Le monde est tel que, si le fils est dans une situation supérieure à celle de son père, il se croit déshonoré de le reconnaître pour tel. Ce n'est point notre cas à nous, et plaise à Dieu qu'il n'y ait jamais de pareils sentiments dans cette maison ! elle deviendrait un enfer.

Quel bon Père vous donne le bon Jésus ! n'en reconnaissez pas d'autre ici, puisque c'est de lui seul que vous devez vous entretenir. Appliquez-vous à devenir tels que vous méritiez de vous réjouir auprès de lui et de vous jeter dans ses bras. Vous le savez déjà, il ne vous éloignera pas de lui, si vous êtes de bons enfants.

Si instable que soit votre pensée, tenez-vous entre un tel Fils et un tel Père, et vous trouverez forcément le Saint-Esprit. Qu'il daigne lui-même embraser vos cœurs et les enchaîner par les liens tout-puissants de sa charité, dès lors que le si grand intérêt que nous y avons n'y suffit pas ! "

" Considérez maintenant que votre Maître a dit : " qui êtes aux cieux. " Pensez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et en quel endroit vous devez chercher votre adorable Père ? or, je vous assure que, pour des esprits distraits, il importe beaucoup, non seulement de croire à cette vérité, mais de chercher à la connaître par une expérience directe ; car c'est là une

des choses les plus propres à fixer l'entendement et à aider l'âme au recueillement. Vous savez que Dieu est en tout lieu. Or il est clair, comme le dit le proverbe, que là où est le Roi, là aussi est sa cour ; donc là où est Dieu, là aussi est le ciel ; et par conséquent, vous pouvez croire sans l'ombre d'un doute que là où est Sa Majesté, là aussi est toute la gloire.

Considérez ce que dit saint Augustin. Après avoir cherché Dieu en beaucoup d'endroits ; il le trouva au-dedans de lui-même. Croyez-vous qu'il importe peu à une âme qui se distrait facilement de comprendre cette vérité, et de savoir qu'elle n'a pas besoin, pour s'adresser à son Père Eternel et se réjouir avec lui, de le chercher par tout le ciel ? non,

inutile de pousser des cris pour lui parler, car il est tellement près que, si bas qu'on lui parle, il entend. A quoi bon avoir des ailes pour aller à sa recherche ? elle n'a qu'à se retirer dans la solitude et à le considérer au-dedans d'elle-même, sans s'étonner qu'un hôte semblable lui rende visite. Qu'elle s'humilie profondément ; qu'elle lui parle comme à un père ; le supplie comme un père ; qu'elle lui expose ses œuvres et le conjure d'y porter remède, mais qu'elle comprenne bien qu'elle n'est pas digne d'être sa fille !

Loin de vous ces timidités excessives, où tombent certaines personnes qui les prennent pour de l'humilité ! non, l'humilité ne

consiste pas à refuser une faveur que nous fait le roi ; mais à l'accepter en reconnaissant combien nous en sommes indignes et à nous réjouir de cette faveur. Belle humilité, vraiment ! comment ! le Souverain de la terre et des cieux viendrait en moi pour me combler de ses faveurs et prendre ses délices avec moi, et par humilité je ne voudrais ni lui répondre, ni rester avec lui, ni accepter ce qu'il me donne ! et je le laisserais seul ! et quand il me permet et me prie de lui présenter mes suppliques, je croirais faire preuve d'humilité en restant dans ma pauvreté ! et je l'obligerais à s'en aller parce que je ne réponds pas à ses avances ? laissez de côté cette prétendue humilité. Traitez avec lui

comme avec un père, un frère, un Maître, un époux. Considérez-le tantôt sous un rapport, tantôt sous un autre. Il vous enseignera lui-même ce que vous devez faire pour le contenter. Ne soyez pas si sots que de ne rien demander.

Cette manière de prier, bien que vocale, aide l'esprit à se recueillir beaucoup plus rapidement que toute autre, et produit aussi les biens les plus précieux. On l'appelle oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses facultés et rentre au-dedans d'elle-même avec son Dieu. Là, son Maître divin réussit plus tôt que par tout autre moyen à l'instruire et à lui donner l'oraison de quiétude. Là, en effet, recueillie au-dedans d'elle-même, elle peut

méditer la Passion, se représenter Dieu le Fils, l'offrir au Père céleste, sans se fatiguer l'esprit à aller le chercher sur la montagne du Calvaire, au Jardin, ou à la Colonne. Ceux d'entre vous qui pourront se renfermer ainsi dans ce petit ciel de leur âme, où habite celui qui l'a créé en même temps que la terre, et qui prendront l'habitude de ne rien regarder au dehors, ni de rester là où les sens extérieurs trouvent un élément de distractions, suivront une voie excellente.

Revenons quelque peu à la parole de Jésus : " qui êtes dans les cieux. " Croyez-vous qu'il vienne seul ? est-ce que par hasard les courtisans d'un tel Roi le laisseraient seul ? non certes. Ils sont près de lui. Ils le

prient pour tous les hommes et le conjurent de nous combler tous de ses grâces, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas qu'ils agissent comme les hommes ici-bas : un seigneur, en effet, ou un prélat, ne saurait accorder une faveur à quelqu'un, soit pour des motifs particuliers, soit simplement parce que tel est leur bon plaisir, sans exciter aussitôt la jalousie et la haine à l'égard de ce pauvre homme, qui n'a pourtant fait de tort à personne. "

" Le bon Jésus nous invite à dire ces paroles par lesquelles nous demandons que le royaume de Dieu vienne en nous : " que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive. "

Admirez maintenant quelle est la sagesse infinie de notre Maître, et considérez bien ici ce que nous demandons par ce royaume, car il est bon de nous en rendre compte. Sa Majesté a vu que nous ne pouvions, à cause de notre faiblesse, sanctifier, louer, exalter, glorifier dignement ce nom béni du Père éternel si elle ne daignait y pourvoir en nous donnant dès ici-bas son royaume ; voilà pourquoi le bon Jésus a placé ces deux demandes l'une à côté de l'autre. Il veut nous faire comprendre non seulement ce que nous demandons, mais combien il nous importe d'insister pour l'obtenir sans jamais rien négliger pour plaire à celui qui doit nous le donner. Je veux vous dire ici ma pensée sur ce sujet.

Maintenant voici, à mon avis, le bonheur immense que l'on goûte, entre beaucoup d'autres, dans le royaume du ciel. L'âme n'y fait plus aucun cas des choses de la terre ; elle trouve le repos et la gloire au-dedans d'elle-même ; elle se réjouit de la joie de tous ; elle possède une paix perpétuelle ; elle éprouve une satisfaction profonde en voyant que tous les élus sanctifient ou louent le Seigneur et bénissent son nom, sans que personne ne l'offense. Tous, en effet, l'aiment, et l'âme elle-même n'a d'autre occupation que celle de l'aimer ; elle ne peut cesser de l'aimer, parce qu'elle le connaît. C'est de la sorte que nous l'aimerions sur la terre, si nous le connaissions ; sans doute ce ne serait ni avec la

même perfection, ni aussi essentiellement que les habitants du ciel ; mais nous l'aimerions d'une tout autre manière que nous le faisons.

Je semble vouloir dire que nous devons être des anges pour adresser cette demande et bien prier vocalement. Certes, notre divin Maître le désirerait, puisqu'il nous prescrit de lui faire une demande si élevée ; mais à coup sûr, il ne nous fait pas demander des choses impossibles. "

" Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. "

" Tout d'abord, que nous le voulions ou non, persuadez-vous bien que sa

volonté doit s'accomplir au ciel et sur la terre.

Je veux vous exposer, ou vous rappelez, ce qu'est la volonté de Dieu. Ne craignez pas qu'il veuille vous donner des richesses, des plaisirs, des honneurs, ni tous les autres bien de la terre. Il vous aime trop pour cela et il estime trop vos présents : c'est pourquoi il veut vous récompenser dignement, et vous donne son royaume dès cette vie. Voulez-vous savoir comment il se comporte avec ceux qui le prient du fond du cœur d'accomplir en eux sa volonté ? demandez-le à son glorieux Fils, qui lui adressa cette même supplique au jardin des Oliviers. Il le prie avec la ferme résolution d'accomplir sa volonté, et

il le prie de tout son cœur. Or voyez comment son Père a bien accompli en lui cette volonté, quand il l'a livré à toutes sortes d'épreuves, de douleurs, d'injures et de persécutions, pour le laisser enfin mourir sur une croix.

En voyant ce que le Père a donné à celui qu'il aimait au-dessus de tout, vous connaissez quelle est sa volonté. Tels sont les dons qu'il nous fait en ce monde. Il les mesure à son amour pour nous. Il en donne plus à ceux qu'il aime plus, et moins à ceux qu'il aime moins. Il se règle aussi d'après le courage qu'il découvre en chacun de nous et l'amour que nous avons pour lui. Il voit qu'on est capable de souffrir beaucoup pour lui quand on l'aime beaucoup, mais

de souffrir peu quand on l'aime peu ; et je suis persuadée que la force de supporter une grande croix, ou une petite, a pour mesure celle même de l'amour. Voilà pourquoi, si vous éprouvez réellement cet amour, vous veillerez, en parlant à un si grand Seigneur, à ce que vos paroles ne soient pas de purs compliments. Vous ne négligerez rien pour vous soumettre aux croix que Sa Majesté vous imposera. Si vous ne lui remettez pas votre volonté de cette sorte, vous ressemblerez à quelqu'un qui montre une pierre précieuse, s'apprête à la donner et supplie qu'on la reçoive, mais qui, dès qu'on étend la main pour la prendre, la garde fort bien. Ce ne sont point-là des

moqueries à faire à celui qui en a déjà tant supportées pour nous.

Donnons-lui donc une bonne fois cette pierre précieuse, que nous lui offrons depuis si longtemps ; car s'il ne nous donne pas le premier, c'est évidemment pour que nous lui donnions tout d'abord notre volonté.

Je veux seulement vous dire pourquoi notre bon Maître place ici ses paroles : que votre volonté soit faite. C'est qu'il sait quel profit nous retirerons d'avoir ainsi servi la gloire de son Père Eternel.

Si nous n'abandonnons pas complètement notre volonté au Seigneur pour qu'il prenne soin lui-même de nos intérêts, dans la mesure où nous les lui aurons

abandonnés, il ne nous laissera jamais boire à la fontaine d'eau vive.

Que votre volonté soit faite ! que votre volonté, Seigneur, s'accomplisse en moi ! que ce soit de toutes les façons et de toutes les manières qu'il vous plaira, ô mon Seigneur. Si vous voulez que ce soit au milieu des épreuves, accordez-moi la force de les supporter, et qu'elles viennent. Si vous voulez que ce soit au milieu des persécutions, des infirmités, des opprobres, de l'indigence, me voici devant vous, ô mon Père ; je ne les refuse point. Il ne serait pas juste de les fuir. Dès lors que votre Fils, parlant au nom de tous, vous a remis sa volonté en même temps que celle des autres, je

ne saurais pour ma part manquer à sa parole.

Et plus nos œuvres prouvent au Seigneur que notre don ne consiste pas uniquement en phrases de bienséance, plus il nous rapproche de lui, et élève notre âme au-dessus des choses de ce monde et d'elle-même afin de la préparer aux plus grandes faveurs. "

" Le bon Jésus, voyant donc combien son secours nous était nécessaire, a cherché un moyen admirable où paraît bien l'excès de son amour pour nous. Voilà pourquoi il a fait en son nom et au nom de tous ses frères cette prière :
" donnez-nous aujourd'hui,

Seigneur, notre pain de chaque jour.
"

Voici la réflexion qui me vient à l'esprit. Le bon Jésus a vu ce qu'il avait promis en notre nom, et combien il était important pour nous de le réaliser. Sachant aussi à quel point c'est là une œuvre difficile, vu notre faiblesse, notre penchant aux choses terrestres, notre peu d'amour enfin et notre peu de courage, il a senti qu'il devait réveiller notre amour en nous mettant le sien sous les yeux, et non pas un jour seulement, mais tous les jours. Voilà pourquoi il dut prendre le parti de demeurer au milieu de nous. Mais ce projet étant d'une gravité et d'une importance si hautes, il a voulu en recevoir l'accomplissement de la

main de son Père éternel. Sans doute, il n'est qu'une même chose avec son Père. Il savait que ce qu'il ferait sur la terre, son Père le ratifierait dans le ciel et l'aurait pour agréable ; car leur volonté est une. Mais l'humilité du bon Jésus était si profonde, qu'il voulut pour ainsi dire demander la permission à son Père, dont il était, il le savait bien, l'amour et les délices.

Mais, ô Seigneur, quel est le Père qui, nous ayant donné son Fils, et un tel Fils, doué d'une telle perfection, pourrait consentir à ce qu'il restât encore au milieu de nous et souffrît chaque jour de nouveaux affronts ? aucun, à coup sûr, si ce n'est le vôtre, ô Seigneur.

En tant qu'il possède notre nature, il se fait ici une même chose avec nous, mais, en tant qu'il est Maître de sa volonté, il représente à son Père que, puisqu'elle est à lui, il peut nous la donner. Voilà pourquoi il dit : " notre pain. " Il ne fait pas de différence entre lui et nous ; c'est nous qui en faisons, en ne nous donnant pas chaque jour à Sa Majesté.

Il semble que Notre-Seigneur, en demandant ce pain de chaque jour, le demande pour toujours. Mais voici la pensée qui m'est venue. Pourquoi le Seigneur, après avoir employé le terme de " chaque jour ", ajoute-t-il : « donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur " ?

S'il dit " notre pain de chaque jour ", c'est, à mon avis, parce que non seulement nous le possédons sur la terre, mais parce que nous le posséderons aussi au ciel, si nous savons profiter de sa compagnie. Car s'il demeure au milieu de nous, c'est uniquement pour nous aider, nous encourager et nous soutenir, afin que cette volonté du Père céleste s'accomplisse en nous.

Quand il dit aujourd'hui, c'est, ce me semble, pour signifier un jour, c'est-à-dire la durée du monde ; car le monde ne dure vraiment qu'un jour, surtout pour ces infortunés qui se damnent et ne le posséderont pas dans l'autre vie ; s'ils se laissent vaincre, ce n'est pas la faute du Sauveur, qui ne cesse jamais de les

encourager jusqu'à la fin du combat. Ils ne pourront invoquer aucun motif pour se disculper ; ils ne pourront pas non plus se plaindre au Père éternel de le leur avoir ravi au temps où ils en avaient le plus besoin. Le Fils, en effet, a dit au Père éternel : puisqu'il ne s'agit que d'un jour, permettez-moi de le passer dans la servitude. Dieu le Père nous l'a donné et l'a envoyé en ce monde par sa seule volonté. Le Fils à son tour, par sa volonté propre, ne veut pas nous abandonner, mais s'établir au milieu de nous pour la plus grande gloire de ses amis et la confusion de ses ennemis.

Quant à l'autre pain, ne vous préoccupez pas si vous vous êtes abandonnés complètement à la

volonté de Dieu ; je veux dire quand vous êtes en oraison, car vous traitez alors de choses très importantes, et il est d'autres moments pour vous occuper à travailler et à gagner de quoi manger ; mais n'y apportez jamais un esprit préoccupé. Que le corps travaille ; car il est juste de travailler pour notre entretien ; mais que l'âme soit dans le repos. Laissez le soin du temporel à Jésus ; il ne vous oubliera jamais.

Ceux qui sont retenus encore par les liens du monde et doivent y vivre selon leur état, demandent, en outre, le pain matériel et ce dont ils ont besoin pour se soutenir, eux et leurs familles ; or cette demande est à la fois très juste et très sainte. Mais considérez bien que ces deux choses,

le don de notre volonté à Dieu et le pardon des injures, sont obligatoires pour tous. Il est vrai, je le répète, qu'il y a des degrés en cela. Les parfaits donneront leur volonté d'une manière parfaite, et ils pardonneront avec la perfection dont nous avons parlé. Nous, mes frères, nous ferons ce que nous pourrons. Le Seigneur reçoit tout ce qu'on lui offre.

Ainsi donc, demande qui voudra de ce pain matériel ! pour nous, demandons au Père éternel que nous méritons de recevoir notre pain céleste avec des dispositions telles que, si nous n'avons pas la joie de le contempler des yeux du corps, tant il se cache, il se dévoile du moins aux yeux de l'âme et se manifeste à elle. C'est là une tout autre nourriture

pleine de joie et de délices ; elle est le soutien de la vie.

Pensez-vous que cette nourriture sacrée ne soit pas aussi un soutien pour le corps, et un remède même contre les maux physiques ? pour moi, je sais qu'il en est ainsi.

Notre bon Maître voit donc que cette nourriture céleste nous rend tout facile, pourvu qu'il n'y ait point de notre faute, et que nous pouvons très bien accomplir ces paroles adressées à son Père : que votre volonté s'accomplisse en nous ! "

" Il continue la prière qu'il nous enseigne, et ajoute ces paroles : " Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. "

Considérons, qu'il ne dit pas : comme nous pardonnerons. Nous devons comprendre, en effet, que celui qui demande un bienfait aussi grand que le précédent et qui a déjà remis complètement sa volonté entre les mains de Dieu, doit avoir déjà pardonné. Voilà pourquoi le Sauveur dit : comme nous pardonnons. Ainsi donc quiconque a dit du fond du cœur cette parole à Dieu : que votre volonté soit faite, doit avoir déjà tout pardonné, ou du moins en avoir pris le ferme propos.

Voyez donc, comme les saints se réjouissaient au milieu des injures et des persécutions ; c'est qu'ils en tiraient quelque chose à offrir au Seigneur, pour lui adresser cette prière.

Une faveur aussi grande et aussi importante que le pardon de Notre-Seigneur, pour des fautes qui auraient mérité le feu éternel, nous est accordée à la seule condition que nous accomplissions, en échange, une action d'aussi peu de prix que de pardonner nous-mêmes.

Le bon Jésus aurait bien pu représenter à Dieu le Père d'autres œuvres et lui dire : pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons beaucoup de pénitences, beaucoup de prières, beaucoup de jeûnes, ou parce que nous avons tout abandonné pour vous et que nous vous aimons beaucoup. Il n'a point dit non plus : pardonnez-nous parce que nous sommes prêts à faire le sacrifice de notre vie pour vous, ou

autres choses de ce genre : mais seulement parce que nous pardonnons. Peut-être a-t-il dit cette parole parce qu'il nous sait si attaché à ce vil point d'honneur, que rien ne nous coûte tant que de le fouler aux pieds et que rien n'est plus agréable à son Père que de nous voir y renoncer ; aussi en fait-il à son Père le sacrifice de notre part.

Considérez, cette expression de Notre-Seigneur : comme nous pardonnons ; il s'agit donc, je le répète, d'une chose déjà faite. "

" Il m'a semblé que la prière du Pater étant générale et devant servir à tous, il fallait que chacun de nous, s'imaginant lui donner une interprétation légitime, pût s'en

servir pour exposer ses besoins personnels et y trouver un motif de consolation ; voilà pourquoi il l'a formulée d'une manière confuse. "

" Dès le jour où il verra que nous récitons cette prière sans arrière-pensée, et que nous sommes fermement résolus à mettre en pratique ce que nous disons, il nous enrichira de ses dons. Il aime souverainement que nous allions à lui avec franchise, simplicité, clarté, et que nous ne disions pas une chose quand nous en pensons une autre. Lorsque nous agissons de la sorte, il donne toujours bien au-delà de ce que nous demandons. "

" Voilà tout le bien que peut souhaiter ici-bas une âme vraiment

spirituelle, parce qu'elle trouve là une sécurité profonde. "

" Et ne nous laisse pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. "

" Ceux qui arrivent à la perfection ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des souffrances, des tentations, des persécutions ni des combats. C'est là une autre preuve absolument sûre et des plus évidentes qu'ils sont dirigés par l'esprit de Dieu, et qu'ils ne sont point dans l'illusion, quand ils regardent comme venant de sa main la contemplation et les grâces dont ils sont favorisés. Car ils désirent plutôt les épreuves, ils les demandent et les aiment.

Croyez-moi, les soldats du Christ, c'est-à-dire ceux qui sont élevés à la contemplation et qui vivent dans la prière, ne voient jamais arriver assez tôt l'heure de combattre. Ils ne redoutent jamais beaucoup leurs ennemis déclarés ; ils les connaissent et les savent impuissants contre ceux que Dieu arme de sa force ; ils sortent toujours vainqueurs du combat, riches de butin. Ceux qu'ils redoutent, et ils ont raison de les redouter et de demander au Seigneur d'en être délivrés, ce sont les traîtres, les démons qui se transforment en anges de lumière, ces ennemis qui se déguisent jusqu'à ce qu'ils aient causé d'immenses ravages dans l'âme. Ils ne se font point connaître,

mais sucent notre sang peu à peu et dissolvent les vertus, de telle sorte que nous tombons dans la tentation sans même nous en apercevoir.

Appliquez-vous à être toujours humbles. Considérez bien que vous n'êtes pas dignes de si hautes grâces et ne les recherchez point. C'est pas là, j'en suis persuadée, que le démon voit lui échapper un grand nombre d'âmes qu'il se flattait de perdre. Du mal qu'il voulait nous faire, Sa Majesté tire notre bien. Le Seigneur, en effet, voit que notre intention, en demeurant près de lui à l'oraison, est de le contenter et de le servir ; or il est fidèle dans ses promesses. "

" Amen ! cet Amen qui termine toutes les demandes du Pater

signifie, à mon avis, que Notre-Seigneur demande que nous soyons comme lui délivrés à jamais de tout mal.

Le Pater renferme tout le chemin de la vie spirituelle, depuis son point de départ jusqu'à ce que l'âme soit perdue en Dieu, et que Dieu lui donne à boire à longs traits à cette source d'eau vive qui se trouve au bout du chemin de la perfection.

Le Seigneur a voulu me semble-t-il, mes frères, nous faire comprendre quelle consolation se trouve renfermée dans cette prière. Elle est extrêmement profitable pour les personnes qui ne savent pas lire : si elles la comprenaient bien, elles y apprendraient beaucoup de choses

concernant la foi, et y trouveraient une grande consolation. "

" Dès lors que la prière est véritable, elle doit être accompagnée de la considération. Car la prière où l'on ne considère ni à qui on parle, ni ce qu'on dit, ni la nature de celui qui prie, ou celle de celui à qui on s'adresse, je ne saurais l'appeler oraison.

Mais celui qui va ordinairement s'entretenir avec la Majesté divine, comme il le ferait avec son esclave, qui ne considère pas même s'il s'exprime mal, ou non, et dit tout ce qui lui vient à l'esprit, ou ce qu'il a appris par cœur afin de le répéter ensuite à loisir, celui-là ne fait pas non plus l'oraison. "

CHAPITRE III

L'ABANDON À LA VOLONTÉ DE DIEU

" Tout le temps de ma grande maladie, je veillais soigneusement sur ma conscience pour la tenir à l'abri des péchés mortels. O mon Dieu, je désirais la santé pour mieux vous servir, et c'est d'elle qu'est venu tout le dommage causé à mon âme.

Je pensais que si avec de la santé je devais me damner, mieux valait rester ainsi. Néanmoins, je

m'imaginai qu'une fois rétablie, je servirais Dieu d'une manière bien plus fidèle. C'est là notre illusion. Nous ne nous abandonnons pas entièrement à la volonté de Dieu. Il sait pourtant mieux que nous ce qui nous convient. "

" Au moment où j'écris ces lignes, je puis dire comme saint Paul : ce n'est plus moi qui vis, mais c'est vous, ô mon Créateur, qui vivez en moi, tellement en effet, depuis quelques années, d'après ce que je puis comprendre, vous me soutenez de votre main ! je trouve aussi en moi des désirs et des résolutions de ne faire aucune chose, si minime qu'elle soit, contre votre volonté ; c'est ce que l'expérience m'a montré d'une certaine manière.

Soyez béni à jamais ! j'avais beau vous abandonner, vous, vous ne m'abandonniez pas complètement, mais vous me tendiez plutôt toujours la main pour m'aider de nouveau à me relever ! et moi, ô mon Dieu, je la repoussais bien souvent ! "

" Je ne sais pourquoi nous nous étonnons de voir tant de maux dans l'Eglise. Car enfin ceux qui devraient être pour tous des modèles de vertu ont complètement éteint cet esprit que les saints, leurs devanciers, avaient, au prix de leurs travaux, implanté dans la religion. Que la divine Majesté daigne y apporter le remède qu'Elle juge nécessaire ! "

" Je faisais des diligences actives pour trouver Dieu, mais je ne comprenais pas, sans doute, que tous nos efforts servent de peu, tant que nous ne bannissons pas toute confiance en nous-mêmes pour nous reposer entièrement en Dieu. "

" Si le Seigneur m'avait donné un peu plus de capacité et de mémoire, j'aurais pu mettre à profit ce que j'ai lu et entendu, mais il y a très peu en moi. Si donc je réussis à dire quelque chose de bon, c'est que le Seigneur l'aura voulu pour en tirer quelque bien. "

" L'âme doit s'abandonner entièrement entre les mains de Dieu, et aller volontiers partout où on la transportera. Arrivé à un niveau

assez élevé dans l'oraison, l'âme ne veut plus avoir de volonté propre ; elle voudrait même ne plus avoir de libre arbitre. Telle est la grâce qu'elle demande à Dieu. Elle lui remet les clés de sa volonté. Cette âme n'a d'autre ambition que celle d'accomplir la volonté de Dieu. Elle ne veut plus être maîtresse ni d'elle-même, ni de rien ; l'âme ne veut rien posséder en propre, mais s'abandonner entièrement à ce que le Seigneur jugera conforme à sa gloire et à sa volonté.

" L'âme doit évidemment chercher le Créateur par les créatures. "

" Le Seigneur, lui-même, nous indique les moyens de mépriser le

monde, dès qu'il découvre en nous du courage. "

" Si une âme ne veut pas se laisser tromper elle-même, si, de plus, elle marche dans l'humilité et la simplicité, elle ne saurait, à mon avis, tomber dans les pièges du démon. "

" Ainsi en est-il de l'âme ; si elle n'offense pas Dieu, elle le doit, à mon avis, à ses bonnes habitudes. Je mets à part l'assistance de Dieu, sans lequel tout effort est vain. "

" Il est important de laisser agir l'esprit de Dieu en soi. "

" O mon Dieu, comme vous savez bien montrer votre puissance ! il n'est pas nécessaire de chercher les

raisons de ce que vous voulez ; car en dépassant toutes les lumières de la raison, vous montrez que toutes les choses sont possibles, et vous donnez bien à entendre par là, ô mon Dieu, qu'il suffit de vous aimer sincèrement et de renoncer généreusement à tout par amour pour vous, pour que vous nous rendiez tout facile. "

" Eh quoi ! ô mon Dieu, n'est-ce pas assez que vous me reteniez dans cette misérable vie ! que, par amour pour vous, j'accepte cette épreuve, et que je consente à demeurer dans cet exil où tout contribue à m'empêcher de jouir de vous, où il faut m'occuper du manger, du dormir, des affaires, des rapports avec une foule de

personnes ? Cependant je me résigne à tout par amour pour Vous ! "

" Parfois, j'éprouve une peine très vive d'être obligée de manger et de dormir, spécialement quand je vois que je ne puis moins que personne m'en dispenser. Je le fais pour obéir à Dieu, et je lui offre mon sacrifice. "

" Jésus ne manque jamais à ceux qui mettent en lui seul leur confiance. Je voudrais rencontrer des âmes capables de me fortifier dans cette persuasion, et n'avoir nul souci, soit du vêtement, soit de la nourriture, afin d'abandonner tout cela à Dieu. "

" En laissant à Dieu le soin de ce qui m'est nécessaire, je ne veux pas dire que je laisserais de m'en occuper,

mais que je le ferais sans inquiétude.
"

" Comme l'expérience me l'a appris, le vrai moyen de ne point tomber est d'avoir pour appui la croix et de se confier en Celui qui a voulu y être attaché. "

" Je me remets entre les mains de Dieu ; je me confie en mes désirs, qui sont sûrement, je le vois, de mourir pour lui et de lui sacrifier tout repos. "

" Il y a des jours où je me rappelle sans cesse ce que dit saint Paul, bien que sûrement je ne l'éprouve pas comme lui. Il me semble que ce n'es plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi

quelqu'un qui me dirige et me fortifie. "

" Quand la volonté est très détachée de tout intérêt propre, évidemment elle n'a nul chagrin ; au contraire, elle se réjouit d'avoir une occasion de contenter Dieu dans une chose si coûteuse. "

" Quand le Seigneur veut une âme à son service, il l'attire à lui malgré toutes les résistances des créatures. "

" Désormais je ne veux avoir d'autre volonté que la vôtre. Hélas ! mon pouvoir n'est pas grand. Vous, ô mon Dieu, vous êtes Tout-Puissant. Mais ce que je peux, c'est-à-dire prendre une détermination de me mettre à l'œuvre, je le fais dès ce moment. "

" Ce que Dieu veut, c'est notre amitié. "

" Le Seigneur veut, en effet, que l'âme sache reconnaître, devant lui, sa bassesse. "

" O mon Dieu ! ô ma Sagesse infinie ! ô vous qui êtes sans limites et sans bornes, au-dessus de toutes intelligences angéliques et humaines ! ô amour, qui m'aimez plus que je ne puis m'aimer et que je ne saurais comprendre !

Pourquoi, Seigneur, désirerais-je plus que vous ne voudriez me donner ? pourquoi me fatiguerais-je à vous demander une chose conforme à mes vues ? vous savez déjà où doit aboutir tout ce que mon entendement peut concevoir et mon

cœur souhaiter ; et moi j'ignore comment cela peut m'être utile. Là où mon âme croit trouver un gain, elle trouvera peut-être une perte. Peut-être que là même où je crois voir une perte, il y aura un gain pour votre gloire même, et c'est en définitive ce que je désire. "

" Non, mon Dieu, non, je ne mettrai plus la moindre confiance dans une chose que je pourrais désirer pour moi. Daignez vouloir vous-mêmes pour moi, comme bon vous semblera ; voilà ce que je veux, dès lors que tout mon bien consiste à vous contenter. Et si vous, ô mon Dieu, vous vouliez me contenter en accomplissant tout ce que je vous demande, je vois que je serais perdue. "

" Elle se préoccupe si peu de son propre intérêt, qu'il lui semble avoir perdu en partie son être, tant elle vit dans l'oubli d'elle-même. Tout en elle est dirigé au service de Dieu, à l'accomplissement de plus en plus parfait de sa volonté et à sa plus grande gloire. "

" Parfois, le Seigneur semble vouloir me faire souffrir sans me laisser la moindre consolation intérieure ; jamais cependant ma volonté ne s'oppose, même par un premier mouvement, à l'accomplissement en elle de la volonté de Dieu. Cette soumission a tant de force que je ne souhaite ni la mort ni la vie, sauf dans les circonstances très courtes où je suis enflammée du désir de voir Sa Majesté. "

" Jésus lui dit : " sache, ma fille, qu'après cette vie, tu ne pourrais plus me servir comme maintenant ; que tu manges ou que tu dormes, quoi que tu fasse, fais-le par amour pour moi, comme si tu ne vivais plus toi-même, mais moi en toi ; c'est là ce qu'a proclamé saint Paul. "

" Quant à nous, religieuses, nous faisons le principal, lorsque nous renonçons à notre volonté pour l'amour de Dieu, et la remettons aux mains d'autrui.

Pourquoi ne pratiquerions-nous pas la mortification intérieure ? elle rendrait toutes nos pénitences extérieures beaucoup plus méritoires et plus parfaites, et nous les

accomplirions avec plus de suavité et de paix.

On arrive à cet état lorsque, on résiste peu à peu à sa volonté propre et à ses penchants, même dans les petites choses, jusqu'à ce que le corps soit enfin assujetti à l'esprit. Je le répète, tout, ou presque tout, consiste à nous affranchir de la recherche de nous-mêmes et de nos aises. "

" Voici un conseil que je vous donne ; ne l'oubliez point. Non seulement vous devez avancer intérieurement dans l'humilité, sans quoi ce serait un grand malheur ; mais tâchez encore, par vos actes extérieurs, de faire tourner votre tentation au profit des sœurs ; et si vous voulez vous

venger du démon et vous délivrer plus promptement de la tentation, dès que vous êtes tenté, suppliez la supérieure de vous commander quelques offices bas, ou découvrez-en vous-même, dans la mesure du possible ; étudiez la manière de briser votre volonté dans les choses qui lui répugnent et que le Seigneur vous découvrira ; de la sorte, la tentation durera peu. "

" Mais comme le Seigneur sait ce qu'il nous faut, il donne à chacun de nous l'office qu'il juge convenir davantage à l'âme, à sa propre gloire et au bien du prochain. "

" Prenez patience, et remettez-vous entre les mains de Dieu ; que sa volonté s'accomplisse en vous, car le

plus sûr est de nous abandonner en tout à sa Providence.

Il est clair que, lorsque le désir vient de Dieu, loin de pousser au mal, il apporte avec lui la lumière, le discernement, la mesure ; cela est évident ; mais le démon, notre mortel ennemi, ne néglige rien pour chercher à nous nuire ; et dès lors qu'il déploie tant d'activité, ne cessons jamais d'être en garde contre lui. C'est là un point très important pour beaucoup de choses ; il l'est en particulier pour abréger le temps de l'oraison, si douce qu'elle soit, lorsque les forces du corps nous trahissent, ou que la tête n'y trouve que fatigue ; la modération est très nécessaire en tout. "

" Je veux vous exposer, ou vous rappelez, ce qu'est la volonté de Dieu. Ne craignez pas qu'il veuille vous donner des richesses, des plaisirs, des honneurs, ni tous les autres bien de la terre. Il vous aime trop pour cela et il estime trop vos présents : c'est pourquoi il veut vous récompenser dignement, et vous donner son royaume dès cette vie. Voulez-vous savoir comment il se comporte avec ceux qui le prient du fond du cœur d'accomplir en eux sa volonté ? demandez-le à son glorieux Fils, qui lui adressa cette même supplique au jardin des Oliviers. Il le prie avec la ferme résolution d'accomplir sa volonté, et il le prie de tout son cœur. Or, voyez comment son Père a bien accompli

en lui cette volonté, quand il l'a livré à toutes sortes d'épreuves, de douleurs, d'injures et de persécutions, pour le laisser enfin mourir sur une croix.

En voyant ce que le Père a donné à celui qu'il aimait au-dessus de tout, vous connaissez quelle est sa volonté. Tels sont les dons qu'il nous fait en ce monde. Il les mesure à son amour pour nous. Il en donne plus à ceux qu'il aime plus, et moins à ceux qu'il aime moins. Il se règle aussi d'après le courage qu'il découvre en chacun de nous et l'amour que nous avons pour lui. Il voit qu'on est capable de souffrir beaucoup pour lui quand on l'aime beaucoup, mais de souffrir peu quand on l'aime peu ; et je suis persuadée que la force de

supporter une grande croix, ou une petite, a pour mesure celle même de l'amour. Voilà pourquoi, si vous éprouvez réellement cet amour, vous veillerez, en parlant à un si grand Seigneur, à ce que vos paroles ne soient pas de purs compliments. Vous ne négligerez rien pour vous soumettre aux croix que Sa Majesté vous imposera. Si vous ne lui remettez pas votre volonté de cette sorte, vous ressemblerez à quelqu'un qui montre une pierre précieuse, s'apprête à la donner et supplie qu'on la reçoive, mais qui, dès qu'on étend la main pour la prendre, la garde fort bien. Ce ne sont point-là des moqueries à faire à celui qui en a déjà tant supportées pour nous.

Donnons-lui donc une bonne fois cette pierre précieuse, que nous lui offrons depuis si longtemps ; car s'il ne nous donne pas le premier, c'est évidemment pour que nous lui donnions tout d'abord notre volonté.

"

" Ne vous préoccupez pas si vous vous êtes abandonnés complètement à la volonté de Dieu ; je veux dire quand vous êtes en oraison, car vous traitez alors de choses très importantes, et il est d'autres moments pour vous occupez à travailler et à gagner de quoi manger ; mais n'y apportez jamais un esprit préoccupé. Que le corps travaille ; car il est juste de travailler pour notre entretien ; mais que l'âme soit dans le repos. Laissez le soin du

temporel à Jésus ; il ne vous oubliera jamais. "

" Il vous semblera peut-être que vous êtes fermement résolus à endurer les peines extérieures, à la condition que Dieu vous console intérieurement. Mais Sa Majesté sait mieux que nous ce qui nous convient ; nous n'avons pas à lui conseiller ce qu'elle doit nous donner. Elle pourrait nous dire, à juste titre, que nous ne savons pas ce que nous demandons. Voici un avis que vous aurez soin de ne jamais oublier, parce qu'il est très important : l'unique ambition de celui qui commence à s'adonner à l'oraison doit être de travailler à s'affermir dans les bonnes résolutions, et de ne négliger aucun moyen pour rendre

sa volonté conforme à celle de Dieu. C'est en cela, soyez-en bien assurés, que consiste la plus haute perfection à laquelle on puisse arriver dans le chemin spirituel. "

" Comme nous allons avec tant de prudence, tout nous est obstacle ; nous avons peur de tout ; nous n'osons passer outre.

Prenons donc courage, mes frères, pour l'amour de Notre-Seigneur ; remettons notre raison et nos craintes entre ses mains ; oublions notre faiblesse naturelle qui peut nous absorber beaucoup.

Hâtons-nous donc d'avancer pour voir Notre-Seigneur. Vous n'avez, il est vrai, que peu ou point de soulagement, mais le souci de votre

santé pourrait vous tromper, et ce souci d'ailleurs ne vous donnerait pas de santé, je le sais. "

" Le Seigneur veut que nous lui adressions alors nos demandes et que nous considérions que nous sommes en sa présence. Il sait d'ailleurs ce qui nous convient.

L'âme doit alors se remettre entre les mains de Dieu, pour qu'il fasse d'elle ce qu'il voudra, avec le plus complet désintéressement de son avancement qu'elle pourra, et la plus complète résignation au bon vouloir de Sa Majesté.

Le plus important et le plus agréable pour Dieu consiste à nous rappeler son honneur et sa gloire, à nous oublier nous-mêmes, ainsi que notre

propre avancement, nos plaisirs et nos joies. "

" Il est bon de se laisser aller et de s'abandonner soi-même entre les bras de l'amour. Sa Majesté nous apprendra ce que nous devons faire en cet état, où nous devons avoir pour ainsi dire d'autre souci que celui de se reconnaître indigne d'une si haute faveur et d'en rendre grâce. "

" C'est à Sa Majesté de nous introduire et de nous placer dans le centre de notre âme. Afin de mieux nous manifester ses merveilles, le Seigneur ne veut pas que nous y apportions d'autres coopération que celle de la volonté qui s'est soumise entièrement à lui, ni qu'on lui ouvre

la porte des puissances et des sens qui sont tous endormis. "

" Dieu ne demande de nous que deux choses : que nous l'aimions, et que nous aimions notre prochain, voilà quel doit être le but de nos efforts. Si nous nous y conformons d'une manière parfaite, nous accomplissons sa volonté, et nous lui sommes unis. "

" Ce sont nos œuvres que le Seigneur demande de nous. Si, par exemple, vous voyez une malade à qui vous puissiez procurer du soulagement, n'ayez aucune peine de laisser là vos dévotions pour l'assister et lui montrer de la compassion ; si elle souffre, partagez sa douleur ; s'il vous faut jeûner pour qu'elle ait la

nourriture nécessaire, faites-le, non pas tant par amour pour elle que par amour pour Dieu, qui le veut, comme vous le savez. Telle est la véritable union à sa volonté. "

" Conjurez Notre-Seigneur de vous donner l'amour parfait du prochain, et laissez faire Sa Majesté. Le Seigneur vous donnera beaucoup plus que vous ne sauriez désirer. Vous devez néanmoins vous efforcer dans toute la mesure du possible à acquérir cet amour ; vous devez, en outre, obliger votre volonté à faire en tout la volonté du prochain ; vous oublierez votre propre intérêt pour rechercher le leur, malgré toutes les répugnances de votre nature ; quand l'occasion s'en présentera, vous ne manquerez pas de prendre pour vous

la fatigue pour la leur épargner. Ne vous imaginez donc pas qu'il ne doive pas vous en coûter quelque chose, et que vous deviez trouver le travail de votre perfection tout fait. Considérez ce qu'a coûté à Jésus son amour pour nous : c'est pour nous délivrer de la mort qu'il a accepté une mort aussi douloureuse que celle de la Croix. "

Dieu n'a qu'un désir, celui de trouver des âmes à qui il puisse donner ; car ses largesses n'appauvrissent point ses trésors.

Notre-Seigneur conduit chaque âme comme il le juge bon pour elle.

Jésus ! l'expérience, sans parler de mes nombreuses lectures, m'a appris quel avantage immense il y a pour

une âme à ne point s'écarter de l'obéissance. C'est par elle, je le comprends, que l'on grandit peu à peu dans la vertu et que l'on acquiert l'humilité. Elle est une sécurité contre la crainte, salutaire d'ailleurs, tant que dure cette vie, de nous tromper dans le chemin du ciel. Elle procure la paix si précieuse pour les âmes dont le désir est de plaire à Dieu. Dès lors que l'on s'est vraiment abandonné à la sainte obéissance, qu'on lui a soumis son jugement, qu'on veut se conduire uniquement d'après les vues du confesseur, ou, si l'on est religieux, d'après celle du supérieur, le démon, dont le but constant est de troubler les âmes, cesse de les attaquer, car il voit qu'il y perd au lieu d'y gagner.

On se rappelle que l'on a fait un don total de sa volonté à celle de Dieu, le jour où l'on s'est engagé à dépendre de son représentant.

Lorsque l'âme s'unit d'une manière si étroite à la volonté de Dieu, qu'il n'y a pas de division entre lui et elle. Il n'y a plus qu'une seule et même volonté, manifesté non par des paroles ou par des désirs seulement, mais par des œuvres. Aussi, dès qu'elle comprend qu'elle sert mieux son époux en quelque chose, elle éprouve un tel amour pour lui, elle brûle d'un si grand désir de le contenter, qu'elle n'écoute point les raisons que l'entendement lui fournit pour l'en détourner, ni les craintes qu'il lui suggère ; elle laisse seulement agir la foi sans considérer

ni son intérêt ni son repos ; car elle a enfin fini de comprendre que c'est là qu'elle trouvera tout bien.

Tous les maux d'ici-bas, je les accepte, ô mon Dieu, mais préservez-moi de l'éternel désespoir.

POURQUOI FAIRE LA VOLONTÉ DE DIEU ?

Les hommes ne voient plus leur misère et leur ingratitude qu'ils ont de ne pas servir celui qui par pure bonté leur accorde de grandes grâces. Ils ne veulent plus se sacrifier pour que ce grand Dieu soit loué, comme il le mérite.

L'obéissance

Quant à l'obéissance, qui m'est si chère, j'en ignorais la pratique jusqu'au jour où ces fidèles servantes de Dieu me l'ont enseignée de façon

à ce qu'il m'eût été impossible de l'oublier s'il y avait eu un peu de vertu en moi. Elles m'en ont donné beaucoup d'exemples que je pourrais raconter. Voici une trait qui se présente à mon esprit. On nous servit un jour au réfectoire des concombres ; celui qu'on me donna était très petit et pourri à l'intérieur. Sans en rien manifester, j'appelle une des sœurs qui avaient le plus d'intelligence et de jugement. Je lui dis, pour éprouver son obéissance, d'aller semer ce concombre dans le petit jardin que nous avons. Elle me demanda s'il fallait le placer droit ou couché. Je lui répondis de le mettre couché. Elle partit et le mit couché ; il ne lui vint même pas à la pensée que ce concombre devait

nécessairement sécher ; mais l'obéissance lui fit laisser de côté ses lumières naturelles, et elle crut qu'il n'y avait rien de mieux que ce qui avait été commandé.

Il m'arrivait parfois de donner à une sœur six ou sept offices incompatibles ; elle les acceptait tous sans dire un mot, persuadée qu'elle pouvait les remplir.

Nous avions un puits dont l'eau, disaient ceux qui l'avaient goûtée, était très mauvaise. Comme ce puits était profond, il semblait impossible d'en faire couler l'eau. J'appelle des ouvriers pour tenter un essai ; ils se moquent de moi et me disent que c'est dépenser inutilement de l'argent. M'adressant aux sœurs, je

demande leur avis. L'une d'elle répond : il faut réaliser ce projet. Notre-Seigneur doit nous trouver des personnes qui nous apportent l'eau de dehors et nous procurer en outre de quoi les nourrir ; Sa Majesté s'en tirera à meilleur compte, en nous donnant de l'eau dans le monastère et partant elle n'y manquera pas. En voyant la grande foi et le ton résolu de cette sœur, je regarde la chose comme assurée, et contre l'avis du fontainier qui s'y entendait pourtant, je fais commencer les travaux. Grâce à Dieu nous tirâmes de ce puits un filet d'eau potable très suffisant pour nous ; c'est le même qui sert encore aujourd'hui.

Mon but n'est pas de raconter ce fait comme un miracle ; car j'aurais sur ce point bien d'autres choses à dire. Je veux uniquement montrer la foi de ces religieuses, en exposant le fait comme il s'est passé.

Ce que vous m'objectez à présent, c'est que vous n'avez ni le pouvoir ni les moyens de ramener des âmes à Dieu ; que vous y travailleriez de bon cœur, mais, que n'ayant point missions d'enseigner ni de prêcher comme les apôtres, vous ne savez comment faire. Je vous ai déjà dit que le démon nous suggère parfois des désirs ardents pour nous faire négliger de servir actuellement Notre-Seigneur dans des choses qui sont en notre pouvoir et pour nous laisser satisfaits parce que nous

aurons désiré des choses impossibles. Sans parler du bien considérable que vous pouvez faire aux âmes par l'oraison, veuillez ne pas chercher à être utiles à tout le monde, mais aux personnes au milieu desquelles vous vivez ; vous n'en aurez que plus de mérite, parce que vous avez plus d'obligations envers elles qu'envers les autres. Pensez-vous qu'il y en ait peu à vous montrer vraiment humbles et mortifiées, à rendre service à tous en leur témoignant la plus profonde charité, à brûler d'un tel amour pour Notre-Seigneur que le feu de votre amour les embrase à leur tour, et enfin à les stimuler sans cesse par la pratique des autres vertus à marcher sur vos traces ? certes, le mérite ne

peut manquer d'être considérable, et par là vous rendrez un service très agréable à Notre-Seigneur. Faites ce qui dépend de vous ; et Sa Majesté comprendra alors que vous feriez beaucoup plus si vous le pouviez et vous récompensera comme si vous lui aviez gagné beaucoup d'âmes.

Enfin, je vous dirai, pour conclure, que nous ne devons pas élever de tours sans fondement. Notre-Seigneur ne regarde pas tant à la grandeur de nos œuvres, qu'à l'amour avec lequel nous les accomplissons. Faisons ce que nous pouvons, et Sa Majesté nous aidera pour que nous puissions faire chaque jour davantage. Ne nous laissons donc point aller à la lassitude après avoir réalisé quelques efforts ; mais

que tout le temps de notre vie, qui sera peut-être beaucoup plus courte que chacun de nous l'imagine, nous fassions à Notre-Seigneur tous les sacrifices intérieurs et extérieurs qui dépendent de nous. Il les unira à celui qu'il a offert pour nous sur la Croix à son Père, et leur donnera une valeur qui corresponde, non à la petitesse de nos œuvres, mais au mérite de notre amour.

Pour nous conformer quelque peu à notre Dieu, il sera bon de veiller toujours soigneusement à marcher selon la vérité. Nous devons marcher selon la vérité devant Dieu et devant les hommes, de toutes les manières que nous pourrons. Il faut en particulier ne point désirer que l'on nous estime meilleurs que nous ne

sommes. Agissons de façon à donner à Dieu ce qui est à lui, et à nous ce qui nous appartient, afin qu'en tout nous fassions triompher la vérité. De la sorte, nous n'aurons guère d'estime pour ce monde qui n'est que mensonge ou fausseté et, comme tel, n'a pas de durée.

Je me demandais un jour pour quelle raison Notre-Seigneur était si ami de la vertu d'humilité. Et, à un moment où je n'y pensais plus, ce me semble, il me vint tout à coup la suivante ; c'est parce que Dieu est la suprême vérité, et que l'humilité consiste à marcher selon la vérité. Or c'est une très haute vérité que de nous-mêmes nous n'avons rien de bon, mais plutôt la misère et le néant. Quiconque ne le comprend pas marche dans le

mensonge ; mais plus on le comprend, plus on se rend agréable à la souveraine Vérité, parce que l'on marche dans ses sentiers.

C'est, à mon avis, mes sœurs, une véritable imperfection de se plaindre sans cesse pour des maux légers ; si vous pouvez les supporter sans en rien dire, faites-le.

Notre corps à cela de mauvais, que plus on le soigne, plus il se découvre de nouveaux besoins. Et nous ne supporterions pas, entre Dieu et nous, quelques-unes des afflictions qu'il nous envoie pour l'expiation de nos péchés, quand surtout les plaintes ne servent nullement à calmer la douleur !

Tâchez de ne plus redouter la mort, abandonnez-vous complètement à Dieu, et arrive que pourra. Qu'importe alors que nous mourrions.

CHAPITRE IV

LES VOIES QUI MÈNENT À DIEU

Lorsque vous savez ou que vous entendez dire que Dieu accorde telles ou telles faveurs à certaines âmes, ne lui demandez jamais de vous mener par cette voie et ne le désirez point. Cette voie peut vous paraître très bonne, et il faut avoir pour elle beaucoup d'estime et de respect ; mais il ne convient pas de la demander ou de la désirer, et cela pour plusieurs raisons.

Premièrement, c'est un manque d'humilité que de vouloir qu'on vous donne ce que vous n'avez jamais mérité. Voilà pourquoi je crois qu'elle n'aura pas beaucoup d'humilité celle qui aura ce désir.

En second lieu, il est très certain que l'âme est déjà trompée ou très exposée à l'être, car le démon n'a besoin que de voir une petite porte entr'ouverte pour nous tendre toutes sortes de pièges.

Troisièmement, une fois l'imagination placée sous l'influence d'un désir ardent, on se figure voir et entendre ce que l'on veut, comme les personnes qui désirent vivement un objet : elles y pensent beaucoup

durant le jour et y songent encore la nuit.

Quatrièmement, c'est une hardiesse excessive que de prétendre choisir nous-même notre voie, sans savoir celle qui nous convient le mieux. Laissons le Seigneur, qui nous connaît, nous conduire par celle qu'il nous faut, afin que sa volonté s'accomplisse en tout.

Cinquièmement, croyez-vous que les croix endurées par les âmes qui sont l'objet de ces hautes faveurs soient légères ? non, certes ; elles sont, au contraire, très lourdes et de beaucoup de sortes. Saviez-vous si vous pourriez les porter ?

Sixièmement, on ignore si l'on ne perdra pas là où l'on croyait trouver

un gain, comme il arriva à Saül quand il fut roi.

Enfin, mes frères, outre ces raisons, il y en a encore d'autres. Mais croyez-moi, le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut ; il nous connaît mieux que nous-mêmes, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains, pour que sa volonté s'accomplisse en nous. Nous ne saurions nous tromper, si nous avons toujours la volonté bien arrêtée de nous conformer à cette ligne de conduite.

Quant à la faculté de gagner des mérites, Dieu ne nous en prive pas ; elle est entre nos mains.

CHAPITRE V

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

La perfection ne s'acquiert pas en peu de temps ; je fais une exception pour celui à qui le Seigneur, par un privilège spécial, accorde cette faveur. A peine le monde a-t-il vu une âme entrer dans ce chemin, qu'il la voudrait parfaite aussitôt. De mille lieues il lui découvre un défaut qui est peut-être une vertu. La même action chez ceux qui la condamnent viendrait d'un vice, voilà pourquoi

ils jugent de cette âme par eux-mêmes. La personne qui tend à la perfection ne devrait, d'après eux, ni manger, ni dormir, ni même respirer, comme on dit. Plus haute est l'opinion qu'ils ont de sa vertu, plus ils semblent oublier qu'elle vit dans un corps. Car, malgré toute sa perfection, elle vit sur la terre, et, de si haut qu'elle domine les misères d'ici-bas, elle leur demeure toujours assujettie. Aussi, il faut un grand courage à cette pauvre âme. Elle n'a pas encore commencé à marcher, et on voudrait qu'elle vole. Elle n'a pas encore vaincu ses passions, et on voudrait que dans les circonstances difficiles elle montre cette fermeté dont on lit le récit dans la Vie des saints déjà confirmés en grâce. O

mon Dieu, que n'endure-t-elle pas ? et comment n'en aurait-on pas le cœur brisé de douleur ? que d'âmes qui retournent en arrière parce qu'elles ne savent pas, les pauvres petites, comment soutenir de telles épreuves !

A mon avis, beaucoup d'âmes sont dans l'illusion ici. Elles veulent voler quand Dieu ne leur a pas encore donné des ailes.

Il est très important pour nous, vu notre faiblesse native, de nous soutenir par une grande confiance sans nous laisser abattre et de ne point nous imaginer que, malgré tous nos efforts, nous ne remporterons jamais la victoire.

L'âme ne peut pas arriver par elle-même à cet état, qui est une œuvre entièrement surnaturelle, que Dieu produit en elle, mais après avoir passé beaucoup d'années par la voie purgative, et réalisé des progrès dans l'illuminative, elle pourra s'aider en détournant sa pensée de toutes les chose créées et en l'élevant humblement vers Dieu. Je ne sais pas bien ce que l'on entend par voie illuminative ; je pense qu'on veut désigner la voie de ceux qui s'avancent dans la perfection.

CHAPITRE VI

LES VOIES SECRÈTES DE DIEU

Et vous, mon Seigneur, pendant près de vingt ans que j'ai mal usé de cette faveur que vous m'accordiez d'être digne, vous avez voulu être l'offensé, afin de me rendre meilleure.

CHAPITRE VII

DIEU INTERVENANT DANS NOTRE VIE

D'ailleurs, je dois le dire, à toutes les époques de ma vie, j'ai été heureuse d'entendre parler de Dieu. Mon amie se mit à me raconter comment elle avait résolu de se faire religieuse à la seule lecture de ces paroles de l'Evangile : " il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ". Elle me parlait de la récompense que le Seigneur réserve à ceux qui

méprisent tous les biens d'ici-bas par amour pour lui.

Ces bons désirs d'embrasser la vie religieuse me venaient de temps en temps ; mais ils s'évanouissaient aussitôt, et ainsi je ne pouvais prendre une détermination.

Si à cette époque je ne négligeais point les remèdes salutaires à mon âme, le Seigneur était plus désireux encore de me préparer à la vocation qui devait être la plus avantageuse pour moi. Il m'envoya une maladie grave qui m'obligea de retourner à la maison de mon père.

Ce qui me déterminait, ce me semble, à embrasser la vie religieuse, c'était plutôt la crainte servile que l'amour de Dieu.

La lutte fut telle que, si le Seigneur n'était venu à mon secours, toutes mes considérations eussent été impuissantes à me faire avancer. Il me donna alors le courage de triompher de moi-même, et je pus exécuter mon dessein.

Et maintenant Sa Majesté permet que ceux qui ont été les témoins de mes péchés ne les voient plus et ne s'en souviennent plus. Il dore mes fautes ; il fait resplendir une vertu qu'il a lui-même mise en moi, en m'obligeant pour ainsi dire à la recevoir.

Moi-même j'en suis étonnée maintenant et je regarde comme une grâce insigne la patience que le Seigneur me donna, car on voyait

clairement qu'elle venait de lui. Ce qui me fut d'un grand secours pour la pratiquer, c'est que j'avais lu l'histoire de Job. Le Seigneur, ce me semble, avait, par ce moyen et par celui de l'oraison à laquelle j'avais commencé de m'adonner, daigné me préparer d'avance à supporter tous des maux avec tant de conformité à sa volonté.

Je fis la communion en répandant beaucoup de larmes ; mais ces larmes ne provenaient pas uniquement, ce me semble, de la douleur et de la peine d'avoir offensé Dieu. Néanmoins cette douleur eût été suffisante pour assurer mon salut.

Sa Majesté m'a accordé la grâce entre les autres, depuis ma première communion, de ne jamais omettre de déclarer en confession ce que j'ai cru être péché, même vénuel.

Ô mon âme, il me semblerait bon que tu considères de quel danger le Seigneur t'avait délivrée. Si son amour n'avait pas assez d'empire pour t'empêcher de l'offenser, sa crainte, au moins, ne devait-elle pas te suffire ? il aurait pu mille autres fois te faire mourir dans un état plus dangereux encore.

Mais j'ai bien vu ensuite que, si le Seigneur ne m'avait lui-même instruite, j'aurais appris bien peu de chose par les livres.

Gloire à Dieu à jamais, qui prend tant de soin des âmes pour les empêcher de se perdre !

Je me demandais dans une circonstance pourquoi les ravissements ne me venaient presque jamais plus en public, quand j'entendis : " cela ne convient plus maintenant ; tu as assez de crédit pour le but que je me propose ; nous aurons égard à l'avenir à la faiblesse des méchants.

A propos du directeur, elle dit : " celui qui soutient vos corps suscitera quelqu'un et lui inspirera le désir sincère d'éclairer vos âmes. "

(voilà comment Dieu agit ici : il inspire le désir, mais laisse toujours la personne libre de son choix.)

C'est de Dieu que découle tout le bien qui se trouve dans nos paroles, dans nos pensées et dans nos œuvres.

A la vérité, dans quelque état que l'on se trouve, il faut le secours de Dieu.

CHAPITRE VIII

L'HOMME ET SA LIBERTÉ

La lumière du libre arbitre demeure toujours.

O libre arbitre, comme tu es esclave de ta liberté, si tu ne veux pas vivre enchaîné par la crainte et l'amour de celui qui t'a créé !

CHAPITRE IX

LES INTERMÉDIAIRES ENTRE DIEU ET LES HOMMES

Dieu nous parle par l'intermédiaire de gens de bien, de sermons, ou de livres de piété que nous lisons ; il emploie, en outre, beaucoup d'autres moyens que vous connaissez, comme les maladies, les épreuves, ou enfin une vérité qu'il nous enseigne dans ces moments que nous consacrons à l'oraison.

CHAPITRE X

LA SAINTE ECRITURE, CHEMIN DE LA PAIX DE L'ÂME

O Jésus ! que ne connaissons-nous tous les trésors que doit renfermer la sainte Ecriture et qui nous feraient comprendre cette paix de l'âme ! ô mon Dieu, vous qui voyez combien cette paix nous est nécessaire, faites que les chrétiens s'appliquent à la rechercher, et dans votre miséricorde, ne l'enlevez pas à ceux

qui l'ont reçue de notre libéralité ; car enfin, jusqu'à ce que vous leur accordiez la véritable paix et les établissiez dans ce séjour où elle durera sans fin, nous devons toujours vivre dans la crainte. Quand je parle de la véritable paix, je ne veux pas dire que celle dont nous nous occupons ne soit pas véritable, mais que nous pourrions retomber dans les combats précédents, si nous venions à nous éloigner de Dieu.

Que ne doivent pas éprouver ces âmes à la pensée qu'elles peuvent perdre un bien si élevé ! cette considération les porte à exercer plus de vigilance sur elles-mêmes et à tirer des forces de leur faiblesse même pour ne point laisser s'échapper par leur faute la plus

petite occasion de plaire à Dieu
davantage.

CHAPITRE XI

L'EXEMPLE DES SAINTS

Plaise au Seigneur que nous accomplissions bien ce que nos saints pères ont prescrits et gardé ; c'est par ce chemin qu'ils ont mérité ce nom de saints ; n'en cherchons point d'autre, ni par nous-mêmes ni par les conseils de personne ; nous nous égarerions.

Il est fort bon de penser à la très sainte vierge et à la vie des saints

dont le souvenir est si profitable et si encourageant.

Quant à nous qui vivons dans un corps mortel, nous avons besoin de traiter avec les saints, de penser à eux ; il nous faut vivre dans la compagnie de ceux qui, ayant eu un corps comme nous, ont accompli de si grandes œuvres au service de Dieu ; à plus forte raison ne devons-nous pas nous éloigner volontairement de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est pour nous la plénitude des biens et le remède à tous les maux.

CHAPITRE XII

L'ÂME, DEMEURE DE DIEU

Chacun de nous ; il est vrai, a une âme ; mais, comme nous n'avons pas pour elle l'estime que mérité une créature faite à l'image de Dieu, nous ne comprenons point les profonds secrets qu'elle renferme.

Si Dieu a sa demeure au ciel, il doit avoir aussi dans l'âme une autre demeure où lui seul habite, et disons-le un autre ciel.

Nous pouvons considérer l'âme non comme une chose qui est dans un coin et à l'étroit, mais comme un monde intérieur où trouvent place des demeures si nombreuses et si resplendissantes ; il en doit être précisément de la sorte, puisqu'au-dedans de cette âme il y a une demeure pour Dieu.

I

LE CHÂTEAU DE
L'ÂME

Un jour, je vis comment le Seigneur se trouve dans toutes les créatures. Il me vint la comparaison d'une éponge, qui est complètement imprégnée d'eau.

Un autre jour aussitôt après la communion, il me fut donné d'entendre comment le corps sacré du Christ est reçu par le Père Eternel au-dedans de notre âme ; je

comprends et je vois que les trois personnes divines sont là, et que le Père a pour souverainement agréable l'offrande que nous lui faisons de son Fils, en qui il met toutes ses délices et complaisances ; je veux dire ici-bas, car la sainte humanité de Notre-Seigneur n'habite pas notre âme, mais seulement sa divinité ; cette offrande, le Père l'accepte et l'agrée d'une manière ineffable ; en retour, il nous enrichit des plus hautes grâces.

On peut considérer l'âme comme un château qui est composé tout entier d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, et qui contient beaucoup d'appartements, ainsi que le ciel qui renferme beaucoup de demeures.

De fait, mes frères, si nous y songeons bien, nous verrions que l'âme du juste n'est pas autre chose qu'un paradis, où Notre-Seigneur, selon qu'il l'affirme lui-même, trouve ses délices.

Il suffit d'apprendre de Sa Majesté que ce château est fait à son image pour avoir quelque légère idée de la dignité sublime et de la beauté de l'âme.

Nous savons bien d'une façon générale que nous avons une âme, parce que nous l'avons entendu dire et que la foi nous l'enseigne. Mais quels biens sont renfermés en elle ; quel est Celui qui habite au-dedans d'elle ; quelle en est la valeur inestimable ? c'est là ce que nous ne

considérons que rarement ; voilà pourquoi nous avons si peu à cœur de mettre tous nos soins à en conserver la beauté. Toute notre sollicitude se porte sur la grossièreté de l'enchâssure du diamant, ou enceinte de ce château, c'est-à-dire sur notre propre corps.

Considérons donc que ce château a beaucoup d'appartements, les uns en haut, les autres en bas et sur les côtés, tandis qu'au centre, au milieu et tous les autres, se trouve le principal, celui où se passent des choses très secrètes entre Dieu et l'âme. Il est nécessaire que vous remarquiez bien cette comparaison.

Dieu est en toutes choses par
présence, par puissance et par
essence.

II

LES YEUX DE L'ÂME

Mais je ne considérais pas que les autres religieuses étaient bien meilleures que moi et que ce qui était un vrai danger pour moi ne devait pas l'être au même degré pour d'autres. Je crains bien toutefois qu'il n'y en ait toujours.

Me trouvant un jour avec une personne dont je venais de faire la connaissance, le Seigneur voulut me donner à entendre que de telles liaisons ne me convenaient pas,

m'avertir du danger où j'étais et m'éclairer dans cet aveuglement si profond. Le Christ se représenta à moi sous un visage sévère et me montra combien il était mécontent de ces conversations.

Un grand inconvénient pour moi, ce fut d'ignorer que l'on peut voir autrement qu'avec les yeux du corps. Le démon chercha à m'entretenir dans cette pensée. Il me donnait à entendre que cela était impossible, que c'était une illusion de ma part, que peut-être c'était un artifice du malin esprit, et autres choses de ce genre. Et cependant il me semblait toujours que cette vision était de Dieu et non une illusion. Mais comme elle ne répondait pas à mes goûts, je m'appliquais à me tromper

moi-même, et je n'osais m'en ouvrir
à qui que ce soit.

III

L'ÂME ET L'ESPRIT

Il y a sous un certain rapport une différence évidente entre l'âme et l'esprit, bien qu'il ne soient qu'une seule chose. On reconnaît même une division si délicate que parfois le premier paraît agir d'une façon différente de l'autre, suivant l'attrait que le Seigneur daigne leur accorder. Enfin, il y a des différences si nombreuses et si délicates dans notre intérieur.

Ce qu'on en peut dire, autant qu'on est capable de le comprendre, c'est que l'âme, ou mieux, l'esprit de l'âme est devenu une seule chose avec Dieu. Dieu, qui est esprit lui aussi, veut montrer l'amour qu'il nous porte ; il fait comprendre à certaines âmes jusqu'où va cet amour, et nous porter par là à chanter ses grandeurs.

CHAPITRE XIII

CONNAISSANCE DE SOI ET CONNAISSANCE DE DIEU

A mon avis toutefois, nous n'arriverons jamais à nous connaître nous-mêmes, si nous ne cherchons à connaître Dieu. La vue de sa grandeur nous montrera notre bassesse ; celle de sa pureté, nos souillures, et son humilité nous

découvrira combien nous sommes loin d'être humbles.

Il y a deux avantages à cette considération. Le premier, c'est que si une chose blanche paraît beaucoup plus blanche quand elle est à côté d'une noire, et si une noire au contraire paraît beaucoup plus noire à côté d'une blanche, il en est de même des perfections divines ; elles paraissent beaucoup plus éclatantes quand elles sont mises en regard de notre bassesses. Le second, c'est que notre intelligence et notre volonté acquièrent une plus haute noblesse et se disposent mieux pour toutes sortes de biens quand l'âme jette les yeux tour à tour sur Dieu et sur elle-même, tandis qu'il y a beaucoup d'inconvénients à ne

considérer jamais que le limon de nos misères.

Si nous sommes toujours plongés dans la considération de notre propre misère, nous ne sortirons jamais de la fange de la crainte, de la pusillanimité et de la lâcheté. On se dit : me regarde-t-on, ou non ? si je suis cette voie, ne va-t-il pas m'arriver quelque malheur ? oserais-je entreprendre cette œuvre ? ne serait-ce pas là de l'orgueil de ma part ? est-il bien qu'une personne misérable comme moi s'occupe d'une chose aussi élevée que l'oraison ? Ne va-t-on pas concevoir de moi une opinion trop favorable, si je ne suis pas la voie commune à tous les mortels ? les extrêmes ne

sont pas bons, même dans les pratiques de vertu.

Hélas, mes frères, comme elles sont nombreuses les âmes à qui le démon a dû causer les plus graves préjudices par des réflexions de ce genre ! elles regardent comme de l'humilité toutes ces pensées et beaucoup d'autres encore. Cela vient de ce que nous ne nous connaissons pas encore. La connaissance de nous-même est déviée ; et si nous ne sortons jamais de la considération de nos misères, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Aussi, mes frères, portez vos regards sur le Christ notre bien ; c'est là que vous apprendrez la véritable humilité ; portez-les également sur les saints.

Mais il est bon de savoir combien sont terribles les artifices et les ruses que le démon emploie pour empêcher les âmes de se connaître et de se rendre compte du chemin qu'elles doivent suivre.

O Seigneur, vous qui connaissez toute vérité, daignez nous éprouver, afin que nous nous connaissions.

Mais il faut, et telle est la volonté de Sa Majesté, que nous prenions les moyens d'atteindre ce but, nous connaître nous-mêmes et ne pas attribuer à notre âme les fautes qui viennent de la faiblesse de l'imagination, de la nature ou du démon.

CHAPITRE XIV

LA BONNE CONSCIENCE

Oh ! quel bien précieux que de n'avoir point offensé Dieu ! par-là, nous tenons enchaînés les valets et les esclaves de l'enfer ; car enfin il faut, bon gré mal gré, que toutes les créatures lui obéissent. Mais la différence qu'il y a entre eux et nous, c'est qu'il le servent de force et que nous le faisons de bon cœur... Ainsi donc, que le Seigneur soit content de nous, et nous les tiendrons à distance

; ils ne pourront nous nuire en rien, malgré toutes leurs tentations et toutes la perfidie de leurs stratagèmes.

Veillez donc à tenir votre conscience pure : c'est là un point de la plus haute importance. Travaillez-y jusqu'à ce que vous soyez tellement résolu à ne plus offenser Dieu, que vous soyez prêts à perdre mille vie plutôt que de commettre un péché mortel ; et veillez avec le plus grand soin à ne jamais tomber dans le péché véniel, je parle du péché véniel de propos délibéré. Car pour tous les autres, qui donc ne les commet en grand nombre ? il y a des fautes que l'on commet délibérément, et en toute connaissance de cause ; mais il en

est d'autres où tout se passe si rapidement que commettre le péché véniel et le remarquer, c'est tout un ; et dans ce cas nous n'avons pas le temps de discerner ce que nous faisons. Quant aux péchés véniels, si petits qu'ils soient, qui se commettent avec pleine réflexion, Dieu nous en préserve. Songeons donc surtout que ce n'est pas peu de chose que d'offenser une si haute Majesté, quand nous savons que ses regards sont fixés sur nous. C'est là, à mon avis, un péché qui n'est que trop prémédité. Nous semblons dire : Seigneur, cela vous déplaît, mais je le ferai quand même ; je sais très bien que vous me voyez et que vous ne voulez pas de cette action ; tout cela, je le sais parfaitement, mais

j'aime mieux suivre mon caprice et mon propre penchant que votre volonté. Et un péché de cette sorte serait peu de chose ! je n'en crois rien ! si légère que puisse être la faute en soi, elle est grande, et très grande, à cause de la réflexion qui l'accompagne.

Si vous voulez, mes frères, acquérir cette crainte de Dieu, considérez, je vous en prie, combien il est important de comprendre ce que c'est que l'offense de Dieu. Efforcez-vous d'y penser très souvent pour enraciner profondément cette vertu dans vos âmes : il y va de votre vie, et de beaucoup plus encore. Tant que vous ne l'aurez pas, vous devez exercer une grande, oui, une grande vigilance sur vous-mêmes, vous

éloigner de toutes les occasions et compagnies qui ne vous aideraient pas à vous rapprocher davantage de Dieu. Appliquez-vous sérieusement à vaincre votre volonté dans toutes vos actions.

CHAPITRE XV

LA SIMPLICITÉ

L'entendement se remue aussi pour remercier Dieu en termes élégants. Mais la volonté, en demeurant dans son repos et ne levant pas même les yeux à l'exemple du publicain, rend à Dieu plus d'actions de grâces que ne le saurait faire l'entendement avec tous les artifices de la rhétorique.

I

LA PAUVRETÉ

A mon avis, les honneurs, et les richesses vont presque toujours de pair ; celui qui désire les honneurs ne hait point les richesses ; celui qui hait les richesses se soucie peu des honneurs.

Comprenez bien ceci. A mon avis, les honneurs entraînent toujours avec eux quelque attachement aux revenus et aux richesses. C'est merveille que de trouver dans le monde un pauvre honoré ! serait-il

digne de l'être, on en fait peu de cas. Mais la vraie pauvreté, celle que l'on embrasse pour Dieu seul, entraîne avec elle une honorabilité qui s'impose à tous. Elle n'a à contenter que Dieu. Or il est bien certain que tant que nous n'avons besoin de personne, nous comptons beaucoup d'amis ; je le sais par mon expérience personnelle.

Il a été composé beaucoup d'écrits sur cette vertu ; je ne saurais en comprendre l'excellence ni surtout en parler ; aussi pour ne point la rabaisser sous prétexte de la louer, je m'arrête. J'ai dit seulement ce que j'ai vu. J'avoue que je me suis laissé entraîner à vous en parler ; et c'est seulement maintenant que je m'en aperçois, mais puisque c'est fait, que

ce soit pour l'amour de Dieu. Nos armes sont dans la sainte pauvreté. Aux début de notre Ordre, nos bienheureux pères l'avaient en telle estime et étaient si fidèles à l'observer qu'ils ne se réservaient rien d'un jour à l'autre, comme me l'a appris quelqu'un qui le savait bien. Dès lors que nous ne la gardons plus avec autant de perfection à l'extérieur, gardons-là, au moins, d'une manière parfaite en notre intérieur.

II

LA VÉRITABLE
HUMILITÉ ?

" Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres ; je suis fidèle ; personne ne se perdra sans le savoir. Il se trompe celui qui veut mettre son assurance dans les joies spirituelles ; la véritable assurance est le témoignage de la bonne conscience. Que personne ne s'imagine pouvoir par lui-même demeurer dans la lumière, ou empêcher la nuit de venir ; cela

dépend de ma grâce. Le meilleur moyen pour l'âme de garder la lumière est de comprendre qu'elle ne peut rien par elle-même, et que tout lui vient de moi. Bien qu'elle soit dans la lumière, elle tombe dans la nuit dès l'instant où je me retire. La véritable humilité pour l'âme consiste à connaître ce qu'elle peut et ce que je puis. "

III

LE SENTIMENT
MÉLANCOLIQUE

Ceux qui sont complètement sous l'empire de la mélancolie nous inspirent de la compassion mais du moins ils ne nuisent à personne ; et, s'il y a un moyen de les maîtriser, c'est de leur inspirer de la crainte.

Dans le monastère, il faut que les mélancoliques sachent qu'elles ne doivent jamais suivre leurs caprices et qu'elles ne les suivront pas ; mais

que, le moment venu, elles devront obéir ; car le malheur pour elles est de se croire indépendantes. Toutefois le prieure peut ne point leur commander, quand elle prévoit de la résistance de leur part, puisqu'elles n'ont pas en elles-mêmes le force de se surmonter ; elle les dirigera avec toute l'habileté et l'affection nécessaire pour les amener, s'il est possible, à se soumettre par amour. Ce moyen serait bien préférable. Il est généralement efficace, quand on leur montre beaucoup d'amour et qu'on le leur prouve par des œuvres et par des paroles. Mais, qu'on le sache bien, le meilleur moyen est de les occuper beaucoup dans les divers travaux du monastère pour leur

enlever le temps de se laisser aller à leur imagination ; car c'est là tout leur mal.

Les mélancoliques sont vraiment torturés par leurs afflications intérieures, leurs imaginations et leurs scrupules ; elles gagneront même de grands mérites à les supporter, bien qu'elles les appellent toujours des tentations. Si encore elles pouvaient se rendre compte que cet état vient de leur mal, et si elles n'en faisaient pas cas, ce serait pour elles un profond soulagement.

CHAPITRE XVII

LA CRAINTE DE DIEU

Je ne songeais pas que rien ne peut être caché à celui qui voit tout. O mon Dieu, que de maux ne causent pas dans le monde le peu de cas que l'on fait de cette vérité ! comment peut-on s'imaginer qu'une faute commise contre vous puisse demeurer secrète ? je suis persuadée que nous éviterions de grands maux si nous comprenions que notre intérêt est, non pas de nous tenir à

l'abri des regards du monde, mais de
veiller à ne point vous déplaire.

CHAPITRE XVII

LA MORT DU VIEIL HOMME

D'après ce que j'ai lu, le phénix, après être passé par le feu, renaît de ses cendres avec une nouvelle vie ; de même aussi l'âme est toute transformée par ce feu divin d'où elle sort avec des désirs nouveaux et le plus mâle courage. C'est ce qu'on appelle le passage du vieil homme à l'homme nouveau, cité dans les Evangiles. Elle ne semble plus la même et commence à marcher avec

une pureté toute nouvelle dans les voies du Seigneur. Je suppliais donc Sa Majesté de m'accorder cette transformation et de m'aider à commencer cette vie nouvelle à son service.

CHAPITRE XVIII

UN SEIGNEUR ET AMI

Je comprenais que, s'il est Dieu, il est Homme aussi et qu'il ne s'étonne pas des faiblesses des hommes. Il sait que notre misérable nature est sujette à des chutes nombreuses par suite du péché du premier homme qu'il est venu réparer. Je puis traiter avec lui, tout Seigneur qu'il est, comme avec un ami.

Combien inutiles sont les intermédiaires pour vous aborder !

I

AIMER DIEU, C'EST
QUOI ?

Plus on connaît Dieu, plus aussi on l'aime et on le glorifie.

Lorsque Dieu montre clairement à une âme ce qu'est le monde et le peu qu'il vaut, ainsi que l'existence d'un autre monde, la différence qu'il y a entre les deux, l'éternité de l'un, le songe rapide de l'autre ; lorsqu'il lui dévoile ce que c'est que d'aimer le Créateur, ou la créature ; lorsque

l'âme connaît cela, non seulement par son intelligence ou par la foi, mais par son expérience, ce qui est bien différent ; lorsqu'elle voit et éprouve ce qu'elle gagne à aimer le Créateur, ce qu'elle perd à aimer la créature, ce qu'est l'un, ce qu'est l'autre ; lorsqu'elle voit encore beaucoup d'autres vérités que le Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison ou qu'il daigne instruire, alors elle aime d'une manière beaucoup plus parfaite que ceux qui ne sont pas élevés à cet état.

L'âme éclairée de la sorte possède un amour purement spirituel. Les âmes que Dieu élève à cet état sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne mettent point leur bonheur à

aimer quelque chose d'aussi misérable que nos corps, dont la beauté et la grâce, cependant, peuvent bien plaire à leurs yeux, et dont elles loueront le Créateur. Mais s'y arrêter, sans passer outre à ce premier mouvement de les aimer pour ces seules qualités, cela non. Il leur semblerait ainsi s'attacher à des choses sans poids et chérir une ombre. Elles ne laissent pas toutefois d'avoir de la reconnaissance pour eux et les payent de retour en les recommandant à Dieu, car c'est lui qu'elles chargent de ce soin. Elles comprennent que l'amour dont on les honore vient de lui, puisqu'il semble qu'elles n'ont rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, et que si on

les aime, c'est parce que Dieu les aime.

Après avoir bien tout considéré, je pense quelque fois que s'il ne s'agit pas de personnes qui puissent nous aider à acquérir les bien parfaits, il y a un profond aveuglement à vouloir être aimé des autres. Remarquez, en effet, que si nous désirons l'affection du prochain, nous y recherchons toujours quelque intérêt ou une satisfaction personnelle. Quel profit pouvons-nous donc retirer à être aimés.

Mais, quoique notre amour soit bon, il nous est très naturel de désirer être aimés. Or, lorsque vous venez à recevoir cette paye, vous reconnaissez qu'elle n'est qu'une

paille légère ; tout cela n'est que de l'air ; ce dont des atomes que le vent emporte. Lorsqu'on nous a beaucoup aimés, que nous en reste-t-il ? aussi ceux dont je parle ne se soucient-ils pas plus d'être aimés que de ne l'être pas, à moins qu'il ne s'agisse de ceux qui, comme je l'ai dit, peuvent nous aider à acquérir la perfection ; ils comprennent que, sans leur dévouement, ils succomberaient promptement sous le poids de la faiblesse humaine. Ceux-là, direz-vous, n'aiment donc, et ne savent aimer personne si ce n'est Dieu ? je réponds qu'ils aiment beaucoup plus : leur amour est plus vrai, plus ardent et plus utile ; enfin c'est de l'amour. Ils sont toujours beaucoup plus portés à donner qu'à recevoir ; telle

est leur disposition à l'égard du Créateur lui-même. Leur amour, je vous l'assure, est vraiment digne de ce nom, tandis que ces affections basses de la terre l'ont usurpé et ne le méritent point. Vous me direz encore : s'ils n'aiment pas les choses qu'ils voient, sur quoi se porte leur affection ? à la vérité, ils aiment ce qu'ils voient, et s'affectionnent à ce qu'ils entendent. Or, ce qu'ils voient est stable. Si donc ils aiment, ils ne s'arrêtent pas au corps : ils jettent le regard sur l'âme et examinent s'il y a en elle quelque chose qui mérite d'être aimé ; s'ils n'y découvrent encore rien à aimer, mais seulement quelque commencement de vertu ou quelque disposition au bien, qui permet de supposer qu'en creusant

cette mine, on y découvrira de l'or, leur amour ne redoute aucune fatigue ; les choses les plus pénibles, ils les accomplissent volontiers pour le bien de cette âme.

L'amour fait considérer le travail comme un repos.

L'amour seul donne de la valeur à toutes choses.

II

LES MARQUES DE
L'AMOUR

Peut-être ne savons-nous pas ce que c'est qu'aimer, et je ne m'en étonnerais pas beaucoup. Celui qui aime le plus n'est pas celui qui a le plus de consolations, mais celui qui est le plus résolu à contenter Dieu en tout, à faire tout son possible pour ne point l'offenser, à le prier toujours davantage pour l'honneur et la gloire de son Fils, ainsi que pour l'exaltation de l'Eglise Catholique.

Telles sont les marques de l'amour. N'allez pas vous imaginer cependant qu'il faille, pour aimer véritablement, ne jamais songer à autre chose, et que tout est perdu pour vous si vous venez à vous distraire tant soit peu.

III

LA CONFIANCE EN DIEU

Nous sommes faibles et nous ne pouvons aucunement nous fier à nous-mêmes ; au contraire, plus nos résolutions seront fermes, moins nous devons avoir confiance en nous ; car c'est en Dieu seul que doit être notre confiance. Mais lorsque vous reconnaîtrez en vous une véritable crainte de Dieu, il ne sera plus nécessaire d'avoir tant de timidité et de contrainte. Le Seigneur vous

secourra, et la bonne habitude que vous aurez contracté vous aidera à ne pas l'offenser.

CHAPITRE XIX

LA SOUFFRANCE

J'en ai fait souvent l'expérience : chaque fois que l'on s'applique dès le début d'une entreprise à agir uniquement pour Dieu, il veut, pour augmenter nos mérites, que nous sentions de la frayeur avant de mettre la main à l'œuvre. Plus la frayeur est grande, plus aussi, quand on la surmonte, la récompense est abondante et procure ensuite de joie. Dès cette vie même, sa Majesté daigne payer ce courage par des

faveurs connues de ceux-là seuls qui les ont goûtées. Je le répète, j'en ai fait l'expérience en beaucoup de choses très importantes ; et, si j'étais une personne autorisée pour donner un avis, je ne conseillerais jamais d'écouter les craintes de la nature, lorsqu'une bonne inspiration vient souvent nous solliciter. Si nous n'avons en vue que Dieu seul, nous n'avons pas à craindre un insuccès ! car il est Tout-Puissant.

Après ces quatre jours de crise, je restai dans un état tel que Dieu seul peut savoir quelles tortures intolérables j'endurais.

Tout ce temps passa dans une résignation parfaite, et, à part les débuts de mes souffrances, j'y

apportai même une grande joie, car elles ne me semblaient rien en comparaison des douleurs et des tortures que j'avais endurées au début. Ma conformité à la volonté de Dieu était complète, alors même qu'il m'eût laissée toujours en cet état. Il me semble toutefois que je ne désirais guérir qu'afin d'être dans la solitude pour faire oraison d'après la méthode qui m'avait été enseignée.

Sans le secours de sa Majesté, il paraissait absolument impossible de goûter tant de joie au milieu de souffrances si cruelles.

Un jour, Notre-Seigneur me dit que l'on n'est pas obéissant si l'on n'est pas déterminé à souffrir ; je devais considérer ce qu'il avait lui-même

souffert, et tout me deviendrait facile.

Je commençai alors à me rappeler mes grandes résolutions de servir Dieu, et mon désir de souffrir pour lui ; je pensai en moi-même que si je voulais les mettre en œuvre, je ne devais pas chercher le repos ; si j'avais des croix, elles seraient pour moi une occasion de gagner des mérites ; si les peines venaient m'affliger, je n'avais qu'à les endurer pour l'amour de Dieu, et elles me tiendraient lieu de purgatoire. Que pouvais-je redouter ? j'avais désiré des croix ; celles-ci étaient bonnes ; plus elles seraient pesantes, plus il y aurait de mérite. Pourquoi manquer de courage au service de Celui qui était mon suprême bienfaiteur ?

Il me serait impossible, malgré mes efforts, de lui demander des joies ou de les désirer, car je vois qu'il n'a eu lui-même sur la terre que la croix pour partage. Aussi, je le supplie de me donner des épreuves ; cependant, je le prie d'abord de m'accorder la grâce de les endurer.

Dans une vision, Jésus lui dit, à propos d'elle et des sœurs du monastère : " insiste pour que le souci du temporel ne fasse pas perdre la paix intérieure : je veillerai sur vous, afin que rien ne vous manque. On aura un soin particulier des malades ; la prieure qui les néglige, ou même qui n'est pas attentionnée pour elles, ressemble aux amis de Job. Elle les expose à manquer de patience, quand j'envoie

la maladie pour le bien de leurs âmes. "

Jésus lui dit : " sois-en bien persuadée, ma fille, plus mon Père aime une âme, plus il lui envoie de tribulations ; celles-ci sont en rapport avec son amour. En quoi puis-je moi-même te montrer plus d'amour, si ce n'est en voulant pour toi ce que j'ai voulu pour moi ? contemple mes plaies ; jamais tes souffrances n'arriveront jusque-là. Voilà le chemin de la vérité. Comprends-le, et tu m'aideras à pleurer la perte où courent les victimes du monde dont les désirs, les soucis et les pensées sont complètement opposées à ces vérités. "

O Seigneur, tout notre mal vient de ce que nous n'avons pas notre regard fixé sur vous.

Si Dieu ne vous accorde pas le don de la contemplation, et s'il vous donne ici-bas la croix, comme Jésus lui-même l'a toujours portée, ne vous en inquiétez pas trop. Quelle meilleure preuve d'amitié peut-il nous montrer que de vouloir pour nous ce qu'il a voulu pour lui ? et peut-être aurions-nous moins de mérite si nous étions élevés à la contemplation.

Dieu, en effet, conduit ceux qu'il aime par la voie des épreuves ; et plus il les aime, plus il leur envoie d'épreuves.

Ceux qui arrivent à la perfection ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des souffrances, des tentations, des persécutions ni des combats. C'est là une autre preuve absolument sûre et des plus évidentes qu'ils sont dirigés par l'esprit de Dieu, et qu'ils ne sont point dans l'illusion, quand ils regardent comme venant de sa main la contemplation et les grâces dont ils sont favorisés.

Le Seigneur veut souvent que les mauvaises pensées viennent nous assaillir et nous affliger sans que nous puissions les chasser ; il nous tient dans les aridités ; il permet même parfois que nous soyons mordus par les reptiles, C'est-à-dire les souffrances, les troubles, les douleurs afin de nous apprendre à

mieux nous en préserver ensuite ; il veut voir également si notre douleur de l'avoir offensé est profonde. Ne vous découragez donc point, quand il vous arrive de faire quelques chutes ; reprenez aussitôt votre marche en avant.

D'une manière ou d'une autre, il faut porter sa croix, tant que nous sommes sur cette terre.

Voyez maintenant, mes frères, ce que notre Dieu accomplit alors pour cette âme afin qu'elle se reconnaisse comme étant désormais sa propriété. Il lui donne de ses biens, et cela même que son divin Fils a eu sur cette terre. Il ne saurait lui accorder une plus haute faveur.

1 Pierre 2 v 20 à 25 :

Si on supporte la souffrance en ayant fait le bien, c'est une grâce aux yeux de Dieu. C'est bien à cela que vous avez été appelés, puisque le Christ lui-même a souffert pour vous et vous a laissé son exemple afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a jamais commis de péché ni proféré de mensonge : couvert d'insultes, il n'insultait pas ; accablé de souffrance, il ne menaçait pas, mais il confiait sa cause à Celui qui juge avec justice. Dans son corps, il a porté nos péchés sur le bois de la croix, afin que nous puissions mourir à nos péchés et vivre dans la justice : c'est par ses blessures que vous avez été guéris. Vous étiez errants comme des brebis ; mais à

présent vous êtes revenus vers le berger qui veille sur vous.

Je vous assure, mes frères, que les croix, c'est-à-dire les souffrances ne manquent pas à ces personnes qui reçoivent tant de faveurs de Dieu ; mais ces croix ne les troublent point et ne leur font point perdre la paix : elles passent promptement comme une vague ou quelque tempête, et le calme revient. La présence de Notre-Seigneur, qui habite au-dedans de ces âmes, leur fait oublier aussitôt tout le reste.

Cette tempête, je le répète, est rare. Mais Notre-Seigneur le permet pour que l'âme ne perde pas de vue ce qu'elle est et reste toujours humble. Il la veut aussi pour qu'elle

comprenne davantage la reconnaissance qu'elle lui doit comme la grandeur de la grâce qu'elle en reçoit et ne manque pas d'en louer Sa Majesté.

Aucun d'entre vous ne doit s'imaginer que Dieu veut seulement combler l'âme de délices ; ce serait une erreur profonde. Sa Majesté ne saurait nous faire une plus haute faveur que celle de nous donner une vie qui soit semblable à celle que son Fils bien-aimé a menée sur la terre. Aussi je regarde comme certain que ces faveurs ont pour but de fortifier notre faiblesse, afin de pouvoir endurer à son exemple beaucoup de souffrances. N'avons-nous pas vu toujours que ceux qui ont approché de plus près Jésus-Christ Notre-

Seigneur ont été ceux qui ont subi les plus grandes épreuves ?

Ce que je voudrais, c'est que nous travaillions à acquérir ce zèle et que nos désirs comme nos oraisons aient pour but, non de nous faire goûter des jouissances, mais de nous procurer plus de force au service de Dieu. Ne cherchons point à suivre une voie qui n'est pas frayée, sous peine de nous égarer au moment le plus favorable. Il serait étrange de nous imaginer que nous allons obtenir ces faveurs de Dieu par une autre voie que celle qu'a suivie Notre-Seigneur et avec lui tous ses saints. Loin de nous une pareille pensée !

Qu'avez-vous posséder, Jésus-Christ Notre-Seigneur, si ce n'est des travaux, des douleurs et des affronts ? qu'avez-vous eu pour endurer les affres indicibles de la mort, si ce n'est le bois de la Croix ? enfin, ô mon Dieu, si nous voulons être vos véritables enfants et ne point renoncer à l'héritage que vous nous avez laissé, nous ne devons point fuir la souffrance. Vos armes, ce sont vos cinq plaies. Eh bien, mes filles, tel doit être notre blason. Voulons-nous avoir son royaume pour héritage ? ce n'est ni par le repos, les plaisirs, les honneurs, ou les richesses que nous obtiendrons ce qu'il a acheté au prix de tant de sang.

O Jésus, qu'elle est longue la vie de l'homme ! et cependant on dit qu'elle

est courte. Sans doute, elle est courte, ô mon Dieu, puisqu'il s'agit de gagner avec elle une vie sans fin ; mais elle est très longue pour l'âme qui aspire à voir son Dieu. Quel remède donnez-vous à cette souffrance ? il n'y en a point d'autre que de l'endurer par amour pour vous.

O Seigneur, que de feux différents il y a en cette vie ! et comme on a raison de se tenir dans la crainte ! les uns consomment l'âme, les autres la purifient afin qu'elle vive et jouisse éternellement de vous.

Prétendre à entrer au royaume de Dieu et à jouir de ses délices, sans vouloir prendre sur soi la plus petite

part des affronts et des souffrances
qu'il a endurés, c'est de la folie pure.

I

LES SOUFFRANCES
DE L'ÂME

Eh bien, considérons maintenant ceux qui sont en enfer. Ils n'ont point cette conformité à la volonté de Dieu, ni ce contentement, ni cette suavité dont Dieu inonde l'âme ; ils ne voient point de mérites à leurs supplices ; mais ils souffrent toujours de nouveaux tourments, je veux dire de nouvelles peines accidentelles.

Or si les tourments de l'âme sont beaucoup plus terribles que ceux du corps, et ceux des damnés incomparablement plus affreux que les peines dont nous avons parlé, quel supplice sera-ce pour ces infortunés de voir que de pareilles tortures n'auront jamais de fin ! je vous l'assure, il est impossible de faire comprendre combien les souffrances de l'âme sont sensibles et combien elles sont différentes de celles du corps ; il faudrait en avoir fait l'expérience. Le Seigneur lui-même veut que nous comprenions cette vérité pour que nous reconnaissions mieux combien nous lui sommes redevables de ce qu'il nous a appelés à un état où nous avons l'espoir qu'il daignera dans sa

miséricorde nous préserver de
pareils supplices et nous pardonner
nos péchés.

II

LA SOUFFRANCE DU
CHRIST

Que ne devaient pas être les douleurs du Christ durant sa vie ? car toutes les choses étaient présentes à son regard et il voyait sans cesse les offenses énormes qui se commettaient contre son Père. Il n'y a aucun doute pour moi : elles durent être beaucoup plus vives que les souffrances de sa très sainte Passion.

III

LE PURGATOIRE ICI- BAS

Je connais plusieurs personnes qui ont presque perdu tout jugement ; mais elles sont humbles et craignent la moindre offense de Dieu ; malgré toutes les larmes qu'elles répandent en secret, elles se conforment strictement à l'obéissance et souffrent en patience leur mal, comme d'autres le leur. Sans doute leur martyre est plus grand, mais leur récompense au ciel n'en sera que

plus belle ; elles font leur purgatoire sur la terre et n'auront pas à le faire dans l'autre monde.

Quatre ou cinq mois avant de fonder ce monastère de Saint-Joseph à Malagon, je rencontrai un jeune gentilhomme, de haute naissance. Il me dit que si je voulais établir un monastère à valladolid, il me donnerait très volontiers une maison qu'il y possédait avec un grand et beau jardin ainsi qu'un magnifique enclos de vigne. Il voulut me faire immédiatement la cession de cette propriété qui était d'une haute valeur. J'acceptai l'offre. Je ne me sentais guère portée à fonder en cet endroit, parce qu'il était éloigné environ d'un quart de lieue de la ville. Comme l'offre m'était faite de

si bon cœur, je ne voulus pas manquer de réaliser la belle œuvre de ce gentilhomme, ni m'opposer à sa dévotion.

Deux mois plus tard environ, il fut pris d'un mal si subit qu'il perdit l'usage de la parole, et ne put pas bien se confesser ; mais il donna des marques nombreuses de repentir et mourut au bout de très peu de temps dans une localité très éloignée de l'endroit où je me trouvais. Le Seigneur me dit alors que son salut avait été en très grand danger ; mais que, vu le service qu'il avait rendu à sa Mère, lorsqu'il avait donné cette maison pour y établir un monastère de son Ordre, il avait eu pitié de lui ; que son âme toutefois attendrait jusqu'au jour où l'on y célébrerait la

première messe pour être délivrée du purgatoire, et qu'elle en sortirait alors.

CHAPITRE XX

LES POUVOIRS DU MALIN ESPRIT

Quand les paroles viennent du démon, non seulement elles n'engendrent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Sans parler de la grande aridité qui lui reste, l'âme ressent alors une inquiétude semblable à celle que, par une permission de Dieu, j'ai éprouvée souvent au milieu de grandes tribulations et de diverses peines intérieures. Il produit une

inquiétude dont on ne peut découvrir la cause. Il semble que l'âme résiste, se trouble et s'agite sans savoir de quoi, car ce que le démon lui fait entendre n'est pas mauvais, mais plutôt bon.

Le goût et les plaisirs que procurent les paroles du démon diffèrent souverainement, à mon avis, de ceux qui viennent de Dieu. Le démon néanmoins, pourrait, par ces douceurs, tromper celui qui ne connaît pas et n'a jamais savouré les délices du Seigneur. Je désigne par là une joie, une consolation douce, forte, pénétrante, délicieuse, tranquille ; car je ne donne pas le nom de dévotion à certaines affections de l'âme qui se manifestent par des larmes, ni à ces

petits sentiments qui, comme des fleurs naissantes, se fanent au premier souffle de la persécution.

Quand le démon nous parle, il ne procure à l'âme aucun calme intérieur. Il la laisse plutôt comme saisie de frayeur et en proie à un grand dégoût. Mais j'en suis bien persuadée, il ne trompera pas, et Dieu ne lui permettra pas de tromper une âme qui se défie absolument d'elle-même, qui est prête, tellement sa foi est vive, à endurer mille morts pour défendre un seul article du Credo. Avec cet amour de la foi que Dieu lui infuse de suite et qui constitue sa foi vive et forte, elle s'applique sans cesse à se conformer aux enseignements de l'Eglise. Elle s'éclaire près des uns et des autres ;

elle est enfin tellement affermie dans ces vérités de foi que, malgré toutes les révélations possibles, verrait-elle le ciel entrouvert, elle ne se laisserait pas ébranler sur un seul des points que l'Eglise nous propose de croire.

Je ne veux goûter ni joie, ni repos, ni aucun autre bien ; ce que je veux, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu. Tels étaient mes sentiments ; j'en étais bien certaine, ce semble, et je pouvais l'affirmer. Si, en effet, ce Maître est Tout-Puissant, comme je le crois et je le sais, si les démons sont ses esclaves, comme la foi ne me permet pas d'en douter, quel mal peuvent-ils me faire à moi, dès lors que je suis la servante de ce Seigneur et de ce Roi ? pourquoi n'aurais-je pas la force de combattre contre tout

l'enfer réuni ? je prenais à la main une croix et il me semblait en vérité que Dieu me donnait du courage. En très peu de temps, je me vis toute transformée et je n'aurais pas craint de me mesurer avec tous les démons à la fois ; il me semblait qu'avec cette croix, je pouvais facilement les vaincre tous. Aussi, je leur disais : maintenant, venez tous, je suis la servante de Dieu, je veux voir ce que vous pouvez contre moi !

Ce qui est hors de doute, à mon avis, c'est qu'ils avaient peur de moi. Je me trouvais si tranquille et si rassurée contre eux tous que toutes mes craintes antérieures se sont dissipées. Il me semblait que j'étais pour eux un objet de terreur. A mon avis, ils sont tellement lâches que,

s'ils se voient méprisés, ils n'ont plus aucun courage. Ces ennemis n'attaquent que ceux-là seuls qu'ils voient déjà se rendre à discrétion, ou les justes que le Seigneur destine à retirer un plus grand bien de l'épreuve et de la tentation.

Si les démons nous causent de l'effroi, c'est que nous nous troublons nous-mêmes par notre attachement aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs. Ils nous voient lutter avec eux contre nous-mêmes, aimer et rechercher ce que nous devrions avoir en horreur ; et alors ils unissent leurs efforts aux nôtres et nous font le plus grand mal. Nous leur fournissons nous-mêmes, pour qu'ils les retournent contre nous, ces armes qui devaient servir à

notre défense. C'est une vraie pitié ! mais, si nous pratiquons un renoncement absolu pour l'amour du Sauveur, si nous embrassons sa croix, si nous nous appliquons à le servir en toute vérité, le démon prend la fuite. Il redoute comme la peste les dispositions fondées sur la vérité. Il est ami du mensonge, et le mensonge même ; aussi il ne fera jamais de pacte avec celui qui marche dans la vérité. S'il voit notre entendement obscurci, il emploie toutes ses ruses pour fermer complètement nos yeux à la lumière. Vient-il à rencontrer quelqu'un d'assez aveugle pour chercher son repos dans les vanités d'ici-bas aussi futiles, en vérité, que des jeux d'enfants, il reconnaît à ces signes,

que ce n'est qu'un enfant ; aussi il le traite comme tel ; il s'enhardit à lui livrer de nouveaux combats non pas une fois, mais souvent.

Plaise au Seigneur que je ne sois pas du nombre de ces insensés ! que sa Majesté daigne m'accorder la grâce d'estimer comme repos ce qui est repos, comme honneur ce qui est honneur, comme plaisir ce qui est plaisir, et de ne pas faire tout le contraire ! oh ! alors, je me moque de tous les démons, et ce sont eux qui me craindront. Je ne puis concevoir les craintes qui provoquent ces exclamations : le démon ! le démon ! quand nous pouvons dire : mon Dieu ! mon Dieu ! et faire ainsi trembler l'esprit des ténèbres. Ne savons-nous pas qu'il

ne peut faire le moindre mouvement, si Dieu ne le lui permet ? pourquoi donc ces frayeurs ?

C'est en effet un grave inconvénient pour une âme d'être timide et d'avoir une autre crainte que celle d'offenser Dieu. Nous sommes au service d'un Roi tout-puissant, d'un Maître si grand qu'il peut tout et commande à tout. Nous n'avons rien à redouter, si, nous suivons, sous son regard, le sentier de la vérité avec une conscience pure. Aussi, n'ayons jamais d'autre crainte que celle d'offenser même légèrement celui qui à l'instant même peut nous anéantir. S'il est content de nous, il n'est aucun de nos ennemis qui ne soit obligé de s'humilier devant nous. On pourra me dire : cela est

vrai, mais où trouver l'âme assez droite pour contenter Dieu en tout, et n'avoir pas sujet de craindre ? mais Dieu ne nous traite pas comme le fait le monde ; il connaît notre faiblesse. Quant à l'âme, elle découvre en elle-même des signes non équivoques d'un véritable amour pour Dieu. Lorsqu'elle est arrivée à cet état dont je parle, son amour ne demeure plus caché comme au début, mais ainsi que je l'ai déjà dit, elle le manifeste par la véhémence de ses transports et du désir de voir Dieu. Tout est pour elle dégoût, fatigue et tourment, excepté de se tenir en sa compagnie ou de se dévouer pour sa gloire. Il n'y a pas de repos qui ne soit pour elle une fatigue ; car elle se voit absente de son véritable repos. Ainsi

donc, les marques de cet amour, bien loin de demeurer cachées, sont au contraire très manifestes.

Si le démon perd une seule âme, il en perd en même temps une foule d'autres, comme l'expérience le lui a prouvé. Considérez cette multitude d'âmes que Dieu à attirées à son service par le moyen d'une seule. Voyez le milliers de conversions opérées par les martyrs ou par une vierge comme sainte Ursule ! qui pourra dire combien d'âmes ont été retirées des mains du démon par saint

Le démon, à mon avis, ne peut, malgré tous ses efforts, lier nos puissances et nous troubler ; car enfin la raison reste à l'âme pour

considérer que le démon ne peut aller au-delà de ce qu'il plaît à Dieu de lui permettre.

Les peines que le démon donne ne sont jamais accompagnées de saveur ou de paix ; elles sont plutôt pleines d'inquiétude et de trouble.

Le démon est impuissant à représenter des choses qui produisent dans l'âme des opérations profondes, comme la connaissance de la grandeur de Dieu ou la connaissance de nous-mêmes, ou encore l'humilité, qui lui apportent tant de paix, de calme et de profit.

Sa Majesté sait tirer le bien du mal ; et le chemin par lequel le démon voudrait vous perdre vous servira à gagner de nouveaux mérites.

Un homme très instruit a dit que si le démon, qui est un grand peintre, lui représentait bien au vif l'image de Notre-Seigneur, il ne s'en attristerait point ; il s'en servirait pour aviver sa dévotion, et ferait ainsi la guerre au démon avec ses propres armes. Bien que le peintre soit plein de malice, nous ne devons pas pour cela manquer de révéler l'image qu'il nous présente, si elle représente Celui qui est pour nous la source de tous les biens. Il trouvait très mauvais le conseil donné par quelques-uns de faire des gestes de mépris à ces images ; car, d'après lui, nous devons révéler celle de notre Roi partout où nous la voyons.

Pour moi, j'en suis persuadée, le démon se sert de la mauvaise

humeur dans le but de chercher à séduire les âmes, et, à moins d'une extrême vigilance de notre part, il y parvient. Le principal effet de cette humeur est d'obscurcir la raison ; et quand la raison est obscurcie, que ne feront pas les passions ? il semble que là où il n'y a plus de raison, il y a de la folie.

Dieu nous préserve de ces nombreuses sortes de paix qui se trouvent chez les mondains ! qu'il ne nous laisses jamais en faire expérience, puisqu'elles n'apportent qu'une guerre qui ne finit plus ! voyez l'un de ces mondains : il s'en va très tranquille, malgré ses énormes péchés, et il est si calme malgré les vices où il est plongé, qu'il n'éprouve plus les remords de la

conscience. Or cette paix, est un signe que le démon et lui sont amis. Tant que ce mondain vivra, le démon ne veut pas lui faire la guerre. Il y a des gens si pervers qui, pour éviter cette guerre, et non pour témoigner leur amour de Dieu, se tournent un peu vers lui. Mais ceux qui agissent de la sorte ne persévèreront pas longtemps dans son service. Dès que le démon s'aperçoit de leurs sentiments, il leur donnent de nouveau les plaisirs de leurs goûts, il les ramène à son amitié, jusqu'à ce qu'il les tienne là où il leur donne à entendre combien fausse était leur paix. De ceux-là, nous n'avons pas à parler, qu'ils s'arrangent avec le démon, là où ils se trouvent !

I

LES TENTATIONS DU
DÉMON

Eh bien ! la première chose à faire maintenant, c'est de déraciner en nous l'amour de notre corps. Ce point est très difficile, car beaucoup de personnes sont fort soucieuses de leur santé.

Le démon représente à l'esprit que l'on doit se soigner pour suivre et garder la règle du monastère ; et l'on veille alors avec tant de soin sur sa

santé, (toujours dans la louable intention de suivre et de garder la règle), que l'on meurt sans l'avoir suivie complètement durant un mois, ni peut-être un seul jour. Si le démon commence à nous effrayer par la crainte de perdre la santé, nous ne ferons jamais rien.

Lorsque nous sentons certaine consolations, nous ne savons pas, en effet, si elles viennent de Dieu, ou du démon. Si elles viennent du démon, elles sont très dangereuses, parce que son but est de nous inspirer de l'orgueil. Si elles viennent de Dieu, nous n'avons rien à craindre ; car elles apportent avec elles l'humilité.

Les âmes qui sont privées de telles consolations se tiennent dans

l'humilité. Elles craignent qu'il n'y ait eu de leur faute et elles s'appliquent toujours à réaliser des progrès. Voient-elles les autres répandre une seule larme, elles s'imaginent que, n'en répandant point elles-mêmes, elles sont fort en retard dans le service de Dieu ; mais peut-être seront-elles beaucoup plus avancées que les autres. Les larmes, quelque bonnes qu'elles soient, ne sont pas toutes parfaites. L'humilité, la mortification, le détachement et les autres vertus offrent toujours plus de sécurité, et n'exposent à aucun danger. Soyez donc sans crainte ; vous pouvez arriver à la perfection comme les plus hauts contemplatifs.

Gardons-nous bien aussi, mes frères, de certaines humilités que nous

suggère le démon. Il nous jette dans les plus vives inquiétudes en nous représentant la gravité de nos péchés, et il sait troubler ainsi les âmes de beaucoup de manières. Il va jusqu'à les éloigner de la Communion et à les empêcher en particulier de faire oraison, sous prétexte qu'elles en sont indignes. S'approchent-elles de la sainte Communion, elles se demandent si elles se sont bien préparées ou non, et elles perdent ainsi le temps qu'elles auraient dû employer à profiter de la grâce. Dans leur trouble, elles vont parfois jusqu'à s'imaginer qu'à cause de leur indignité, Dieu les abandonne, et les abandonne même à tel point qu'elles en arrivent presque à douter de sa

miséricorde. Tout ce qu'elles font leur semble entouré de dangers ; toutes leurs bonnes œuvres, si excellentes qu'elles soient, leur paraissent inutiles. Le découragement leur fait tomber les bras, elles se sentent impuissantes à accomplir aucun bien, parce qu'elles s'imaginent que tout ce qui est louable chez les autres est mauvais en elles.

Considérez bien, mes frères, ce que je vais vous dire maintenant. Il peut très bien arriver que ce sentiment si profond de votre misère soit parfois un acte d'humilité, une vertu véritable ; mais parfois aussi ce peut être une très grave tentation. Je le sais, parce que je suis passés par là. L'humilité, si grande qu'elle soit,

n'inquiète pas, ne trouble pas, n'agite pas l'âme, mais elle est accompagnée de paix, de joie et de repos. Sans doute la vue de sa misère lui montre clairement qu'elle a mérité l'enfer, et la jette dans l'affliction ; il lui semble qu'en bonne justice toutes les créatures doivent l'avoir en horreur, et c'est à peine si elle ose demander miséricorde. Mais quand l'humilité est véritable, cette peine répand en l'âme une telle suavité et un tel contentement que l'âme ne voudrait pas en être privée ; elle ne trouble ni n'étreint l'âme d'aucune angoisse ; elle la dilate, au contraire, et la rend plus apte au service de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'autre peine. Elle trouble tout, elle agite tout ; elle bouleverse complètement l'âme ;

elle est remplie d'amertume. A mon avis, le démon voudrait nous faire croire que nous avons de l'humilité et, s'il le pouvait, nous amener quelquefois à perdre toute confiance en Dieu.

Lorsque vous vous trouverez dans cette épreuve, détournez le plus qu'il vous sera possible la pensée de votre misère, et fixez-la sur la miséricorde de Dieu, sur l'amour qu'il nous porte et les souffrances qu'il a endurées pour nous. Peut-être même, s'il s'agit d'une vraie tentation, n'y réussirez-vous pas, car le démon ne laissera pas votre esprit en paix, et il l'appliquera à des choses qui ne pourront que le fatiguer davantage. Ce sera déjà beaucoup si vous

reconnaissez qu'il s'agit d'une tentation.

De même encore le démon nous pousse à des pénitences excessives, pour nous faire croire que nous sommes plus pénitents que les autres, et que nous faisons quelque chose de méritant. Mais si vous vous y livrez à l'insu de votre confesseur ou de votre supérieur, ou si vous ne les abandonnez pas quand on vous l'ordonne, c'est une tentation manifeste. Ayez soin, au contraire, d'obéir coûte que coûte : car c'est en cela que consiste la plus grande perfection.

Voici encore une autre tentation très dangereuse : le démon nous inspire la certitude que rien, à ce qu'il nous

semble, ne pourrait nous faire retourner à nos fautes passées ou aux plaisirs du monde : car nous savons bien ce qu'est le monde, nous n'ignorons point que tout passe ici-bas, et ce qui nous plaît par-dessus tout, c'est le service de Dieu. Si cette tentation se présente dans les commencements, elle est très dangereuse. Forte d'une telle assurance, l'âme ne se met plus en garde contre les occasions ; elle y tombe, et plaise à Dieu que cette seconde chute ne soit pas pire que la première ! le démon voit en effet que cette âme peut lui porter tort et être utile à d'autres ; aussi n'omet-il rien pour l'empêcher de se relever. Quels que soient donc les délices et les gages d'amour que le Seigneur vous

donne, ne vous laissez jamais aller à une sécurité telle que vous ne craignez plus les rechutes, et tenez-vous en garde contre les occasions dangereuses.

Que peut-on imaginer de plus grand que l'amour et la crainte de Dieu ? ce sont deux places fortes, d'où l'âme fait la guerre au monde et aux démons. Ceux qui aiment vraiment Dieu aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, s'unissent toujours aux bons pour les soutenir et les défendre. En un mot, ils n'aiment que la vérité et ce qui est digne d'être aimé. Croyez-vous qu'il soit possible à celui qui aime vraiment Dieu, d'aimer en même

temps les vanités ? croyez-vous qu'il puisse aimer les richesses, les plaisirs de ce monde, les honneurs, les querelles et les jalousies ? son unique ambition est de contenter le Bien-Aimé. Il se meurt du désir d'être aimé de lui et consume sa vie à rechercher les moyens de lui plaire davantage. Et comment cet amour de Dieu pourrait-il se cacher ? que non ! quand il est véritable, c'est impossible ! voyez plutôt un saint Paul, une sainte Madeleine. Au bout de trois jours, saint Paul commence à manifester qu'il est malade d'amour ; Madeleine l'a montré dès le premier jour. Et comme leur amour était évident ! l'amour, sans doute, a des degrés. Il se manifeste plus ou moins, selon qu'il est plus ou

moins grand. S'il est petit, il se montre peu. S'il est fort, il se montre beaucoup. Mais qu'il soit faible ou ardent, dès lors qu'il est véritable, il se fait connaître.

Mais si vous ressentez cet amour de Dieu dont je viens de parler, et cette crainte dont je vais vous entretenir maintenant, réjouissez-vous, et soyez dans la paix. Le démon voudrait troubler votre âme et l'empêcher de jouir de faveurs si élevées ; voilà pourquoi il vous inspire de vaines erreurs, par lui-même ou par d'autres. Comme il ne peut vous gagner à sa cause, il cherche du moins à vous faire perdre quelque chose, et s'applique à nuire à des âmes qui réaliseraient de rapides progrès si elles croyaient que

Dieu peut leur accorder des grâces si hautes, et combler de ses dons des créatures aussi viles que nous ; mais parfois, il semble vraiment que nous ayons oublié ses anciennes miséricordes.

Croyez-vous que le démon ne gagne pas beaucoup à nous inspirer toutes ces craintes ? bien au contraire, et cela de deux manières : en premier lieu, il effraie les âmes qui entendent parler de ces craintes et les détourne de l'oraison, car elles ont peur d'être trompées, elles aussi. En second lieu, il diminue le nombre de ceux qui s'approcheraient de Dieu s'ils savaient reconnaître combien est grande sa bonté, puisqu'elle peut encore, je le répète, se communiquer

d'une façon si intime à de pauvres pécheurs comme nous.

Si l'âme n'avait pas de tentation, le démon lui causerait beaucoup de mal ; il l'empêcherait de gagner un plus grand nombre de mérites, ne serait-ce qu'en diminuant toutes les occasions qui l'aideraient à en acquérir, et il la laisserait dans un ravissement continu. Or, quand le ravissement est continu, je ne le regarde pas comme sûr ; et je ne crois pas possible que l'esprit de Notre-Seigneur subsiste toujours en nous dans un même état durant notre exil ici-bas.

Le démon, lui qui donne la paix à l'âme pour ensuite lui livrer une guerre beaucoup plus terrible.

Si l'âme restait toujours unie à la volonté de Dieu, elle ne se perdrait certainement pas. Mais le démon arrive avec tous ses artifices, et sous prétexte de bien, il la fait se séparer de cette volonté divine en de petites choses, et l'engage dans d'autres qu'il lui représente comme n'étant pas mauvaises ; peu à peu il en arrive à obscurcir son entendement, et à refroidir sa volonté ; il développe en elle l'amour-propre, jusqu'à ce qu'il l'éloigne enfin par des manquements successifs de la volonté de Dieu et l'amène à faire la sienne.

Il n'y a pas, en effet, de clôture si étroite où le démon ne puisse pénétrer, ni de désert si profond où il ne puisse arriver. Je vous dirai même une autre raison. Le Seigneur peut-

être le permet de la sorte pour voir comment se comporte cette âme qu'il destine à en guider d'autres, et il vaut mieux, si elle doit être imparfaite, qu'elle le soit dès le début, que quand elle pourrait nuire à beaucoup d'autres.

Voici le moyen qui me semble le plus sûr au milieu de ces dangers. Tout d'abord je suppose que nous ne cessons jamais de demander à Dieu dans notre oraison qu'il nous soutienne de sa main ; nous devons considérer toujours que, s'il vient à nous abandonner, nous tombons aussitôt, comme c'est la vérité, au fond de l'abîme. Nous devons, en outre, ne jamais avoir de confiance en nous-mêmes, car ce serait une folie. N'avançons qu'avec précaution

et prudence ; examinons où nous en sommes dans la pratique des vertus, si nous avançons ou reculons quelque peu, en particulier dans l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres, dans le désir d'être tenus pour les derniers ; examinons, en outre, comment nous accomplissons les devoirs ordinaires de la vie. Regardons-y bien et demandons à Notre-Seigneur de nous éclairer ; nous verrons alors aussitôt nos profits ou nos pertes.

Notre amour-propre peut encore se glisser en cela. Voici ce que j'ai éprouvé moi-même quelquefois. Quand je venais de communier et que l'hostie devait être encore presque tout entière en moi, j'aurais voulu, en voyant les autres sœurs

communier, ne pas l'avoir fait pour le faire de nouveau. Ce désir se reproduisait fréquemment ; dans les débuts je n'y voyais rien de répréhensible ; mais je finis par remarquer qu'il y avait là plus de satisfaction personnelle que d'amour de Dieu. Quand, en effet, nous allons communier, nous éprouvons en général de la douceur et de la tendresse ; et c'est cela qui m'attirait.

CHAPITRE XXI

LE BIEN DES ÉPREUVES

Toutes les épreuves font faire à l'âme des progrès. Il ne nous est pas possible d'ailleurs d'être ici-bas des anges ; ce n'est point notre nature.

Aussi je ne me trouble pas quand je vois une âme aux prises à des tentations très violentes. Car si elle a l'amour et la crainte de Dieu, elle en sortira avec de grands profits.

Je l'ai vu bien des fois par ma propre expérience, il n'y a rien de plus efficace que l'eau bénite pour repousser les démons et les empêcher de revenir. La croix aussi les met en fuite, mais ils reviennent. La vertu de l'eau bénite doit être bien grande.

CHAPITRE XXII

LE PÉCHÉ

J'ai un grand compte à rendre à Dieu pour les mauvais exemples que j'ai donnée aux autres. Plaise à Dieu de me pardonner si j'ai été cause de beaucoup de maux ; mon intention n'était pas du moins aussi mauvaise que mes actes.

Il n'y a pas de toxique au monde qui empoisonne aussi promptement le corps que l'orgueil ne tue la perfection.

Je vous en conjure, mes frères, sachez tirer profit de vos fautes, pour bien connaître votre misère, et qu'elles nous donnent une meilleur vue.

Il se présent encore beaucoup de petites choses qui en soi ne paraissent pas péché, et qui sont cependant des fautes.

Aussi donc, mes filles, le Seigneur conduit les âmes par beaucoup de voies ; mais tremblez si vous ne regrettez pas les fautes que vous commettez, car il est évident qu'après le péché, même véniel, vous devez être pénétrées de douleurs jusqu'au plus intime.

Le péché nous a rendus si lâches et misérables que nous mesurons

toutes les vertus à la bassesse de notre nature.

O mes frères, ô mes frères, vous qui êtes les enfants de ce Dieu, confiance, confiance ! la Majesté à dit, vous le savez, que si nous nous repentons des offenses que nous lui avons causées, elle ne se souviendra plus de nos fautes et de nos malices.

Oh ! comme nous comprenons mal que le péché est une guerre ouverte, une guerre de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme contre Dieu !

On ne pèche que quand on a la connaissance du mal.

I

PÉCHÉ OU FAIBLESSE
?

Sa Majesté se plaît à faire resplendir ses œuvres dans la faiblesse de ses créatures, parce qu'alors elle fait mieux éclater sa puissance et réalise mieux le désir qu'elle a de nous accorder ses faveurs. Aussi il vous faut mettre à profit les vertus que Dieu vous a donnés généreusement, et rejeter les raisons que vous fournissent votre entendement et votre faiblesse, ne pas donner

l'occasion d'augmenter cette dernière en vous demandant si telle chose sera ou ne sera pas, si c'est oui ou non à cause de vos péchés que vous n'obtenez pas du Seigneur la même force que les autres. Ce n'est pas le moment de penser à vos péchés ; laissez-les de côté. Cette humilité n'est pas de mise ici ; elle se présente dans une mauvaise conjoncture. Si on vient à vous donner quelque chose qui vous honore, ou si le démon vous pousse vers une vie facile ou autres choses semblables, craignez que par vos péchés vous ne puissiez-vous conduire avec rectitude. Mais lorsque vous aurez à souffrir quelque chose pour Notre-Seigneur ou pour le prochain, n'ayez aucune crainte de

vos péchés. Vous pouvez apporter à accomplir une de ces actions une charité si grande qu'elle suffira à effacer tous vos péchés ; c'est là ce que le démon redoute et voilà pourquoi il vous rappelle à ce moment vos péchés à la mémoire. Soyez certains que le Seigneur n'abandonne jamais les âmes qui l'aiment quand c'est pour lui seul qu'elles s'exposent. Mais examinez bien si vous n'avez pas d'autres vues, comme celles d'un intérêt personnel, car je ne m'adresse qu'à ceux qui veulent contenter le Seigneur dans la plus grande perfection possible.

Voilà pourquoi je vous le répète, si le Seigneur daigne dans sa miséricorde vous fournir l'occasion d'accomplir par amour pour lui des actes

vertueux, ne vous préoccupez pas d'avoir été pécheurs. Il faut que la foi domine alors votre misère. Mais ne vous étonnez pas si, sur le point de prendre votre détermination et même après, vous éprouvez de la crainte et de la faiblesse. N'en faites pas cas, à moins que ce ne soit pour vous tenir davantage sur vos gardes. Laissez la chair se plaindre, c'est son office. Considérez ce que dit notre bon Jésus dans la prière qu'il fit au jardin des Olives : " la chair est faible " ; souvenez-vous de cette sueur si extraordinaire et si pénible dont il fut baigné. Or, si cette chair divine et immaculée est faible, au dire de Sa Majesté, comment voulons-nous que la nôtre soit assez forte pour ne pas sentir ici-bas la

persécution et les travaux qui peuvent venir l'affliger ? mais au plus fort des tourments, la chair sera déjà comme assujettie à l'esprit. Elle unit alors sa volonté à celle de Dieu et ne se plaint pas. Je me représente maintenant comment notre bon Jésus montre la faiblesse de son humanité avant ses souffrances, et une si grande force lorsqu'il y est plongé. Non seulement il ne se plaint pas, mais extérieurement il ne fait rien qui montre de la faiblesse au milieu de ses souffrances. En se tenant au jardin des Oliviers, il dit : " mon âmes est triste jusqu'à la mort ", et lorsqu'il est attaché à la Croix, où il est déjà mourant, il ne se plaint pas. Quand il prie au jardin, il va réveiller ses apôtres. Mais n'avait-il

pas plus de raison de se plaindre à sa Mère et Notre-Dame, lorsqu'elle était au pied de la Croix, qui ne dormait pas certes, mais qui souffrait sans sa très sainte âme et endurait une cruelle mort ? car nous trouvons toujours plus de consolations à confier nos peines à ceux qui, nous le savons comprennent nos épreuves et nous aiment davantage. Ainsi donc ne nous plaignons pas de nos craintes, ne perdons pas courage en voyant la faiblesse de nos efforts. Mais travaillons à nous fortifier dans l'humilité ; comprenons clairement le peu que nous pouvons par nous-mêmes, car sans le secours de Dieu nous ne pouvons rien. Nous devons mettre notre confiance en sa miséricorde, mais n'en mettre

aucune en nos forces ; tant que nous n'en serons pas là, nous serons dans la faiblesse. Ce n'est pas sans une profonde raison que Notre-Seigneur nous l'a montrée. Il est clair qu'il ne craignait pas la faiblesse de la nature, puisqu'il est la force même. Il a voulu aussi nous faire considérer qu'au début de la mortification tout est pénible pour l'âme. Si elle commence à renoncer à ses aises, elle en éprouve de la peine. Quand elle foule aux pieds le point d'honneur, c'est un tourment. Si elle entend une parole déplaisante, c'est un supplice intolérable. Enfin elle se trouve abreuvée de tristesses mortelles. Mais dès le moment où elle se sera complètement

déterminée à mourir au monde, elle sera délivrée de toutes ces angoisses.

CHAPITRE XXIII

LA VANITÉ

C'était une lumière qui me montrait le peu de valeur de tout ce qui se passe et le prix d'autres biens qui sont inestimables, parce qu'ils sont éternels et que l'amour de Dieu nous procure.

Je reconnus le peu de cas qu'il faut faire des grandeurs ; car plus on est élevé, plus on a de soucis et d'ennuis. La préoccupation où l'on est de soutenir la dignité de son rang ne laisse pas vivre. Il faut manger hors

de temps et de règle, parce qu'on doit suivre les exigences de son état et non de son tempérament ; et bien souvent on choisit les mets qui conviennent au rang plutôt qu'au goût.

Oh ! quelle faveur le Seigneur accorde quand il donne sa lumière à une âme et lui montre les trésors immenses qu'on acquiert à souffrir pour lui ! on ne comprend bien cette vérité qu'après avoir tout quitté. Celui en effet qui a quelque attache à une chose, prouve par là qu'il l'estime ; et s'il a de l'estime pour elle, il lui en coûtera forcément de l'abandonner, cela lui causera de la peine de la quitter ; dès lors tout est imperfection et ruine. C'est le cas de rappeler le proverbe qui dit : celui-là

s'égare qui suit un égaré. Peut-on s'imaginer plus de perte, plus d'aveuglement et plus de malheur pour une âme que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien !

O mon Dieu ! quelle vie que la nôtre ! comme elle est pleine de misères ! nulle joie n'y est assurée, nulle chose qui ne soit sujette au changement.

J'éprouve en moi une désir beaucoup plus ardent que de coutume que Dieu ait à son service des personnes absolument détachées et nullement arrêtées par quoi que ce soit d'ici-bas, puisque tout n'y est que mensonge.

Si elle est parvenue à mépriser les choses de ce monde, c'est qu'elle a vu combien tout est vil ici-bas et

combien sont précieuses les richesses spirituelles auxquelles rien ne saurait être comparé.

Ayons toujours notre pensée fixée sur ce qui doit durer éternellement, sans nous soucier des choses d'ici-bas, qui disparaissent encore plus vite que nous-mêmes. Notre royaume n'est pas sur la terre et tout passe avec une effrayante rapidité.

O mon Dieu, ô mon Dieu ! quel terrible tourment est le mien, quand je considère ce qu'éprouvera une âme qui a toujours été ici-bas honorée, aimée, servie, estimée, fêtée, et qui, aussitôt après la mort, se voit perdue pour toujours et comprend clairement que ses supplices seront sans fin ! il ne lui

servira de rien alors de vouloir, comme sur la terre, détourner sa pensée des vérités de la foi. Elle se verra à jamais séparée de ces plaisirs qu'il lui semblait n'avoir pas même commencé à goûter. Et en effet, tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'un souffle.

I

LE DÉTACHEMENT
DES CHOSE CRÉÉES

Parlons maintenant du détachement où nous devons être. Il est tout pour nous, s'il est parfait. Je dis qu'il est tout pour nous : dès lors, en effet, que nous nous attachons seulement au Créateur, et que nous nous élevons au-dessus de toutes les choses créées, Sa Majesté nous infuse les vertus de telle sorte que si, de notre côté, nous travaillons à acquérir peu à peu la perfection dans

la mesure de nos forces, nous n'aurons plus beaucoup à combattre. Le Seigneur étendra sa main pour nous défendre contre les démons et le monde tout entier. Ne pensez-vous pas qu'il est fort important et fort bon pour nous de chercher à nous donner tout entier et sans réserve aucune à Celui qui est tout ? puisqu'il est, je le répète, la source de tous les biens.

Voilà pourquoi ceux qui s'en vont loin de leur pays font bien, si cela les aide au détachement ; mais le détachement ne dépend pas, à mon avis, de l'éloignement corporel ; il consiste à s'unir généreusement au bon Jésus, Notre-Seigneur. Comme l'âme trouve tout en lui, elle oublie tout le reste. Néanmoins l'éloignement des créatures nous

aide beaucoup au détachement, jusqu'à ce que nous ayons compris cette vérité.

Si donc nous nous surveillons beaucoup, si chacun de nous ne considère comme l'affaire la plus importante de toutes le renoncement à sa volonté propre, une foule d'obstacles nous enlèveront la sainte liberté d'esprit et empêcheront l'âme de prendre son vol vers le Créateur, dégagée de tout ce qui est terre et plomb. Voici un grand remède pour cela. Considérons sans cesse que tout est vanité et combien tout est passager. Ce sera le moyen de détourner notre affection de choses si fragiles et de la porter à ce qui ne finira jamais ; ce moyen, tout faible qu'il paraisse, communique

néanmoins peu à peu à l'âme la plus grande vigueur. Veillons, en outre, avec beaucoup de soin à ne pas avoir d'attache pour une chose, si minime qu'elle soit.

C'est néanmoins chose rude encore de nous détacher de nous-mêmes et de lutter contre notre nature, car nous sommes fort unis à nous-mêmes et nous nous aimons beaucoup.

La porte est ouverte ici à la véritable humilité. Cette vertu et celle du renoncement marchent toujours ensemble, à mon avis.

Là où règnent le point d'honneur et l'amour des biens temporels, il n'y a point de détachement.

Il n'y a pas de sécurité en cette vie.

C'est une bien grande misère que celle de notre vie ici-bas. Nous devons toujours être comme ceux qui ont des ennemis à leur porte ; ils ne peuvent dormir ou manger que les armes à la main, car ils redoutent à tout instant que l'on ne fasse quelque brèche à leur forteresse. O mon Seigneur et mon Bien, comment voulez-vous que nous aimions une vie si misérable ? il nous serait impossible de ne pas vouloir et de ne pas demander que vous nous en sortiez, si nous n'avions l'espérance de la perdre pour vous, ou de la consacrer véritablement à votre service, et surtout si nous ne comprenions que telle est votre volonté.

L'union à tout ce qui n'est pas Dieu n'apporte ni délices, ni satisfaction, ni paix, ni joie. Quant à l'union avec Dieu, elle est au-dessus de toutes les joies de la terre, de toutes les délices, de tous les contentements, et les surpasse de beaucoup.

Son détachement des créatures est beaucoup plus profond parce qu'elle constate maintenant que seul le Créateur peut la consoler et la satisfaire.

Plus on est plongé dans les choses du monde, plus aussi on oublie de rechercher ce qui est éternel.

C'est, en effet, quand on est privé des biens temporels que l'on acquiert les biens spirituels ; et ceux-ci, à coup

sûr, nous procurent un autre rassasiement et une autre paix.

On se réjouit d'avoir de la fortune, mais on ne considère pas que ces biens ne nous appartiennent pas, que Dieu ne nous les a donnés que comme à ses intendants, pour les distribuer aux pauvres ; or, il faudra lui rendre un compte exact de tout le temps qu'on les aura gardés inutilement dans le coffre, sans en faire profiter les pauvres qui pouvaient souffrir.

Il est bon de n'accorder aux richesses que l'estime qu'elles méritent.

il n'y a pas de sécurité pour nous ici-bas.

CHAPITRE XXIV

IDOLES ET STATUES

Entrant un jour dans l'oratoire, je vois une statue qui représentait le Christ tout couvert de plaies. La dévotion qu'elle inspirait fut si grande qu'en la voyant je me sentis complètement bouleversée, tant elle rappelait ce que le Seigneur avait enduré pour nous. Une telle douleur s'empara de moi, que mon cœur semblait se briser. Je me prosternais aux pieds de mon Sauveur, en répandant un torrent de larmes, et le

suppliais de me donner enfin la force de ne plus l'offenser.

J'avais lu dans un livre que c'était une imperfection d'avoir des images curieuses ; aussi, je ne voulais plus qu'il en restât une seule dans la cellule. Déjà il m'avait semblé conforme à la pauvreté de n'avoir que des images en papier ; quand donc je fis ensuite cette lecture, je n'en voulais plus que de cette sorte. Voici ce que le Seigneur me dit à un moment où je ne songeais plus à cela : " ce n'est pas là une bonne mortification. Lequel vaut le mieux ? la pauvreté ou la charité ? c'est évidemment la charité ; ne laisse donc point de côté ce qui peut la réveiller, et ne l'enlève point à tes religieuses ; le livre que tu as là parle

non des images, mais des ornements et des dessins artistiques qui les entourent. La ruse du démon consiste précisément à enlever aux luthériens tout ce qui pourrait réveiller leur amour pour Dieu ; voilà pourquoi ces infortunés courent à leur perte. "

Chaque fois, en effet, que nous voyons une belle image, nous ne lui refusons pas notre estime, même dans le cas où nous savons qu'elle est l'œuvre d'un homme mauvais. Nous ne nous préoccupons pas du peintre pour ne pas nous priver de la dévotion que nous cause l'image. Le bien ou le mal ne se trouve pas dans la vision de l'image, elle-même, mais dans celui qui la regarde et n'en tire pas profit faute d'humilité. Si

nous sommes humbles, le vision serait-elle l'œuvre du démon, ne nous causera aucun mal ; si, au contraire, nous ne le sommes pas, la vision, aurait-elle Dieu pour auteur, ne produira aucun bon fruit en nous.

Supposons maintenant que le démon produise ces visions pour nous faire tomber dans l'orgueil. Si l'âme, qui les regarde comme venant de Dieu, s'humilie, reconnaît qu'elle n'a point mérité une telle grâce, et s'efforce d'être plus fidèle à servir Sa Majesté, parce qu'elle se voit enrichie quand elle n'est pas même digne de manger les miettes qui tombent de la table où sont assises les personnes qu'elle sait ainsi favorisées, je veux dire, d'être la servante de ces âmes ; si elle les confond, commence à embrasser

généreusement la pénitence, s'adonne davantage à l'oraison, veille avec plus de soin à ne pas offenser ce Seigneur de qui elle croit recevoir cette faveur ; si enfin elle obéit avec plus de perfection, je l'affirme, le démon ne reviendra plus la tenter, mais il s'enfuira tout honteux, sans lui avoir causé aucun mal.

I

LA FOI ET LES
ŒUVRES

Je désirais rendre quelque service à Notre-Seigneur dans une circonstance qui se présentait ; après réflexion, je m'en jugeai bien incapable, et je dis en moi-même : pourquoi, Seigneur, voulez-vous mes œuvres ? il me répondit : " pour voir ta volonté, ma fille. "

Dieu mesure notre récompense à l'amour que nous lui portons. Cet

amour, mes frères, ne doit pas être un produit de notre imagination ; il faut le prouver par les œuvres. Ne croyez pas néanmoins que le Seigneur ait besoin de nos œuvres ; il se contente de trouver en nous la volonté ferme de les accomplir.

O mes filles, que Dieu est un bon payeur ! rien ne lui échappe ; il voit tout ; il entend tout ! aussi, quelque petits que soient les services que vous puissiez lui rendre ne laissez pas de les accomplir par amour pour lui. Sa Majesté vous les paiera, car elle ne regarde que l'amour qui vous anime à les accomplir.

II

LES ŒUVRES DE LA
FOI

Les actes intérieurs et les paroles sont peu de chose par eux-mêmes, en comparaison de tout le mérite qu'il y a à conformer nos œuvres. Que ceux d'entre-vous qui ne pourra réussir à faire l'un et l'autre immédiatement s'y exerce peu à peu. Qu'il sache plier sa volonté, s'il veut que l'oraison lui profite.

Jetez les yeux sur le Crucifié, et toutes les difficultés vous paraîtront peu de chose. Quand Sa Majesté nous montre son amour par des œuvres si étonnantes et des tourments si épouvantables, comment prétendrait-on lui plaire par de simples paroles ? savez-vous quand on est vraiment spirituel ? c'est quand on se fait l'esclave de Dieu et que, à ce titre, non seulement on porte son empreinte qui est celle de la Croix, mais qu'on lui remet sa liberté, afin qu'il puisse nous vendre comme les esclaves de l'univers tout entier, ainsi qu'il l'a été lui-même. D'ailleurs si nous étions traités ainsi, il n'y aurait aucune injustice pour nous, mais au contraire une très haute faveur. Dès lors que l'on n'est

pas déterminé à ce sacrifice, on n'a pas, croyez-moi, réalisé beaucoup de progrès. Car tout cet édifice, je le répète, a pour fondement l'humilité. Tant qu'il n'y a pas une humilité vraie, Notre-Seigneur, même dans votre avantage, ne l'élèvera pas très haut, pour ne pas l'exposer à crouler.

Ainsi donc, pour que cet édifice ait des fondements solides, chacun d'entre vous doit s'appliquer à être le plus petit de tous et l'esclave de tous. Vous examinerez bien, en outre, comment et par quel moyen vous pouvez leur être agréables et leur rendre service.

Pour atteindre ce but, le fondement de votre édifice ne doit pas reposer uniquement sur la prière et la

contemplation. Si vous ne cherchez pas à acquérir les vertus, et si vous ne vous y exercez pas, vous resterez toujours comme des nains ; et encore plaise à Dieu que votre état soit seulement de ne pas grandir, car, vous le savez, celui qui n'avance pas recule ! pour moi, je regarde comme impossible que l'amour, là où il est, se contente de rester dans le même état.

CHAPITRE XXVI

LA TOLÉRANCE DE DIEU

Dieu, je pense, a permis qu'à cause de mes péchés, mes soi-disant confesseurs se soient trompés et m'aient trompés.

I

LA PATIENCE DU
SEIGNEUR

Ne vous découragez point si vous ne répondez pas immédiatement à la voix du Seigneur. Sa Majesté sait attendre des jours et des années, surtout quand elle découvre en nous de la persévérance et de bon désirs.

CHAPITRE XXVII

POURQUOI NE POUVONS-NOUS PAS VOIR DIEU ?

L'âme qui a offensé Dieu conçoit beaucoup plus de douleur et d'affliction à la vue de l'amour si plein de tendresse et de douceur que manifeste ce visage ineffablement beau, que de crainte à la vue de sa Majesté.

Et si vous ne voiliez pas votre grandeur, comment une âme si

souillée et méprisable oserait-elle s'approcher si souvent de la sainte table et s'unir à une telle Majesté ? que les anges et toutes les créatures vous louent de ce que vous daignez ainsi accommoder vos mystères à notre faiblesse ! pour nous faire jouir de faveurs si souveraines vous prenez soin de ne point nous effrayer par votre pouvoir infini ; sans cela, pauvres et fragiles comme nous sommes, nous n'oserions jamais prétendre à un tel bonheur, et il pourrait nous arriver ce qui advint à un laboureur. Voici le fait ; je le sait d'une manière certaine. Il trouva un trésor qui dépassait de beaucoup tout ce que son esprit borné pouvait imaginer. Se voyant en possession de ce bien, il conçut une telle

affliction, un tel souci de ne savoir à quoi l'employer, qu'il tomba dans une tristesse profonde et ne tarda pas à en mourir. Si, au lieu de trouver ce trésor tout à la fois, il l'eût reçu par parties, il aurait pu s'en servir pour soutenir son indigence, il eût goûté plus de joie que dans la pauvreté et il n'en eût pas perdu la vie.

O richesse des pauvres ! comme vous savez admirablement secourir les âmes ! au lieu de leur découvrir en une fois tous vos trésors, vous les leurs montrez peu à peu.

Si vous regrettez de ne pas le voir des yeux du corps, considérez que cela ne vous convient pas.

CHAPITRE XXVIII

SOUS LE REGARD DE DIEU

Sans doute, nous sommes tous sous le regard de Dieu : mais, à mon avis, les âmes qui s'occupent d'oraison y sont d'une manière spéciale, parce qu'elles voient qu'il les considère ; les autres, au contraire, peuvent durant plusieurs jours ne pas se rappeler que Dieu les voit.

CHAPITRE XXIX

LES DONS DE DIEU

J'ai, ce me semble, beaucoup plus de compassion pour les pauvres que précédemment. Leur misère me touche avec tant de force et mon désir de les secourir est tel, que si je m'écoutais, je leur donnerais jusqu'à mes vêtements. Je n'ai aucune répugnance à leur parler, ou à les toucher. C'est là, je le vois, un don de Dieu.

Il me semble que je ne pourrais pas, malgré mes efforts, avoir de la vaine

gloire, ni imaginer qu'une seule des vertus qui sont en moi vient de moi ; car, il y a peu de temps, je vis que, durant de longues années, je n'en avais possédé aucune.

Voici une comparaison sur les dons de Dieu

Voyant donc les soldats présents et désireux de le servir, le capitaine, qui connaît d'ailleurs leurs aptitudes, leur distribue les emplois d'après leur valeur respective ; s'il ne les trouvait pas présents, il ne leur confierait aucune charge, et ne leur demanderait aucun service. Il en va de même pour Dieu.

CHAPITRE XXX

LA VIE APRÈS LA MORT

O mort, ô mort, je ne sais comment on peut te redouter, puisque c'est en toi qu'est la vie ! mais, d'un autre côté, comment ne pas la craindre, quand on a passé une partie de son existence à ne pas aimer son Dieu ?

Depuis cette faveur que j'ai eue dans l'oraison, je ne crains presque plus la mort que j'avais toujours tant redoutée. Mourir me semble maintenant la chose la plus facile pour celui qui sert Dieu, puisqu'en un instant l'âme est délivrée de la

prison du corps et placée dans le lieu de son repos. Ce vol d'esprit, ces ravissements où Dieu nous élève et nous découvre des secrets si profonds ressemblent, je crois, à ce qui se passe au moment où l'âme sortant du corps se voit tout à coup en possession du souverain Bien. Je ne parle pas des douleurs de la séparation ; il n'y a pas à en faire grand cas ; d'ailleurs ceux qui auront aimé véritablement Dieu et méprisé toutes les choses d'ici-bas doivent avoir une mort plus douce.

Considérez que c'est Dieu qui vous défend de vos ennemis. Si tout cela ne suffit pas pour vous retenir, sachez que vous ne pouvez rien contre son pouvoir, et que tôt ou tard vous devez expier dans un feu

éternel cet excès d'audace et de hardiesse.

CHAPITRE XXXI

LE BONHEUR DU ROYAUME DU CIEL

Maintenant voici, à mon avis, le bonheur immense que l'on goûte, entre beaucoup d'autres, dans le royaume du ciel. L'âme n'y fait plus aucun cas des choses de la terre ; elle trouve le repos et la gloire au-dedans d'elle-même ; elle se réjouit de la joie de tous ; elle possède une paix perpétuelle ; elle éprouve une satisfaction profonde en voyant que tous les élus sanctifient ou louent le

Seigneur et bénissent son nom, sans que personne ne l'offense. Tous, en effet, l'aiment, et l'âme elle-même n'a d'autre occupation que celle de l'aimer ; elle ne peut cesser de l'aimer, parce qu'elle le connaît. C'est de la sorte que nous l'aimerions sur la terre, si nous le connaissions ; sans doute ce ne serait ni avec la même perfection, ni aussi essentiellement que les habitants du ciel ; mais nous l'aimerions d'une tout autre manière que nous le faisons.

CHAPITRE XXXII

LA TRINITÉ

Il fût donné à mon âme, par une certaine représentation ou image de la vérité, de voir, autant du moins que ma faiblesse en était capable, comment il y a trois personnes en un seul Dieu. Il me semblait, que ces trois personnes me parlaient, qu'elles se reproduisaient distinctement au dedans de mon âme et me disaient : à partir de ce jour, tu verras en toi du progrès sur trois choses dont chacune de nous te fais don : la

charité, la joie dans la souffrance et le sentiment de cette charité qui s'enflammera dans ton âme. Je compris le sens de ces paroles du Seigneur : " les trois personnes divines habiteront dans l'âme qui est en état de grâce. " Je voyais, en effet, la sainte Trinité présente au-dedans de moi de la manière que j'ai exposée.

Ce qui fut représenté à mon esprit, ce sont trois personnes distinctes, qu'on peut voir et à qui on peut parler séparément. Depuis lors, j'ai considéré que le Fils seul à pris la chair humaine, ce qui montre bien cette vérité. Ces trois personnes s'aiment, agissent en commun et se connaissent. Mais si chacune est par elle-même, comment disons-nous

que les trois ne sont qu'une seule essence ? or nous le croyons. C'est là une vérité absolue, et je serais prête à endurer mille morts pour la soutenir. Ces trois personnes n'ont qu'une seule volonté, qu'un seul pouvoir, qu'une seule autorité. Aussi l'une ne peut rien sans l'autre, et toutes les créatures n'ont qu'un seul Créateur. Le Fils pourrait-il sans le Père créer une fourmi ? non ; car ils n'ont qu'un seul pouvoir ; il en est de même du Saint-Esprit. Il n'y a donc qu'un seul Dieu tout-puissant, et les trois personnes ne sont qu'une même Majesté. Quelqu'un pourrait-il aimer le Père sans aimer le Fils et le Saint-Esprit ? non ; celui qui honore l'une de ces trois personnes les honore toutes les trois ; celui qui en offense

une offense les trois. Le Père peut-il être sans le Fils et sans le Saint-Esprit ? non ; parce qu'ils ne sont qu'une seule essence, et là où se trouve l'un d'entre eux, ils se trouvent tous les trois ; on ne saurait les séparer.

A propos de la trinité ; trois en un : mais leur volonté est une.

Les trois personnes de la Trinité sont distinctes, mais une seule substance, un seul pouvoir, une seule sagesse et un seul Dieu.

Jean 14 v 23 : si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui et nous nous ferons une demeure chez lui.

Bien que l'union soit la jonction de deux choses en une seule, ces deux choses peuvent se séparer et subsister chacune de son côté ; on voit ordinairement, en effet, que cette faveur de l'union que Notre-Seigneur accorde passe promptement, et que l'âme reste ensuite privée de cette compagnie ; du moins dis-je, elle ne la sent pas.

Je dirai que l'union dont il s'agit peut être comparée à celle de deux cierges de cire qui sont si bien unis que leur lumière n'en est plus qu'une ; ou bien à la mèche, à la lumière et à la cire qui ne sont qu'un seul cierge.

CHAPITRE XXXIII

AVIS ET PENSÉES
DIVERSES

Si j'avais un conseil à donner aux parents, je leur dirais de bien considérer avec qui leurs enfants sont en rapport à cet âge ; car ils courent un grand danger, vu que notre nature est plutôt portée au mal qu'au bien, comme l'expérience me l'a prouvée.

Je suis effrayée parfois quand je vois les torts causés par une mauvaise compagnie ; si je n'en avais fait

l'expérience, je ne pourrais jamais le croire. C'est surtout au temps de la jeunesse que le danger doit être plus grand. Aussi, je voudrais que les parents instruits par mon exemple fussent très vigilants sur ce point.

La vertu qu'on voit briller chez les autres est très contagieuse.

Le Seigneur m'a accordé la grâce de procurer du contentement à toutes les personnes avec lesquelles je me suis trouvée et d'en être très aimée.

Notre-Seigneur semblait chercher et chercher encore les moyens de me ramener à lui. Une circonstance pouvait, ce me semble, justifier quelque peu ma conduite passée, si je n'avais eu tant de fautes à me reprocher. Il s'agissait, en effet, de

relations qui semblaient pouvoir aboutir à une alliance honorable pour moi.

Ce que je regardais avant tout, c'était le bien de mon âme. Quant à mon repos, je n'en tenais aucun compte.

Je communiais et je me confessais beaucoup plus souvent. Mon âme le désirait d'ailleurs. J'affectionnais extrêmement la lecture des bons livres. Un repentir très profond s'emparait de moi, dès que j'avais offensé Dieu ; et souvent, je m'en souviens, je n'osais plus faire oraison, car je redoutais comme un grand châtiment la douleur cruelle que je devais y ressentir de l'avoir offensé. Cette disposition prit ensuite de telles proportions que je

ne sais à quoi comparer un pareil tourment. Jamais cependant il n'y eut de crainte, ni petite, ni grande ; mais quand je me rappelais les délices dont le Seigneur me favorisait dans l'oraison, ou l'étendue de mes obligations envers lui, et que je voyais de quelle manière déplorable je le payais de retour, j'en demeurais accablée. Je me reprochais vivement de répandre tant de larmes pour mes fautes, quand je constatais mon peu d'amendement. Mes résolutions et mon chagrin ne suffisaient pas à me préserver des chutes, dès lors que je m'exposais aux occasions. Mes larmes me semblaient trompeuses, et mes fautes apparaissaient ensuite plus grande à mes yeux, car je voyais

la grâce que le Seigneur me faisait de les pleurer et d'en concevoir un si vif regret.

Plaise à Dieu qu'on n'y prenne pas pour vertu ce qui est péché, comme cela m'arrivait très souvent ! il est si difficile de faire comprendre cette vérité que le Seigneur doit lui-même y mettre la main d'une façon spéciale.

C'est là, ce me semble, une ruse que le démon emploie, parce qu'elle sert admirablement son but. D'un côté, il pousse les âmes fidèles à ne point manifester leurs désirs ardents d'aimer Dieu et de lui plaire, tandis que, de l'autre, il excite les âmes mondaines à découvrir leurs intentions coupables. Ces usages

sont tellement établis qu'on s'en fait gloire, ce semble, et on rend publiques les offenses qu'on fait à Dieu sur ce point.

Dieu conduit les âmes par des voies différentes et des moyens très divers.

Une âme qui se remet entièrement entre les mains de Dieu ne se préoccupe pas plus du bien que du mal qu'on peut dire d'elle, si elle comprend bien qu'elle n'a rien d'elle-même et que la grâce de le comprendre vient évidemment de la main du Seigneur.

Celui qui sera l'objet d'une faveur excitera la jalousie de tous.

Voulant un jour me consoler, le Seigneur me dit avec beaucoup

d'amour de ne pas avoir de chagrin. Il ajouta que nous ne pouvions pas en cette vie mortelle demeurer toujours dans le même état, que tantôt je serais dans la ferveur, et tantôt dans la paix, ou enfin dans les tentations, mais que je devais espérer en Lui et ne pas craindre.

A certaines heures, ma foi est très vive. Dieu, ce me semble, ne peut abandonner l'âme qui le sert ; je n'ai pas le moindre doute sur cette vérité.

Dieu m'a accordé par les visions dont il m'a favorisée de plus vifs désirs de le servir, une soif plus grande de solitude, un détachement plus complet des choses d'ici-bas, comme je l'ai dit ; il m'a donné à comprendre par là le peu de cas qu'il

faut faire de tout, alors même qu'il s'agirait de laisser ceux et celles avec qui j'étais liée par l'amitié ou la parenté.

On peut ainsi comparer la nature, sa beauté, ses bienfaits, ses qualités, mais aussi ses défauts, qui ne sont autre chose que des moyens qui nous révèlent cette perfection qui ne peut venir que de Dieu, et qui nous inspire les plus vifs désirs de le servir.

Après ses faveurs elle se trouve beaucoup plus humble et désireuse de servir toujours un Maître si puissant qui peut réaliser ce que nous ne pouvons même pas comprendre sur la terre.

J'étais un jour très préoccupée des moyens de réformer l'Ordre, quand Notre-Seigneur me dit : " fais ce qui est en ton pouvoir ; laisse-moi agir et ne te préoccupe de rien ; jouis des faveurs dont tu es comblée, car elles sont grandes. Mon Père met ses délices en toi, et le Saint-Esprit t'aime. "

Jésus lui dit : " tant que l'on est sur la terre, le profit spirituel ne consiste pas à se procurer près de moi de plus grandes joies, mais à accomplir ma volonté. "

Il ajoute : " préviens-les de ne pas se guider par un seul passage de la sainte Ecriture, mais de considérer aussi les autres : eh quoi !

pourraient-ils par hasard me lier les mains ?

" De quoi t'affliges-tu, pauvre petite pécheresse ? ne suis-je pas ton Dieu ? ne vois-tu pas combien je suis offensé là-bas ? si tu m'aimes, pourquoi n'as-tu pas de douleurs des offenses qui me sont faites ? "

Les voies par lesquelles Dieu conduit les âmes sont différentes.

Si on met les gens en prison, c'est afin qu'elle ne puisse pas communiquer aux autres un mal incurable.

Sachez que Dieu peut tout et que nous n'avons de pouvoir qu'autant qu'il nous en accorde.

Toutes les personnes qui veulent tendre à la perfection, doivent fuir de mille lieues des paroles comme les suivantes : " j'avais raison ; on m'a fait tort ; celle qui m'a fait cela n'avait pas raison. "

En nous surmontant dans des choses même très petites, nous nous habituons à remporter la victoire dans les grandes.

Dieu nous préserve de dire, lorsque nous ferons quelque chose d'imparfait : nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saints ! bien que nous ne le soyons pas, considérez quel avantage il y a à penser que nous pourrions le devenir avec l'aide de Dieu, si nous nous y appliquions. Ne craignez pas

qu'il nous manque, si nous ne négligeons rien de notre part.

Il vous semble que j'arrive enfin à traiter de l'oraison. Mais auparavant j'ai à vous parler quelque peu d'une chose très importante : elle concerne l'humilité et est très nécessaire. Nous avons le plus grand intérêt à pratiquer sérieusement l'humilité.

Parfois le Seigneur vient tard, mais alors il paie bien et il donne autant en une seule visite qu'il a donné peu à peu à d'autres en plusieurs années.

La vraie humilité consiste beaucoup à accepter promptement et avec joie ce qu'il plaît au Seigneur d'ordonner à notre égard, et à nous considérer comme indignes d'être appelés ses serviteurs.

Voulez-vous savoir si vous êtes vraiment avancés dans la vertu ? que chacun d'entre vous examine s'il se croit le plus misérable de tous, et s'il le manifeste par des œuvres qui portent les autres dans la voie du progrès et du bien. Si oui, alors vous êtes sur le bon chemin.

Nous méditons sur le monde ou la fragilité de ses biens pour les mépriser ; et, sans nous en douter, nous nous occupons de plusieurs choses qui nous plaisent en lui.

Veillez considérer que le Seigneur appelle tout le monde. Or, il est la vérité même ; on ne saurait douter de sa parole. Si son banquet n'était pas pour tous, il ne nous appellerait pas tous, ou alors même qu'il nous

appellerait, il ne dirait pas : " je vous donnerai à boire. " Il aurait pu dire : venez tous, car enfin vous n'y perdrez rien, et je donnerai à boire à ceux qu'il me plaira. Mais, je le répète, il ne met pas de restriction ; oui, il nous appelle tous. Je regarde comme certain que tous ceux qui ne resteront pas en chemin boiront de cette eau vive. Plaise au Seigneur, qui nous le promet, de nous donner la grâce de la chercher comme il faut ! je le lui demande par sa bonté infinie.

Le vrai serviteur de Dieu, en effet, celui que Sa Majesté éclaire et conduit dans la voie sûre à cela de particulier, qu'au milieu des terreurs du chemin, il sent croître en lui le désir de ne point s'arrêter.

Notre-Seigneur prend tout en compte, et s'accommode en tout à nos désirs.

Ne craignez pas qu'il laisse sans récompense la plus simple action, comme celle de lever les yeux au ciel en vous souvenant de lui.

Si Dieu demeure au milieu de nous, c'est uniquement pour nous aider, nous encourager et nous soutenir, afin que cette volonté du Père céleste dont nous avons parlé s'accomplisse en nous.

Voilà tout le bien que peut souhaiter ici-bas une âme vraiment spirituelle, parce qu'elle trouve là une sécurité profonde.

Ainsi donc, mes frères, appliquez-vous, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, à être affables, à vous conduire, vis-à-vis de toutes les personnes avec lesquelles vous aurez à traiter, de telles sortes qu'elles aiment votre conversation, désirent imiter votre manière de vivre et d'agir, ne s'effraient pas enfin et ne s'effarouchent pas de la vertu.

Quand Dieu accorde ses faveurs à certaines âmes, ce n'est pas parce que ces âmes sont plus saintes que d'autres à qui il les refuse, mais parce qu'il veut manifester sa grandeur, comme nous le voyons dans saint Paul et sainte Madeleine. Il nous invite d'ailleurs par là à le louer dans ses créatures.

Dieu, en effet, aime beaucoup que nous ne fixions pas de limite à ses œuvres.

La véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain.

N'allons donc pas croire que nous entrerons au ciel si nous ne rentrons en nous-mêmes, pour nous connaître, pour considérer notre misère, pour savoir quelles sont nos obligations envers Dieu et implorer souvent sa miséricorde ; ce serait une folie. Le Seigneur lui-même nous dit : personne ne montera à mon Père si ce n'est par moi ; il a ajouté : qui me voit, voit aussi mon Père. Or, l'âme qui ne jette jamais sur lui les regards, qui ne considère jamais ses obligations envers lui, ni

la mort qu'il a endurée pour nous, comment peut-elle le connaître ? je me le demande, comment peut-elle accomplir de bonnes œuvres à son service ?

Considérons nos propre fautes, et non celles du prochain.

Le manque de connaissance nous fait souffrir dans le chemin spirituel.

Renonçons à notre amour-propre et à notre volonté propre ; détachons-nous de toutes les choses de la terre ; livrons-nous à la pénitence, à l'oraison, à la mortification, à l'obéissance et à toutes les autres pratiques de vertus que nous connaissons.

L'amour n'est jamais oisif.

Voilà comment Dieu nous donne à comprendre quelque chose de ce qu'il nous réserve au ciel, où notre bonheur ne sera jamais interrompu, et où nous serons à l'abri des travaux comme des dangers auxquels on est exposé sur cette mer bouleversée par les tempêtes.

L'âme, en effet, voit clairement que si elle possède quelque bien, elle le tient de Dieu et nullement d'elle-même ; car peu avant elle se voyait pauvre et couverte de grands péchés.

Elle différencie la provenance des paroles que l'âme entend parfois : elles peuvent provenir soit du démon, soit de Dieu, soit de la propre imagination.

Elle ajoute : toutefois, que ne fera pas le démon avec toutes ces imaginations qu'il représente à l'âme ! il la plonge dans la peine et le découragement.

Lorsque les paroles sont le produit de l'imagination, elles ne confèrent ni certitude, ni paix, ni joie intérieure.

L'âme est une même chose avec l'esprit.

Le Seigneur veut que nous nous considérions comme si misérables que nous ne méritons point que Sa Majesté accomplisse de miracles, mais que nous nous aidions en tout ce qui dépend de nous. Pour moi, je suis persuadée que telles doivent être nos dispositions jusqu'à la mort,

quelque parfaite que soit notre oraison.

Ainsi donc, quand ce feu d'amour n'est pas allumé dans la volonté et que l'on ne sent pas Dieu présent, il faut le chercher ; voilà ce que Sa Majesté veut que nous fassions. Nous devons, comme saint Augustin le dit, demander aux créatures quel est celui qui les a faites.

Il est très important, quelque spirituel que l'on soit, à ne pas fuir les choses corporelles au point de nous imaginer que même la très sainte Humanité de Notre-Seigneur nous fait tort.

Le Seigneur nous montre avec évidence, par différentes manières,

son amour dans des apparitions ou des visions les plus admirables.

C'est pourquoi, il arrive parfois que l'âme qui ne songe nullement à être l'objet d'une faveur et qui n'a jamais cru l'avoir méritée, sent près d'elle Jésus-Christ Notre-Seigneur, sans le voir cependant des yeux du corps ni des yeux de l'âme. On appelle cela une vision intellectuelle.

C'est une faveur de Dieu qui fait naître dans l'âme beaucoup de confusion et d'humilité, tandis que le démon produit un effet tout contraire.

Cette présence de Dieu qui se tient à notre côté fait que notre attention est sans cesse en éveil. Sans doute, nous savons que Dieu est présent à toutes

nos œuvres. Mais notre nature est telle que nous l'oublions souvent, tandis que l'âme favorisée de cette grâce n'a pas de distraction ; le Seigneur, qui est près d'elle, la maintient toujours attentive.

Ces faveurs sont un secours, pour aider l'âme à devenir une grande servante de Dieu, si elle fait ce qui dépend d'elle.

Elle différencie toujours les visions qui viennent soit de Dieu, soit du démon, ou encore de l'imagination.

Pour le Sauveur, parler c'est agir.

Essayons de l'imiter.

Nous devons, même dans la pratique du bien, user de modération et de mesure, sous peine de ruiner notre

santé et de ne pouvoir jouir de ce bien même.

La force du ravissement véritable est telle que toute résistance de notre part est inutile ; de plus, il opère dans l'âme des effet merveilleux. Le faux ravissement, au contraire, n'opère pas plus en elle que s'il n'avait pas existé ; ce qu'il produit, c'est une fatigue dans le corps.

Croyez-moi, si l'amour de Dieu, ou plutôt ce qui nous semble tel, excite nos passions de façon à nous faire tomber dans quelque faute, à troubler la paix de l'âme éprise d'amour ou à nous empêcher d'écouter la raison, il est clair que nous nous recherchons nous-mêmes. Le démon, bien loin de s'endormir,

nous tendra de nouveaux pièges, au moment où il croira nous nuire davantage.

Dieu préfère l'obéissance au sacrifice.

On lie les fous et on les châtie pour les empêcher de tuer quelqu'un.

Nous devons recevoir avec simplicité ce que le Seigneur nous donne.

Ce qui est nécessaire, c'est de nous contenter de peu.

Je vous supplie d'avoir toujours des pensées généreuses, car c'est par là que le Seigneur vous donnera grâce pour que vos œuvres le soient aussi ; et croyez que c'est là un point important.

Il n'y a rien d'impossible à celui qui aime.

O mon Dieu, vous tuez, mais en laissant plus de vie !

O chrétiens, il est temps de défendre votre Roi et de lui tenir compagnie dans l'isolement profond où il se trouve. Ils sont rares les vassaux qui lui restent fidèles ! c'est le grand nombre qui marche à la suite de Lucifer.

Considérez donc que ce qu'il nous demande n'est rien, et que notre intérêt est de déférer à son désir.

La terre, si fertile qu'elle soit, ne produit que des ronces et des épines, quand elle n'est pas travaillée. Ainsi en est-il de l'homme.

Quand vous serez avec beaucoup de personnes, parlez toujours peu.

Gardez la modestie dans toutes vos actions et dans vos rapports avec le prochain.

Ne contestez jamais beaucoup, surtout quand il s'agit de choses de peu d'importance.

Parlez à tout le monde avec une joie modérée.

Ne vous moquez d'aucune chose.

Accommodez-vous à l'humeur des personnes avec qui vous êtes ; soyez joyeux avec ceux qui sont joyeux, et tristes avec ceux qui sont tristes ; enfin, faites-vous tout à tous, pour les gagner tous.

Ne parlez jamais sans avoir bien réfléchi à ce que vous allez dire, et l'avoir beaucoup recommandé à Notre-Seigneur, pour ne rien dire qui puisse l'offenser.

Ne dites jamais rien de vous-mêmes qui puisse vous attirer des louanges : comme de votre savoir, de vos vertus, de votre naissance, si vous n'avez pas l'espoir que cela sera utile ; mais encore devez-vous le faire avec humilité, et considérer que ce sont là des dons qui viennent de la main de Dieu.

N'exagérez jamais les choses, mais que votre sentiment soit exposé avec modération.

Dans tous vos discours et conversations mêlez toujours

quelques mots de spiritualité ; par-là vous éviterez les paroles inutiles et les médisances.

Ne vous mêlez pas de donner votre avis en toutes choses. Faites-le seulement quand on vous le demande ou que la charité l'exige.

Si quelqu'un parle de choses spirituelles, écoutez-le avec humilité, comme si vous étiez son disciple, et prenez pour vous ce qu'il dira de bon.

Accomplissez toutes vos actions comme si vous voyiez réellement la divine Majesté présente ; par ce moyen l'âme fait de grands progrès.

N'écoutez jamais le mal qu'on dit du prochain, et n'en dites point si ce n'est de vous-mêmes.

Dirigez vers Dieu chacune de vos actions, offrez-les-lui, et demandez-lui qu'elle tourne à son honneur et à sa gloire.

Quand vous êtes dans la joie, ne vous laissez pas aller à des rires immodérés ; mais que votre joie soit humble, modeste, affable et édifiante.

Considérez-vous comme le serviteur de tous, voyez en tous le Christ, Notre-Seigneur. Par là, vous serez pleins de respect et de vénération pour les autres.

Examinez votre conscience à chacune de vos œuvres et à toute heure du jour. Après avoir vu vos fautes, appliquez-vous à vous en corriger avec le secours de Dieu. Par ce chemin vous arriverez à la perfection.

Ne vous occupez pas des fautes du prochain, mais de ses vertus et de vos fautes personnelles.

Ayez toujours de grands désirs de souffrir pour le christ en toutes choses et en toutes occasions.

Faites chaque jour cinquante offrandes de vous-même à Dieu ; et faites-les avec une grande ferveur et un grand désir de posséder Dieu.

Considérez dans toutes les créatures la providence et la sagesse de Dieu, et tirez de chacune d'elles un motif de le louer.

Détachez votre cœur de toutes choses ; puis cherchez Dieu et vous le trouverez.

Que la nourriture soit bien ou mal apprêtée, ne vous en plaignez pas ; souvenez-vous du fiel et du vinaigre que l'on présenta à Jésus-Christ.

Ne faite jamais une comparaison entre une personne et une autre, c'est là une chose odieuse.

Dans les choses qui ne vous regardent pas, n'apportez aucune curiosité pour en parler ou vous en informer.

Souvenez-vous de votre vie passée pour la pleurer. Ne perdez point de vue votre faiblesse présente, ni ce qui vos manque pour parvenir de la terre au ciel, afin de vivre dans la crainte ; c'est là une source de grands biens.

Habituez-vous à faire toujours beaucoup d'actes d'amour, car ils enflamment et attendrissent l'âme.

N'oubliez jamais de vous humilier et de vous mortifier et toutes choses jusqu'à la mort.

Offrez toutes choses au Père éternel, en union avec les mérites de son Fils, Jésus-Christ.

Soyez doux envers tout le monde, et sévère pour vous-mêmes.

Le jour où vous communiez, considérez à votre oraison du matin que, malgré votre indignité, vous allez recevoir votre Dieu, et à l'oraison du soir, que vous l'avez reçu.

Apportez le plus grand soin à acquérir la perfection et la dévotion, et que ces deux qualités se retrouvent dans toutes vos œuvres.

Considérez attentivement combien les personnes sont changeantes, et le peu de motifs que nous avons de mettre en elles notre confiance. Et ainsi vous vous attacherez intimement à Dieu, qui ne change point.

Chaque fois que vous communiez, demandez à Dieu, par cette

miséricorde avec laquelle il se donne à votre pauvre âme, quelque faveur particulière.

Bien que vous ayez beaucoup de saints pour avocats, adressez-vous surtout à saint Joseph, car il a beaucoup de crédit auprès de Dieu.

Lorsque vous êtes dans la tristesse ou dans le trouble, ne cessez point les bonnes œuvres que vous aviez coutume d'accomplir, ni l'oraison, ni les pénitences ; le démon ne cherche à vous troubler que pour les faire abandonner. Appliquez-vous-y au contraire plus que d'ordinaire, et vous verrez avec quelle promptitude le Seigneur vous comblera de ses grâces.

N'oubliez point que vous n'avez qu'une âme ; que vous ne mourrez qu'un fois ; que vous n'avez qu'une vie bien courte, et une vie qui vous est propre ; qu'il n'y a qu'une gloire, et qu'elle est éternelle ; et alors vous serez détaché de bien des choses.

Que votre désir soit de voir Dieu, votre crainte de le perdre, votre douleur de ne pas le posséder, votre joie de ce qui peut vous élever vers lui, et vous vivrez dans une grande paix.

Saint Jean Chrysostome dit : le véritable martyr ne consiste pas seulement à répandre le sang, mais aussi à fuir constamment le péché, à accomplir et garder les commandements de Dieu. La

véritable patience au milieu des adversités est, en outre, un martyre.

Ce qui donne de la valeur à notre volonté, c'est son union à celle de Dieu, de telle sorte qu'elle ne veuille que ce que veut Sa Majesté. C'est une gloire que de posséder la charité dans la perfection.

Le commencement de la pure contemplation est ce qu'on appelle oraison de quiétude.

Lorsque vous venez de communier, faites en sorte, puisque vous vous trouvez avec Notre-Seigneur en personne, de fermer les yeux du corps, d'ouvrir ceux de l'âme et de regarder en votre cœur.

Plaise au Seigneur de nous donner sa
lumière afin que nous puissions nous
bien diriger en tout ! ainsi soit-il !

LEXIQUE

Affable : aimable et courtois, accueillant.

Affranchir : rendre libre, indépendant.

Amendement : modification

Aride : insensible, sans générosité ni imagination.

Assujettir : soumettre quelqu'un à une obligation stricte.

Consolation : réconfort, soulagement (apporté à la peine de quelqu'un).

Déférer : céder à quelqu'un par respect.

Dépraver : pervertir, corrompre.

Diligence : soin attentif, empressement, zèle.

Divaguer : délirer, déraisonner.

Enhardir : donner de l'assurance à, se permettre de.

Entendement : bon sens, raisonnement, faculté de comprendre.

Equivoque : qui suscite la méfiance, suspect.

Frénésie : emportement, furie, enthousiasme.

Gage : garantie, assurance, preuve.

Au jeu, pénitence choisie par les autres joueurs et qu'on doit accomplir lorsqu'on a perdu ou commis une faute.

Hardi : qui manifeste de l'audace et de la décision en face d'un danger, d'une difficulté.

Hideux : qui est d'une laideur repoussante, qui provoque un dégoût moral.

Ignominie : action, parole infâme.

Illuminative : état d'éveil, intelligence des choses spirituelles.

Incongru : qui va contre les règles du savoir-vivre.

Incurable : qui ne peut être guéri.

Indicible : qu'on ne peut exprimer.

Indulgence : rémission totale ou partielle de la peine temporelle due pour les péchés déjà pardonnés.

Jubilation : joie intense.

Pusillanime : qui manque d'audace, de courage, qui a peur des responsabilités.

Quiétude : tranquillité, calme, repos.

Ratifier : confirmer ce qui a été fait ou promis.

Ravir : plaire énormément à quelqu'un.

Sollicitude : soins attentifs, affectueux.

Suave : d'une douceur agréable.

Transi : pénétré, comme transpercé par une sensation de froid.

Usurper : s'approprier par violence, un droit, un bien qui appartient à autrui, le pouvoir, etc.

Véhémence : mouvement violent et passionné.

Veiller : exercer une surveillance.

Vigueur : fermeté, puissance manifestée par la pensée.

Vil : méprisable.